



ÉCOLE DE GUERRE

PROMOTION *GÉNÉRAL GALLOIS*
2016-2017



Biographie du général Lucien Le Boudec (1923-2013)

Lieutenant-Colonel Gilles CHANUT
Stagiaire Air de la 24^{ème} Promotion de l'École de Guerre

2 mai 2017

Sous la direction du
Lieutenant-Colonel (Air) Jérôme de LESPINOIS

Résumé

Lucien Le Boudec, est né à Paris le 18 janvier 1923, et s'est éteint le 19 août 2013 à l'hôpital Bégin, hôpital d'instruction des armées de Saint Mandé.

Grande figure des parachutistes coloniaux, chef militaire et combattant d'exception, Lucien Le Boudec s'illustre tout particulièrement durant la Guerre d'Indochine au sein du 6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux (6^{ème} BPC) sous les ordres du chef de bataillon Marcel Bigeard, dont il fut l'un des lieutenants. Durant ses deux séjours en Indochine, il participe aux plus grandes opérations aéroportées (Tu Lé, Hirondelle, Castor) et commande une compagnie au feu lors de la bataille de Dien Bien Phu. Capitaine, titulaire de neuf citations (dont six à l'ordre de l'Armée), blessé au combat à cinq reprises, il rentre en France après quatre mois de captivité. Officier de la Légion d'honneur à 31 ans, il combat à nouveau en Algérie au sein du 3^{ème} Régiment de Parachutistes Coloniaux (3^{ème} RPC) où il est cité à deux reprises.

De 1960 à 1962, il sert comme chef d'état-major du 7^{ème} Régiment Parachutiste d'Infanterie de Marine (RPIMa) à Dakar. Il met ensuite à profit son exceptionnelle expérience du combat aéroporté à l'Ecole des Troupes Aéroportées (ETAP) à Pau, (1963-1966) puis au sein des écoles de formation des officiers de Coëtquidan (1966 -1968) avant de prendre le commandement du 2^{ème} RPIMa à Madagascar (1968-1970). À son retour en métropole, il est affecté à l'Ecole Interarmées des Sports de Fontainebleau (1971-1974) comme directeur de l'instruction puis chef d'état-major. Il retrouve ensuite l'Afrique en tant que directeur de l'assistance militaire technique au Tchad (1974-1976). Enfin, il est nommé adjoint au général commandant la 2^{ème} Brigade Mécanisée à Saint-Germain-en-Laye, qui redeviendra la 2^{ème} DB après le transfert de son Etat-Major à Versailles (1976-1980).

En 1980, il fait ses adieux aux armes. Il est général de brigade et Grand Officier de la Légion d'honneur. Placé en deuxième section, Lucien Le Boudec sera élevé à la dignité de Grand Croix de l'Ordre national du Mérite et Grand Croix de la Légion d'Honneur.

Le sens d'une recherche



J'ai rencontré Lucien Le Boudec en 1984. J'avais 7 ans, son épouse était la cousine de ma grand-mère et ils étaient venus nous rendre visite dans le sud de la France. Son visage m'était pourtant familier puisque je le voyais régulièrement sur une photo chez mes grands-parents où mon grand-père était à côté d'un grand monsieur en uniforme qui serrait la main du Président de la République Valéry Giscard

d'Estaing. Cette photo avait été prise à Paris lors d'une cérémonie où celui qu'on appelait "*le général*" venait d'être décoré. Je garde de cette première rencontre le souvenir d'un homme athlétique qui adorait les enfants, mais qui avait d'étranges trous dans le bras droit ! Lorsque nous allions chez lui, il y avait une petite pièce dans laquelle étaient entreposés sur des étagères toutes sortes de coiffes et accessoires d'uniformes militaires avec lesquels l'enfant que j'étais, aimait se déguiser et jouer au général : des képis, des bérets, un casoar... J'ai vite remarqué que mon père avait une grande admiration pour ce personnage, il m'expliquait que c'était un héros : il était à Dien Bien Phu ! Pourtant, lui "*le général*" n'en parlait jamais... Et ce n'est que bien plus tard que j'ai compris ce que cela représentait.

En 1998, je choisissais à mon tour de poursuivre une carrière d'officier dans l'Armée de l'air. Lucien Le Boudec était le seul militaire que je connaissais et je suis aujourd'hui convaincu que le modèle qu'il représentait pour moi n'est pas étranger à mon attirance pour le métier des armes. En 2009, dans la cour des Invalides, il accueillait avec surprise et fierté ce jeune capitaine (il ne m'avait jamais vu en uniforme) qu'il avait convié à la cérémonie militaire au cours de laquelle le Président de la République, Nicolas Sarkozy allait l'élever à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur. À la fin du mois d'août 2013, je retournais aux Invalides pour le voir remonter au ciel des Paras.

Lucien Le Boudec était extrêmement modeste, sans doute trop. Il ne parlait jamais de ses nombreux faits d'armes et ce n'est qu'en 2008 que ses enfants ont réussi à le convaincre d'écrire une partie de ses mémoires dont je recommande la lecture. Vous y découvrirez un modèle de l'ascenseur social que pouvait représenter l'armée à cette époque. Il est en effet un des rares généraux de l'armée française à avoir commencé sa carrière comme soldat de 2^{ème} classe. Mais vous y découvrirez surtout un modèle d'officier ayant toujours fait preuve d'une incroyable vertu dans des situations où il est particulièrement difficile de suivre la ligne de conduite que votre conscience vous dicte.

J'ai choisi ce sujet pour deux raisons principales. Tout d'abord, le décès du général Le Boudec ne lui a pas permis d'écrire le deuxième tome de ses mémoires que j'attendais avec impatience et ce travail m'aura permis de satisfaire ma curiosité... Ensuite parce que je regrette que cette figure des parachutistes coloniaux soit méconnue dans le milieu militaire contemporain alors qu'il constitue un digne et bel exemple pour les jeunes officiers d'aujourd'hui. Titulaire des plus hautes distinctions françaises, cinq fois blessé au combat, le général Lucien Le Boudec est un de ces jeunes lieutenants qui ont construit la légende du "Bataillon Bigeard" et qui mérite de donner son nom à une promotion d'élèves-officiers.

“

Qui étaient donc ces capitaines pour susciter, soixante ans après, une telle fidélité ? Là-haut, on a eu des exemples... Des maîtres. Des patrons. Des capitaines ! Des hommes bien ! Je ne parle pas du courage, ce qui est essentiel ... je parle de la manière aussi. La manière ! Je ne suis pas, je ne me suis jamais cru indispensable. Mais là-haut, j'ai connu des hommes qui l'étaient, indispensables. Ils sont presque tous morts... Oh, je sais bien que ce n'est pas parce qu'on accepte de se faire tuer pour une cause que cette cause est juste. Mais je m'en fous de la cause, je vous parle des hommes... Un seul type bien, vraiment bien, et ça change tout. Un seul ! Là-haut, il y en avait plein ! Et ils avaient la manière. Ils étaient jeunes, gais, joyeux, si grands, caravelles de la France du grand large et, soixante ans après, leurs sillages phosphorescents, lumineux, persistent.”

Pierre Schoendorffer “*La Haut*”
Editions Grasset, 1981

Sommaire

I *L'éducation et l'instruction militaire 1923-1948*

- a. *Premières années 1923-1944* 5
- b. *De l'engagement dans les FFI aux écoles d'officier* 6

II *La Guerre d'Indochine 1949-1954*

- a. *Premier séjour avec le 6^{ème} BCCP. 1949-1951* 7
- b. *Deuxième séjour avec le nouveau 6^{ème} BPC. 1951-1954* 14
- c. *Prisonnier du Vietminh (7 mai 1954- 3 septembre 1954)* 31

III *Des camps de prisonniers aux feuilles de chêne*

- a. *La Guerre d'Algérie 1955-1962 (3^{ème} RPC, Bayonne, Dakar)* 37
- b. *L'instruction combat à l'Ecole des Troupes aéroportées (ETAP)
puis l'instruction physique à l'ESM-EMIA de Coëtquidan. 1963-1968* 53
- c. *Chef de corps du 2^{ème} RPIMa . 1968-1970* 56
- d. *Des parachutistes coloniaux à l'arme blindée cavalerie (1971-1980)* 59

ANNEXES

- 1. *Dates clés* 71-74
- 2. *Décorations* 75-76
- 3. *Citations* 77-91
- 4. *Bibliographie* 92
- 5. *Postface: parallèle synthétique du parcours de ses frères d'armes* 93
- 6. *Remerciements* 99

I. *L'éducation et l'instruction militaire 1923-1948*

a. Premières années 1923-1944

Lucien Le Boudec naît à Paris le 18 janvier 1923. Fils naturel et issu d'un milieu très modeste, il se passionne rapidement pour l'école où il obtient d'excellents résultats. Il est notamment lauréat du Concours Général, mais ses moyens financiers ne lui permettent pas d'entrer au Lycée, malgré sa réussite au concours d'entrée. Il doit se contenter du primaire-supérieur dans une institution religieuse, l'Ecole Saint-Nicolas d'Issy-les-Moulineaux.

Second élément marquant de son enfance, il est victime au printemps 1934, d'une otite sévère et perd définitivement l'usage de l'oreille droite. Dans ses mémoires Lucien Le Boudec écrit : *“ Je savais que, de ce fait, je serais reconnu inapte au service militaire. Tout espoir de carrière sous les drapeaux m'était désormais interdit”*¹. Dans ces années trente, rythmées par les commémorations de la Grande Guerre et l'exaltation de l'héroïsme militaire, la perspective de ne pas pouvoir servir sous l'uniforme était clairement alors, une forme d'handicap social.

En septembre 1939, il a seize ans et prépare par correspondance le concours d'Ingénieur des Travaux Publics. Pour gagner sa vie, il trouve un emploi d'auxiliaire de bureau à la subdivision des Ponts et Chaussées de la Haute-Marne à Joinville, et c'est dans ce bureau qu'il entend le 15 juin 1940, les hurlements des stukas de la Luftwaffe, qui le jettent comme tant d'autres sur les routes de l'Exode. Ce périple le conduit jusqu'à Libourne qu'il atteint le 18 juin. Reprenant contact avec sa hiérarchie dans le courant du mois de juillet, il est appelé à *“rejoindre son poste sans délai”* et réussit à rallier Joinville à la fin de l'été. Commence alors pour lui une période très difficile, où le souci quotidien est simplement de trouver de quoi se nourrir.

Engagé comme instituteur dans son ancienne école, il rejoint Paris à la rentrée 1941, et retrouve des conditions de vie meilleures. Ces périodes de restrictions lui auront permis de débiter son entraînement physique. Chaque fois qu'il le peut, il travaille dur dans les champs pour améliorer l'ordinaire et ne se déplace qu'en bicyclette, réalisant des raids de plusieurs centaines de kilomètres à de nombreuses reprises. Athlétique et particulièrement endurant, il possède toutes les aptitudes pour faire un bon soldat... exception faite de son problème d'oreille.

En 1943, le Service du Travail Obligatoire (STO) menace de frapper la classe 23. Lucien Le Boudec se fait alors confectionner une fausse carte d'identité au nom de *Louis Boileau*, né en 1925, et commence à échafauder des plans pour échapper à l'obligation d'aller travailler en Allemagne.

I. Le Boudec (Lucien), général, *“Elevé à la dignité...” Mémoires 1923-1954*, Panazol, Lavauzelle, 2013. page 28

b. De l'engagement dans les FFI aux écoles d'officier

Le débarquement allié de juin 1944 est l'élément déclencheur de son engagement. Avec deux camarades il décide de rejoindre la résistance sur le front de l'ouest. Après huit jours de marche, il arrive à Carentoir et s'engage dans les Forces Françaises de l'Intérieur (FFI). Il raconte :

“J'ai hérité ce jour-là d'un fusil mauser allemand, d'un pantalon de parachutiste anglais, d'une veste à brassard et d'un béret. Ainsi attifé, je suis devenu soldat de la 4^{ème} compagnie, du 8^{ème} bataillon FFI du Morbihan, commençant ce jour-là, une carrière militaire que je n'imaginai pas devoir durer trente-sept ans”²



Il participe alors aux combats dans les poches de l'Atlantique et à la libération de Nantes. Rêvant d'intégrer la 2^{ème} DB, il s'inscrit dans un centre de recrutement, mais sa demande de départ est refusée par son commandant de compagnie qui craint de voir fondre ses effectifs. Son bataillon FFI est dissous en novembre 1944 et devient le 4^{ème} escadron du 19^{ème} Dragons, il est nommé brigadier le 1^{er} janvier 1945 et est engagé sur la poche de Lorient. Il est alors détaché pour préparer le concours d'entrée à l'Ecole Militaire Interarmes de Coëtquidan qu'il réussit brillamment. En attendant son incorporation, il rejoint son régiment devenu le 8^{ème} régiment de chasseurs d'Afrique stationné à Constance en Allemagne. Il est nommé maréchal des logis le 16 septembre 1945 et rejoint l'école d'officier de Coëtquidan le 8 mars 1946. Ils sont alors 2400 candidats à l'épaulette et ne seront plus que à 780 de la promotion *“Indochine”* lors du défilé à Paris le 14 juillet 1946, devant un invité de marque : Hô Chi Minh, venu sans succès négocier à Fontainebleau, négocier une solution politique au conflit.

Au terme du concours de fin d'étude, Lucien Le Boudec choisit l'arme de l'infanterie coloniale (spécialité arme blindée) et rejoint trois semaines plus tard l'école d'application de l'arme blindée cavalerie à Saumur. Il profite alors de cette période de permission pour réaliser un stage de parachutisme et intègre Saumur *“breveté para”*. Il est nommé sous-lieutenant le 11 janvier 1948, et affecté à la Première demi-brigade de commandos parachutistes stationnée à Vannes-Meucon sous les ordres du colonel Massu, le 2 avril 1948.

2. Ibid. p.74

Ci-dessus : Insignes des premières unités auxquelles a appartenu Lucien le Boudec : le 19^{ème} Dragons, le Régiment colonial de chasseurs de chars, l'insigne des Forces Françaises en Allemagne et celui de la promotion ESM-EMIA *“Indochine”*

II. La Guerre d'Indochine 1949-1954

a. Premier séjour avec le 6^{ème} BCCP. 1949-1951



Etant déjà breveté parachutiste, Lucien Le Boudec est rapidement désigné “chef-moniteur” puis “directeur de promotions de saut” et placé sous les ordres du capitaine Moulié. Il raconte :
“Pendant un an, j’allais donc partager mon temps entre Meucon, où j’entraînais les futurs parachutistes au sol, et l’école des troupes aéroportées de Pau où étaient effectués les six sauts nécessaires au brevet. Toute la journée, nous entraînions et nous larguions. À ce rythme on apprend vite”.³



Il rejoint alors le 6^{ème} Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes (6^{ème} BCCP) qui se prépare pour l’Indochine et qui est commandé par le chef de bataillon Vernières. Il y obtient d’emblée d’excellents résultats, le colonel Massu le juge alors “excellent, supérieur à la moyenne de sa génération et doué pour le parachutisme”⁴. Après de longs mois d’entraînement, le sous-lieutenant Lucien Le Boudec qui rêve d’aventure, embarque le 28 juin 1949 à bord du S/S Lyon et débarque à Saïgon le 28 juillet 1949 pour un séjour de deux ans. Il décrit ainsi l’état d’esprit de l’époque :

“Nous n’avions pas alors le sentiment d’entreprendre une guerre coloniale. Nous venions défendre en Etat ami, désormais indépendant, dans un monde au bord de la guerre nucléaire”.⁵

Dès son arrivée, il est fasciné par l’Indochine, mais décrit des conditions climatiques très difficiles en raison notamment d’une chaleur accablante et d’une très forte humidité ambiante. Son bataillon est alors déplacé par bateau à Tourane (centre Annam). C’est là qu’il subira une première attaque inattendue : alors qu’il est attablé dans un restaurant réputé avec trois autres camarades officiers, ils sont tour à tour pris de violents vomissements. Cette affaire lui vaudra quelques jours d’hôpital. Il sera remis sur pieds juste à temps pour reprendre la tête de son commando (GC1) qui est affecté à Hué (centre Annam). Accident ou tentative d’empoisonnement ? Il ne le saura jamais.

Début alors pour lui et son commando une période d’opération. Le 9 septembre 1949, alors qu’il rejoint Quang Tri de nuit, il est victime d’une embuscade du Vietminh. C’est son baptême du feu et son premier blessé. Quelques jours plus tard, il remporte son premier succès en opération. Il raconte :

3. Ibid. p.116.

4. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEDEC (L.), extrait de la notation rédigée le 22 janvier 1949 par le colonel Massu

5. Ibid. p.160.

*“Nous progressions dans la direction repérée, en suivant un petit arroyo providentiel, très encaissé. Le voltigeur qui était en tête nous avertit d’un danger et me portant à sa hauteur, j’ai réalisé que nous arrivions au pied du village. Aucune réaction des occupants qui parlaient entre eux. Grim pant hors de l’arroyo, le stick du sous-lieutenant Renauld donna l’assaut et surprit les viets. Ils se gardaient par la vallée, mais pas par la forêt, jugée impénétrable. Nous les avons sortis du lit ou presque. Un matériel important a été détruit, mais lorsqu’ils ont réalisé que nous n’étions que dix-huit, ils ont contre-attaqué. Heureusement le reste du groupe de commando nous a dégagés, mais j’ai eu deux nouveaux blessés. Fouille du village, récupération de tout matériel militaire, soins aux blessés et compte rendu au PC de l’opération qui a d’abord refusé d’admettre que nous étions sur l’objectif. Nous lui avons suggéré un tir fumigène du canon censé nous appuyer. Dès le premier coup, la réponse a été donnée : “halte au feu !” Nous étions bien sous le tir. Nous venions donc de réaliser un exploit et l’ennemi démoralisé rayait des cadres cinquante des siens, contre deux blessés relativement légers, pour nous”.*⁶

Sur le chemin du retour un de ses sous-officiers saute sur une mine, Lucien Le Boudec est confronté pour la première fois à la mort d’un camarade. Dans une lettre à sa mère datée du 25 septembre 1949, il écrit cette analyse très lucide sur ce qu’est un officier dans cette guerre.

“Devenir son propre juge et s'estimer soi-même, je crois que c'est la seule vérité”

*“Ici, il n'est plus question de tricher, de vouloir paraître autre chose que ce que l'on est, de raconter de grandes histoires alors que l'on est peureux. Les mesquineries de tous les jours s'effacent; le côté bas de la nature humaine disparaît chez les vrais combattants. Chacun s'élève et se forme moralement. L'acceptation des servitudes de chaque jour nous grandit.[...] Etre un chef ici, c'est quelque chose. On sent vraiment ses responsabilités ses devoirs. Là encore chacun peut se grandir à ses propres yeux, mais il peut aussi s'abaisser. Devenir son propre juge et s'estimer soi-même, je crois que c'est la seule vérité. La vie prend un sens ici. On sent la nécessité du rôle que l'on est venu jouer si loin de son pays.[...] La guerre et ses dures nécessités est difficile à concilier avec ma conscience de catholique et il faut être sur ses gardes en permanence pour agir suivant sa conscience et suivant l'exemple que l'on doit donner.”*⁷

Au cours du mois d’octobre 1949, des pluies diluviennes s’abattirent sur la région de Hué si bien que toutes les plaines devinrent des lacs. Accoutumé à la chaleur étouffante, il dut alors s’habituer à être mouillé du matin au soir. Cette nouvelle topographie compliquant sérieusement les opérations de ratissage menées par le bataillon, le commandement décida tout de même d’en planifier une le 31 octobre en réquisitionnant des embarcations locales (des sampans). Lors de cette opération, après une nuit de navigation le sampan de tête dans lequel se

6. Ibid. p.180.

7. Ibid. p.186.



trouve Lucien Le Boudec est pris dans une violente embuscade. Dès le début de l'attaque deux sous-officiers sont tués et un autre est touché. Tentant d'organiser la riposte, il est à son tour blessé à la cheville. Un extrait de la citation qui lui fut attribuée suite à cet accrochage raconte la suite de cette douloureuse aventure :

*“Luttant jusqu'à épuisement de ses munitions, n'a abandonné son embarcation que sur ordre, après avoir vainement tenté de ramener le corps d'un sous-officier tué. Traversant cinq cents mètres de rizière à la nage sous le feu des rebelles a, au prix de grosses difficultés, ramené ses hommes et son arme”.*⁸

De retour sur la terre ferme, il du rejoindre à pied l'hôpital de Hué situé à plusieurs kilomètres. Opéré le soir même, le 1^{er} novembre, il quitte l'hôpital le 12, et repart en opération dès le 25.

Après diverses opérations, la pluie cesse enfin au début du mois de janvier 1950 et une opération de ratissage majeure en centre Annam est décidée par le commandement pour la fin du mois de janvier. Une compagnie du 2^{ème} Bataillon Etranger Parachutiste (2^{ème} BEP), une compagnie de tirailleurs marocains et deux Groupes Commandos (GC) du “6” y participent. Les troupes sont violemment prises à partie dans une embuscade menée par un régiment entier du Vietminh. Dans une lettre à sa mère datée du 22 février 1950, Lucien Le Boudec raconte :

*“ Ton instinct ne t'a pas trompée. Le gros accrochage du 28 janvier avait bien pour acteurs deux compagnies de Légion et nos deux premiers groupes de commando. Ils étaient opposés à un régiment vietminh, soit un rapport de force d'un pour quatre, contre nous. Pendant une journée entière on a du se boucher les oreilles à dix kilomètres à la ronde... À la nuit tombée nous avons conservé la maîtrise du terrain, mais les résultats n'étaient guère beaux à voir. C'était un champ de bataille comme on les décrit dans les bouquins d'histoire avec ses débris du combat, ses blessés et surtout ses morts. L'heure des comptes est le moment le plus dur [] Le coup a été terriblement dur et ce succès (puisque malgré tout il faut le considérer comme tel), nous a coûté bien cher”.*⁹

Trente cinq combattants français du corps expéditionnaire furent tués au cours de cette opération, pour laquelle Lucien Le Boudec obtiendra une deuxième citation.

8. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien).

9. LE BOUDEC Lucien, général, “*Elevé à la dignité...*”, Panazol, Lavauzelle, 2013, pp.224/225

Pour l’anecdote, durant le combat, qui se déroule dans un cimetière, il repère la position d’un fusil-mitrailleur et désigne la cible à son tireur d’élite. Le soldat tire, mais après une brève accalmie les tirs reprennent. Le tireur d’élite répéta l’opération trois fois, quatre fois pour le même résultat. Le Boudec, réputé bon tireur prit alors le fusil mais sans plus de succès. Intrigué par ce manque d’adresse, en progressant sur le terrain plus tard dans la journée il alla jeter un coup d’œil sur la position de ce fusil-mitrailleur :

“En découvrant les corps de six viets entassés pêle-mêle, j’ai enfin trouvé l’explication à la persistante maladresse de nos tirs”.¹⁰

Peut être Lucien Le Boudec avait-il en mémoire une des fameuses planches de *“Tintin au Congo”*, qui venait juste alors, en 1946, d’être réédité en couleurs ?¹¹

Les opérations de ratissage et les embuscades de nuit se succédèrent du nord au sud de l’Annam jusqu’à l’été marqués par de nombreux kilomètres à pied, des nuits sous la pluie, très peu de repos et quelques rebelles neutralisés. Après plus d’une année passée à la tête de son commando, Lucien Le Boudec a acquis une solide expérience : *“Officier remarquable par son sérieux, son idéal élevé, ses qualités de chef sur le terrain et son sens du combat”*¹² Au milieu du mois d’août 1950, le capitaine Moulié, sous les ordres duquel il avait servi à Meucon, demanda son affectation comme commandant du centre d’entraînement de saut du sud de l’Indochine basé à Saïgon. A contrecœur, Lucien Le Boudec dut quitter son bataillon et son commando. La deuxième partie de son séjour indochinois va alors prendre une tournure complètement différente : il ne participe plus aux opérations de combat terrestre mais il se retrouve sa spécialité de moniteur-parachutiste et de chef largueur. Dans un premier temps, il vit assez mal ce nouvel emploi.



10. Ibid. p.220.

11. Hergé, *Tintin au Congo*, Editions Casterman, 1931-1946

12. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEDEC (L.), extrait de la notation rédigée le 16 août 1950 par le chef de bataillon Vernières.

“ Ce travail était pour une part comparable à celui que j’exerçais à la 1^{ère} Demi Brigade de Vannes-Meucon. J’avais pour mission de breveter les jeunes recrues, principalement autochtones, et d’entretenir les soldats brevetés pour toute la région du Laos, du Cambodge et du sud Vietnam. Il s’y ajoutait la préparation des sauts d’opération et des missions de largage de matériel sur différents postes du sud de l’Indochine, trop isolés pour justifier des opérations terrestres. En résumé, cette fonction supposait un état d’alerte permanent, et désormais tout mon travail, tous mes risques, toutes mes joies, toutes mes promenades, allaient se faire par avion. La base aéroportée sud était commandée par un des héros des SAS de Bretagne, le lieutenant-colonel Château-Jobert. [...] J’étais superbement installé dans une villa meublée. Je mangeais chaud, je mangeais bien, je me lavais tous les jours, je portais chaque matin des habits propres et pour la première fois depuis mon arrivée en Indochine, il m’était permis de déballer mes af-



fares. Pourtant j’ai eu le cafard au début, et pas seulement à cause de cette interminable saison des pluies. Je me sentais coupable de profiter de ce confort vis-à-vis de mon commando et de mes camarades du “6” avec lesquels je venais de passer un an et demi. J’avais des remords de les avoir laissés à leur misère, leurs servitudes mais aussi à leur amitié, leurs risques et leurs dangers”.¹³

Passés ces états d’âmes, il réalisera un travail en tous points remarquable qui lui vaudra d’obtenir sa première citation à l’ordre de l’Armée pour l’ensemble des missions qu’il exécute d’août 1950 à la fin du mois de juillet 1951. Il y gagnera la confiance et l’estime du colonel Félix Brunet, figure de l’Armée de l’air et commandant de la base aérienne et du lieutenant-colonel Château-Jobert qui le qualifie ainsi :

“Officier d’une conscience professionnelle au-dessus de tout éloge. Tant en opération que comme commandant du centre d’entraînement au saut, a toujours donné la plus complète satisfaction”.¹⁴

13. LE BOUDEEC Lucien, général, « Elevé à la dignité... », Panazol, Lavauzelle, 2013, p.246.

14. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEEC (L.), extrait de la notation rédigée fin 1951 par le Lieutenant-colonel Château-Jobert.

À la fin du mois de juillet 1951, il arrive au terme de son premier séjour en Indochine. Grâce aux relations qu'il entretient avec le Colonel Brunet ce dernier lui propose de rentrer en France en Junker (un avion de transport allemand de la seconde guerre mondiale) plutôt qu'en bateau. Lucien Le Boudec fait partie de ces gens qui ont de la chance, comme le montre cette anecdote :

*“Le Junker que je devais prendre devait décoller le 1^{er} août, or, coup sur coup, deux Constellations se sont écrasés à Bahreïn. Ces grands quadrimoteurs assuraient le transport du courrier officiel sur la ligne d’Extrême-Orient. La valise diplomatique venant d’être par deux fois détruite, il fallut d’urgence la réexpédier et lui trouver un convoyeur. Étant le premier officier sur le départ, je fus débarqué de mon voyage en Junker et inscrit d’office sur le Constellation qui devait décoller le même jour. [...] Le 1^{er} août, au moment du décollage, il se trouve que le Junker que j’aurais dû prendre devait s’envoler juste devant nous. Je l’ai donc regardé la mort dans l’âme par le hublot. Je l’ai vu faire sa manœuvre, se placer en bout de piste, mettre les gaz, accélérer, prendre de la vitesse et... s’écraser! Atterré, abasourdi, incapable de démêler l’incroyable enchaînement de chances et de malchances dont je venais de faire l’objet, j’ai entendu la tour de contrôle nous ordonner de décoller pour libérer les lieux et faciliter les secours. Il nous a fallu survoler cette carlingue en feu... Par la suite, j’ai appris que tout l’équipage et les personnes à bord, venaient de périr dans la catastrophe.”*¹⁵

Au delà de l’anecdote, cet épisode offre l’intérêt de témoigner des nombreux sabotages d’avions et de matériels que subit le corps expéditionnaire au cours de la guerre d’Indochine, de la part des forces communistes et de leurs alliés.

15. LE BOUDEC Lucien, général, « *Elevé à la dignité...* », Panazol, Lavauzelle, 2013, p.262.

b) Deuxième séjour avec le nouveau 6^{ème} BPC 1951-1954

Volontaire pour un second séjour... Comment expliquer qu'après avoir passé deux années au combat en Indochine, avoir tant souffert, avoir vu la mort d'aussi près on puisse être volontaire pour y retourner ? Voici l'explication qu'en donne Lucien Le Boudec :

*“Le retour à la vie civile est parfois un moment délicat pour un militaire. Pendant des semaines, des mois, il rêve de ce temps libre, des plaisirs qu'il autorise, des rencontres qu'il promet. La réalité s'avère quelquefois plus complexe. Certains amis que l'on espérait voir ne sont pas libres, d'autres se sont mariés, quelques-uns semblent avoir changé. On avait idéalisé ces rencontres, on se réjouissait à l'idée de renouer d'anciennes complicités. On se retrouve maladroit. Gêné. Si l'on revient du feu, il s'y ajoute une forme d'incompréhension vis-à-vis de ceux de l'arrière. Dorgelès, Céline, Vercel ont tous raconté cela. Lorsqu'on a vu le sang versé, l'instant où tout bascule, la mort des camarades, là, soudain, tout près de soi, on s'attend, sinon à l'accueil réservé aux héros, du moins à une forme d'estime ou de considération pour "ceux qui en reviennent" et devront y retourner. Quand on perçoit, ne serait-ce qu'une forme d'indifférence, on en est blessé comme celui qui croyant faire un cadeau, ne recueille qu'une attention distraite. Alors on se renferme, on s'isole. On devient ombrageux et l'on se froisse pour un rien. Finalement le retour à l'uniforme est parfois un soulagement. Comprenez qui voudra.”*¹⁶

Arborant à 28 ans une Croix de Guerre avec trois citations dont une palme, son premier séjour l'a laissé sur sa faim. Il n'a pas digéré d'avoir dû quitter son commando en août 1950 pour rejoindre Saïgon. Son bataillon a subi de nombreuses pertes durant les opérations de Mao Khé en 1951 et il estime ne pas avoir eu suffisamment l'occasion de faire ses preuves. Il fera tout pour éviter une affectation à Fréjus sous les ordres de son ancien commandant de compagnie, le capitaine Balbin, pourtant venu personnellement à Paris lui proposer de le rejoindre, car il lui en veut de n'avoir rien fait pour le garder au bataillon à ce moment-là. Cela donne une bonne idée de son état d'esprit de l'époque...

Volontaire pour un second séjour, on lui propose alors de rejoindre le 6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux (6^{ème} BPC), “le nouveau 6” sous les ordres du capitaine Bigeard en novembre 1951. Ses consignes furent brèves : “Apprenez à vos hommes à marcher et à tirer. Pour le reste je me charge de vous initier à mes méthodes de commandement.”¹⁷

Dans les mémoires du général Bigeard, on peut lire ceci :

*“Mes jeunes officiers, tous lieutenants ou sous-lieutenants sont remarquables. J'en cite quelques-uns, pour situer la qualité de cette élite guidée par son patriotisme et son désintéressement. [...] Le Boudec, n'entend que d'une oreille. Célibataire, racé, amoureux du détail, timide avec les femmes, malgré son physique de jeune premier”.*¹⁸

16. ibid p.268.

17. Ibid. p.270.

18. BIGEARD Marcel, (général), “Pour une parcelle de gloire” tome 1, Paris, Plon, 1975, p103.

Affecté à la 2^{ème} compagnie, il a pour adjoint le sous-lieutenant Datin. Ensemble ils entreprennent le recrutement et la formation de leurs parachutistes.

*“Cette compagnie que nous avons recrutée et formée fut commandée par d'autres en Indochine. [...] Je fus bien sûr déçu que Bigeard ne me confie pas déjà ce commandement auquel tout jeune officier aspire, mais il m'assura que je serai sa "roue de secours" si l'un de ses chefs d'unité devenait indisponible”.*¹⁹

Le 28 juillet 1952, Lucien Le Boudec débarque à Haïphong pour entamer un deuxième séjour de deux ans. La situation en Indochine s'est considérablement dégradée à cause du soutien massif apporté au Vietminh par la Chine communiste de Mao et les combats y sont devenus plus violents. Chef de commando, il poursuit la formation de ses parachutistes qui s'aguerrissent à la faveur d'une période de l'année plutôt calme. Au milieu du mois d'août, le bataillon part en opérations au Tonkin. Les hommes resteront huit semaines sur le terrain pour ne rejoindre Hanoï que le 7 octobre. Ils s'accoutument alors à la “*méthode Bigeard*” qui consiste à manœuvrer rapidement de jour comme de nuit et à surprendre l'adversaire sur son propre terrain.



*“De jour et de nuit, nous les harcelons et étant relativement rapides et prudemment audacieux, nous réussissons quelques beaux coups qui épatent les commandants de secteur qui nous emploient. Ainsi samedi, pendant la sieste, alors que seuls quelques guetteurs veillaient, nous avons été mis en alerte. Dix minutes plus tard, nous roulions en camions à vingt kilomètres d'ici, vers un village dont les habitants venaient d'être mis à la porte par les viets. Une heure après ils étaient chez eux et nous prenions deux armes et cinq viets. Poursuivant sur notre lancée, nous rattrapions quelques isolés, estomaqués de nous voir les poursuivre si loin et si vite. Mon commando prenait deux prisonniers, et cinq nouvelles armes s'ajoutaient au palmarès du bataillon. Le commandant du secteur n'avait jamais vu une troupe manœuvrer aussi vite en Indochine. [...] Ce matin à 4h, chacun est debout et le jus chauffe sur les feux camouflés. Au petit matin, nous débouchons sur un groupe de villageois en zone viet. Une fois de plus, ils sont surpris et malgré leur décrochage, très rapide, cinq prisonniers et cinq armes viennent compenser nos heures de sommeil perdues”.*²⁰

19. LE BOUDEC Lucien, (général), “Elevé à la dignité...” Panazol, Lavauzelle, 2013, p.272.

20. Ibid. pp. 304, 305



C'est au cours de l'opération aéroportée de Tu Lé, entre le 16 et le 24 octobre 1952, que la légende du "bataillon Bigeard" est née. Le poste de Nghia Lo situé en moyenne région à 200 kilomètres de Hanoï est alors sous la menace d'un fort élément Vietminh (il s'agit en fait de trois divisions et d'une division d'artillerie lourde !!!). Sa chute ouvrirait aux rebelles les portes du pays Thaï et du Laos. Le général Salan, commandant en chef en Indochine pensant avoir une bonne idée des forces en présence décide de lancer une opération aéroportée dans la région. Le 16 octobre 1952, 665 parachutistes du 6^{ème} BPC (plus un aumônier et un photographe) sautent sur Tu Lé avec pour mission de tenir le poste et de rayonner vers Gia Hoï (15 kilomètres à l'est) afin de gêner la progression du Vietminh. Lucien Le Boudec est alors chef de commando dans la 12^{ème} compagnie qui saute en premier vers 14h00. Cette compagnie commandée par le lieutenant Hervé Trapp doit tenir le piton 876, point clé du dispositif de défense du poste. La nuit du 16 et la



journée du 17 sont mises à profit pour renforcer considérablement les défenses et préparer les postes de combat. Dans la nuit du 17 au 18 octobre, le Vietminh lance une attaque de grande envergure sur le poste de Nghia Lo. Le poste tombe après une nuit de lutte acharnée à un contre dix. Trois-cent cinquante hommes sont tués côté français, le ton est donné. Le poste de Gia Hoï étant à son tour menacé, l'ordre de la retraite est donné le 18 octobre à 21h00. Bigeard refusa d'exécuter immédiatement cet ordre pour deux raisons. Il veut attendre les personnels de la garnison de Gia Hoï (qui rejoindront Tu Lé vers minuit) et ne souhaite pas improviser un départ en pleine nuit sur un itinéraire inconnu.

L'ennemi lance une attaque très violente le 19 octobre à 2 heures du matin mais, malgré tous ses efforts il ne parvient pas à percer les défenses du poste. Les combats sont très rapprochés sur le piton 876 comme l'atteste ce récit de Lucien Le Boudec :

"Nous tirions sur tout ce qui tentait de s'approcher du sommet. Tous nos hommes, dont c'était le premier combat sérieux, se comportaient magnifiquement. Je passais de l'un à l'autre pour être bien sûr que rien ne lâche lorsque j'aperçus quelques viets qui s'affairaient sur nos bar-

belés. Je les ai désignés à un de mes jeunes soldats vietnamiens en m'accroupissant au-dessus de son trou. Et là, hélas, lorsqu'il s'est relevé pour les voir, il a reçu une balle en pleine tête. Je suis persuadé encore aujourd'hui, que cette balle m'était destinée". ²¹

Au petit matin, les viets décrochent laissant de nombreux cadavres dans les barbelés. Le 20 octobre à 15h00 débute la retraite héroïque de Tu Lé qui fait déjà l'objet d'une documentation abondante. Un effort physique hors du commun dans un relief escarpé et une nature hostile, constamment harcelé par les troupes ennemies. Trois nuits sans dormir (auxquelles il faut ajouter les trois précédentes) et sans nourriture avant de franchir la *Rivière Noire* et être définitivement tirés d'affaire. Le Bataillon qui a combattu à 665 contre environ 10 000 vietminhs a perdu 91 des siens, tués ou



disparus. Après cette épopée, les autres bataillons surnommèrent le 6^{ème} BPC "*Bataillon Zatopek*" du nom du célèbre champion olympique tchécoslovaque, vainqueur du marathon en 1952. ²² Le 28 octobre 1952, lors d'une cérémonie mémorable au stade Mangin d'Hanoï, où des centaines de croix de guerre sont remises, Lucien Le Boudec est fait chevalier de la Légion d'Honneur à titre exceptionnel et reçoit une nouvelle citation à l'ordre de l'Armée.

<u>Le Chef de Bataillon BIGEARD reçoit des mains de M.</u>		
LETOURNEAU la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur		
<u>Sont promus Officiers de la Légion d'Honneur</u>		
Capitaine	TOURRET	Pierre
Capitaine	LEROY	Paul
<u>Sont promus Chevalier de la Légion d'Honneur</u>		
Lieutenant	DE WILDE	Francis
Lieutenant	LE BOUDEC	Lucien
Lieutenant	LEPAGE	René
Lieutenant	MAGNILLAT	Bernard
S/Lieutenant	FERRARI	Jacques

21. Ibid. p.315.

22. Entretien avec le général Guy Ménage, Paris le 25 novembre 2016.

Photographies ci-dessus : remises de décoration du 28 octobre 1952. (Archives personnelles de Lucien Le Boudec)

Document ci-dessus : extrait du Journal de Marche et Opérations du 6^{ème} BPC du 28 octobre 1952

15 novembre 1952

Journal Officiel de la République Française n°278

par décision n°56 en date du 15 novembre 1952

Le Ministère de la Défense Nationale

*Citation à l'ordre de l'Armée
du 6^{ème} Bataillon de Parachutistes coloniaux*

Magnifique Bataillon de Parachutistes qui, aussitôt après son débarquement au Tonkin, en août 1952, a fait la preuve de son allant, de sa souplesse et de son dynamisme au cours d'opérations dans le Phuc-Yen en septembre.

Sous les ordres du Chef de Bataillon Bigeard, chef prestigieux qui l'a formé à son image et qui, toujours sur la brèche est véritablement l'âme de son unité, a sauté le 16 octobre 1952 dans la région de Nghia-Lô. A réussi aussitôt à bloquer un adversaire très supérieur en nombre, fanatisé et puissamment armé et lui a infligé, à Tu Lé des pertes très importantes, débloquent et récupérant la Garnison de Gia Hoï qui, encerclée, avait reçu l'ordre de se replier.

Se portant ensuite, au cours des journées du 20 au 23 octobre, de Tu Lé à la Rivière Noire de Ta Bu, a livré nuit et jour de très durs combats dans une région montagneuse et boisée particulièrement difficile, au prix d'un effort physique extraordinaire, grâce à un esprit de sacrifice admirable, sans la moindre défaillance.

A finalement réussi à faire franchir la Rivière Noire à Ta Bu à tous les éléments qu'il avait récupérés, permettant ainsi la réorganisation d'effectifs importants et n'a franchi à son tour qu'après avoir intégralement accompli la rude mission qui lui était confiée.

Ajoute ainsi une splendide page de gloire à l'histoire des parachutistes coloniaux.

La présente citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures "avec palme".



"Le Lieutenant Le Boudec Lucien appartenait au 6^{ème} BCP lorsque cette unité a mérité la citation ci-dessus. S.P. 70.346 le 15 janvier 1953. Le chef de Bataillon Bigeard commandant le 6^{ème} BCP"

Dans une lettre à sa mère, datée du 29 octobre 1952, Lucien Le Boudec raconte son épopée sous un angle pour le moins original qui témoigne d'un souci, fréquent chez les soldats, de dédramatiser vis-à-vis de leurs familles, les situations les plus difficiles :

Ma Chère Maman,

Hanoï, le 29 octobre 1952,

Les lettres que j'ai reçues ces jours-ci tentent bien de masquer ton inquiétude et maintenant que tu as mon télégramme, j'espère que tes craintes sont apaisées. Cependant tu as sans doute lu les journaux, alors autant te dire que nous venons de nous payer une très belle excursion dans la partie montagneuse de l'Indochine que je ne connaissais pas encore.

Le voyage s'est assez bien passé. La première partie se faisait en avion et le premier incident a eu lieu lorsqu'il a fallu descendre en marche. Tout s'est très bien passé et nous avons aussitôt commencé à faire du camping sur un endroit assez mal choisi, sur le haut d'un piton rocheux qui manquait d'eau. Quatre jours à se dorer au soleil et d'autres campeurs de notre genre ont voulu prendre notre place. Nous nous sommes disputés pendant deux heures comme des chiffonniers à la suite de quoi ils sont partis mais en menaçant de revenir nous voir plus nombreux la nuit suivante. Alors pour éviter des histoires ennuyeuses nous sommes partis de nous-mêmes pour rejoindre un aérodrome à deux cents kilomètres de là.

Le pays était magnifique et nous avons fait de nombreuses escalades de jour et de nuit car nous étions assez pressés. Pendant quatre jours, nous nous sommes ainsi promenés ne trouvant aucun endroit convenable pour camper. Mes visiteurs du piton, décidément de mauvais caractère, nous ont ennuyés jusqu'au bout et cela a gâché un peu le plaisir de la magnifique promenade. Finalement nous avons mis une rivière importante entre eux et nous. À la suite de quoi et après ces nombreuses escalades, Monsieur de Chevigné, me confondant sans doute avec le vainqueur de l'Annapurna, m'a remis la croix de chevalier de la Légion d'Honneur que je porte depuis hier sur ma chemise. Grand tralala et réception se succèdent et nous nous reposons des fatigues accumulées au cours de ces derniers jours.

Assez d'attendrissement car il reste vingt-et-un mois à tirer, mais le lieutenant Le Boudec, chevalier de la Légion d'Honneur, t'envoie ses plus tendres baisers.

Lucien ²³

23. LE BOUDEC Lucien, général, "Elevé à la dignité..." Panazol, Lavauzelle, 2013, p.326

Le 20 novembre 1952, Lucien Le Boudec est mis hors de combat par une violente fièvre typhoïde. Après trois semaines à l'hôpital Lanessan d'Hanoï, il est envoyé en convalescence à Dalat en Cochinchine jusqu'au 13 janvier 1953. Ce sera la seule parenthèse *touristique* de ses deux séjours indochinois. Il rejoint alors son bataillon qui a été parachuté en Pays Thaï et est promu adjoint au commandant de compagnie, le lieutenant Trapp. Le bataillon connaîtra alors une période de cinq mois d'opérations ininterrompues dans la brousse dans des conditions plus que rudimentaires. Le 25 mai 1953, le bataillon est enfin mis au repos à Hanoï.

Le 6^{ème} BPC aura l'occasion d'écrire une nouvelle page de son histoire lors de l'opération '*Hirondelle*' du 16 au 19 juillet 1953. L'état-major français décida d'exploiter un renseignement lui indiquant une faiblesse provisoire de la défense du site de Lang Son dont les nombreuses grottes naturelles étaient soupçonnées d'abriter de nombreuses ressources logistiques ennemies. Le général Cogny profita du 14 juillet pour faire venir défilé à Hanoï plusieurs unités parachutistes puis déclencha l'opération "*Hirondelle*". Le 17 juillet 8 heures, ces mêmes troupes sautent sur Lang Son et Ky Lua.

Lucien Le Boudec raconte cette opération telle qu'il l'a vécue dans une lettre à sa mère :

“Nous venons de nous payer une jolie balade, et comme vraisemblablement tu es maintenant au courant par les journaux, je vais me contenter de te donner un récit de cette opération, vu par un exécutant modeste, en gros un extrait de notre journal de marche.

(16 juillet) Je me lève à six heures pour aller entraîner les tireurs d'élite de la compagnie. En cette journée de juillet, le soleil est intenable dès sept heures. Tous les tirs sont minables. Nous ruisselons de sueur et torse nu, j'attrape une nouvelle couche de bronzage et quelques coups de soleil.

9h30. Un camion vient me chercher car le bataillon est mis en alerte imminente. Déjeuner sur le pouce, nous sommes en tenue de campagne et sacs prêts.

14h00. Tout le personnel est consigné. Pas de sieste malgré la chaleur accablante. Nous tournons en rond sans savoir où nous mettre ni quoi faire pour lutter contre la chaleur et le sommeil.

17h00. Le commandant est appelé à l'état-major.

18h30. Les commandants de compagnie reçoivent les ordres du commandant.

19h00. Les ordres sont transmis aux compagnies. Nous sautons sur Lang Son demain matin, pour détruire quelques dépôts. Un autre bataillon, le 8, saute avec nous. L'opération doit être “courte mais violente”, et très pénible du fait de la chaleur et des kilomètres à parcourir.

20h30. Nous dînons au mess, puis nous allons faire notre plan de saut et vérifier que tout le matériel est prêt.

22h30. Tout paraît prévu, le réveil doit avoir lieu à 2h30. Nous essayons de prendre un peu de sommeil, mais il fait trop chaud et nous sommes énervés.

(17 juillet) 2h30. Réveil. Café. À 3h30 nous sommes dans les camions qui doivent nous conduire

à Bac Maï, l'aérodrome encore endormi et tout noir où seuls les phares des camions nous éclairent. Nous touchons nos parachutes et les essayons. Le décollage doit avoir lieu à 6 h30. Si le temps est mauvais, l'opération est annulée. Quelques nuages parsèment le ciel et je crois que plus d'un d'entre nous souhaite qu'ils deviennent plus nombreux. Lang Son en effet rappelle le désastre de Cao Bang de 1950, où les effectifs de huit bataillons français ont été tués ou fait prisonniers. Le viet est dans le coin en force et l'accueil peut être rude.

6h30. Assis dans le Dakota, le troisième de la première vague (il y en a soixante-dix en tout), on vient me prévenir que le décollage est retardé d'une heure. L'annulation se précise. L'avion dans lequel je me trouve est en panne et nous devons nous transborder dans un autre ce qui est pénible car nous avons nos sacs et notre armement en plus de nos parachutes. Serrés de partout, écrasés sous une charge de près de trente kilos, nous ruisselons de sueur alors que le soleil se lève à peine. Nous n'osons pas toucher à nos bidons de peur de crever de soif en bas, à Lang Son.

7h00. L'avion se range sur la piste suivi de tous les autres. Nous roulons et nous voilà en l'air. Plus question d'annulation, le saut se précise diablement.

7h20. Après un grand tour au-dessus du delta, nous repassons sur Hanoï où le spectacle est, paraît-il, très impressionnant.

8h00. Après une série de crochets pour dérouter les renseignements viets, nous sommes maintenant au-dessus des montagnes. Grosse émotion au cours du voyage : les avions volaient aile dans aile, et par suite d'un trou d'air nous avons failli percuter notre voisin.

8h05. Nous perdons de l'altitude et les détails au sol se précisent. Je cherche à me reconnaître d'après les photos aériennes que j'ai reçues avant le départ. Près de moi mon radio qui a le mal de l'air, vomit consciencieusement.

8h07. Le fatidique "debout, accrochez" que j'ai si souvent donné comme largueur vient de nous être ordonné.

8h10. La sonnette du saut. Le premier part en plongeant, mon radio le suit de même et pour ne pas perdre de temps, je fais de même. Pourvu que ça s'ouvre ! Boum, ça y est. Nous sommes déjà quatre-vingt-dix en l'air guettant les coups de feu ou les rafales qui peuvent nous accueillir... Rien. Je repère la gaine radio qui descend doucement, puis le terrain de façon à m'orienter. Hé, il faudrait penser à l'atterrissage et sans m'en rendre compte j'ai dérivé et me voici au-dessus d'un petit hameau. Trop tard pour manœuvrer, je vais me payer un arbre. Pourvu que je ne me casse rien. Fracas de branches brisées et me voilà seul près d'une maison suspendu à trois mètres en l'air dans une touffe de bambous, n'arrivant pas à me dégrafer. Apparemment pas de casse mais pas mal d'égratignures. Pourvu que personne ne sorte de la cagna avec un coupe coupe décidé à me faire mon affaire. Au-dessus les vagues successives continuent à déverser les parachutistes. Aidé par le caporal Piers, je me secoue, descend un peu et réussit une prise de contact avec le sol sur les mains. Le style est peu académique, mais il a l'avantage d'être efficace d'autant que les coups de feu commencent à claquer. Pas question de récupérer mon parachute et je rejoins mes deux radios tombés dans une rizière. Nous récupérons la gaine de nos postes et je fais deux prisonniers qui feront d'excellents porte postes. Le regroupement se passe bien. J'indique aux hommes de la compagnie où ils doivent aller et je m'y rends moi-

même à travers la rizière jonchée de parachutes. Je trouve le commandant Bigeard tombé dans une mare, littéralement couvert de boue.

9h30. Tout se passe bien. Les viets surpris ne réagissent pas et deux compagnies vont vers leur objectif. Nous protégeons le parachutage du matériel tout en étant prêt à leur porter secours. Rien à signaler. L'œil rivé aux jumelles, Trapp et moi, explorons chaque recoin du paysage.

11h00. Les deux compagnies envoyées sur les grottes où se trouvent nos objectifs se font recevoir par quelques rafales. Nous partons pour déborder par le sud. En chemin nous rencontrons deux brancards : un tué, un blessé dans la compagnie Lepage. Les avions chasseurs piquent à trois cent mètres de nous sur les objectifs que nous leur désignons.

12h00. Tous les objectifs sont coiffés. Quelques viets ont été tués et il n'y a pas d'autres pertes chez nous. Nous pénétrons prudemment dans les grottes et tout de suite la radio commence à crépiter de communiqués de victoire. "J'ai trouvé ceci !.. moi cela !" etc. La palme revient à Magnillat qui tombe sur un dépôt de plus de mille fusils mitrailleurs (de quoi équiper trois divisions), des canons, des munitions... Pour ma part, avec les deux commandos que je commande pour l'occasion, je tombe sur un dépôt de moteurs, pneus et essence. L'exploration avec des lampes électriques est périlleuse car à tout moment une rafale viet peut partir. Poursuivant vers le fond de la grotte, nous entendons des chuchotements à quelques dizaines de mètres devant nous. Je rends compte à Trapp, mon commandant de compagnie et, prêts à ouvrir le feu, nous nous déplaçons discrètement. Au moment où nous allons tirer j'entends sur le réseau radio du bataillon, que l'adjudant Herraud rend compte lui aussi de la présence d'éléments non identifiés dans la grotte qu'il est en train de fouiller ... La grotte de Ky Lua possède deux entrées et nous avons failli nous entretuer !

16h00. Les explosions se succèdent. Nous détruisons et incendions notre butin. Le soleil nous écrase, mais la joie du succès nous fait oublier soif et fatigue. Il faut décrocher cependant car le coin peut devenir malsain.

(18 juillet) 3h00 du matin. Nous avons fait vingt-cinq kilomètres. Je suis en tête de la colonne et dans ce paysage lunaire, à peine éclairé, craignant à chaque pas le déclenchement d'une embuscade, le voyage manque d'agrément. Malgré la nuit, il fait toujours une chaleur étouffante, près de 45°, et la fatigue commence à se faire sentir.

3h30. Nous prenons liaison avec les légionnaires du 2^{ème} BEP, (bataillon étranger parachutiste), chargés de nous recueillir puis, après avoir passé une rivière sur des bateaux pneumatiques car le pont est détruit, nous nous affalons dans l'herbe pour prendre du repos sous la protection des légionnaires. Il est impossible de marcher dans la journée.

Nous recevons des parachutages de vivres et même de pains de glace car nous n'avons plus d'eau. Des hélicoptères évacuent blessés et malades car il y a plusieurs cas de paludisme et des coups de chaleur.

17h00. Nous reprenons la marche vers Dinh-Lap. Trente-cinq kilomètres à faire cette nuit. L'allure est lente, il fait chaud et la fatigue de la veille se fait sentir.

22h00. Vallet s'évanouit il faut le brancarder.

22h30. Baïer, notre nouvel affecté, a un coup de chaleur et il faut le brancarder.

23h00. Baïer vient de mourir de fatigue. Nous l'enterrons à la hâte sur le bord de la route.

(19 juillet) 4h00. Nous nous traînons jusqu'à Dinh-Lap où une colonne venue de Tien Yen nous recueille. A peine arrivés nous nous couchons et nous nous endormons. Beaucoup des hommes ont terminé pieds nus et sont littéralement exténués.

6h00. Le soleil nous réveille et comme des camions doivent nous prendre pour nous emmener à Tien Yen, nous nous préparons après avoir fait chauffer un café très fort.

12h00. Nous embarquons dans les camions.

17h30. Arrivé à Tien Yen après un voyage de trente kilomètres sur une route coupée de fondrières. Toutes les grosses huiles d'Indochine sont là pour nous accueillir. Le camion de Trapp étant resté en panne je me trouve en tête de colonne. Le commandant Bigeard a précédé la colonne en jeep. Il revient vers nous et me prévient de remettre un peu d'ordre dans nos tenues car "un tas de maréchaux" se préparent à nous accueillir. Effectivement, quelques kilomètres plus loin, l'Amiral Auboyneau, le Général Cogny qui commande au Tonkin, et le général Gilles qui a monté toute l'opération, nous accueillent très chaleureusement.

18h00. Le bataillon au complet s'effondre pour dormir dans une prairie qui nous sert de bivouac. Une rivière à proximité nous permet d'enlever le plus gros de la crasse de la sueur et de la poussière que nous accumulons depuis trois jours.²⁴

Cette opération lui vaudra une citation à l'ordre du corps d'Armée. Il écrit à sa mère le 26 août :

*"A propos de décoration, je viens d'être fait Chevalier du Mérite civil Thaï avec Lepage, Trapp et trois autres officiers. De plus, comme il y avait une Légion d'Honneur vietnamienne attribuée au bataillon et que le commandant a estimé que j'étais brimé de n'avoir eu qu'un "clou" après Lang Son, c'est à moi qu'elle est donnée. Je pars demain à Hanoi la recevoir".*²⁵

Après une année d'opération en Indochine, Lucien Le Boudec a fait plus que ses preuves. Il est devenu un combattant et un chef de tout premier plan comme l'atteste cette appréciation, du chef de bataillon Bigeard datée du 25 septembre 1953 :

*"Le Boudec est un des meilleurs officiers du Bataillon et mérite de commander une compagnie au feu. Officier très complet d'une rare conscience professionnelle, d'une profonde valeur morale et d'une très grande modestie. Aimé de la troupe, des sous-officiers et de ses camarades, Le Boudec est un officier très attachant qui devrait pouvoir être nommé au grade supérieur dans les plus brefs délais."*²⁶

24. LE BOUDEC Lucien, général, "Elevé à la dignité..." Panazol, Lavauzelle, 2013, pp 354/361.

25. Ibid p.367

26. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), extrait de la notation rédigée le 25 septembre 1953 par le chef de bataillon Bigeard.

24 Novembre 1953

Journal Officiel de la République Française n°277

Décision n°59 en date du 14 novembre 1953

Le Ministère de la Défense Nationale

*Citation à l'ordre de l'Armée
du 6^{ème} Bataillon de Parachutistes coloniaux*

Magnifique Bataillon de Parachutistes coloniaux qui continue à affirmer ses exceptionnelles qualités. Toujours à la pointe du combat, sous les ordres du Chef de Bataillon Bigeard, éclatant Chef de guerre, a lors de nombreux engagements auxquels il a pris part de décembre 1952, à juillet 1953, continué à faire preuve d'une grande souplesse d'emploi, alliée à une endurance à toute épreuve et à un allant remarquable.

Engagé dans une opération de nettoyage, du 21 au 24 décembre 1952, dans le secteur de Luc Dien, réussit par une manoeuvre habile et rapide à encercler deux compagnies rebelles et à les anéantir.

Parachuté le 27 décembre 1952 à Ban Som, prend une part active à la reprise de l'offensive autour du centre de résistance de Na San. Effectue notamment le 17 février 1953, un raid au Nord de la Rivière Noire dans la région de Ta-Khoa, surprend l'adversaire et lui inflige des pertes. Le 25 février reprend pied devant la ville de Son La, abandonnée depuis trois mois et rayonne dans la région forçant les unités rebelles à se replier vers le Nord.

Le 1^{er} avril 1953 à Ban Na Nga, région de Yen Chau, pays Thaï, accroche durement un adversaire en partie engagé dans une action contre l'un de nos Bataillons et lui inflige des pertes après un dur combat.

Aerotransporté à Luang Prabang assure en avant garde du Groupe mobile n°1, la défense de la capitale Laotienne. Dans un pays au relief difficile, effectue des raids de plus de 80 km dans le dispositif rebelle, gardant un bel esprit offensif malgré cinq mois d'opérations ininterrompues en Haute Région.

Parachuté enfin le 17 juillet 1953 sur Lang Son (Nord Vietnam) s'empare de vive force des importants dépôts d'armes, de munitions et de matériel amassé par les rebelles dans les grottes de Ky Lua, et permet, par son action décisive, la destruction de mille fusils-mitrailleurs, de quatre camions, de 18 000 litres d'essence et de 400 m³ de matériels divers.

Dans cet ensemble d'opérations a infligé à l'adversaire des pertes s'élevant à plus de 400 tués et une centaine de prisonniers, lui saisissant au combat six fusils-mitrailleurs et 150 armes individuelles et ne subissant lui-même que des pertes légères. Unité d'élite à citer en exemple.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec palme.

Signé : René PLEVEN

“Le Lieutenant Le Boudec Lucien appartenait au 6^{ème} BCP lorsque cette unité a mérité la citation ci-dessus. S.P. 70.346 le 15 janvier 1954. Pour le chef de Bataillon Bigeard en opération, le capitaine Porcher commandant la base arrière.”



Le 20 novembre 1953, le général Navarre commandant en chef des forces françaises en Indochine décida de reprendre la ville de Dien Bien Phu au Vietminh afin de l'empêcher de lancer une offensive sur le Laos. Il déclencha alors l'opération Castor qui allait être la plus grande opération aéroportée de toute la guerre d'Indochine avec pas moins de six bataillons parachutistes. Le 6^{ème} BPC devait sauter en premier avec le 1^{er} RCP (Régiment de Chasseurs Parachutistes) du chef de bataillon Bréchignac. Deux autres bataillon devaient sauter le lendemain et encore deux autres le surlendemain. A 8h30 trente Dakotas décollèrent pour larguer le seul 6^{ème} BPC. Arrivé au sol, les hommes de la compagnie Trapp sont rapidement pris à parti par une compagnie viet qui était à l'entraînement sur la zone de saut au moment du largage.

Les combats sont rudes mais tournent à l'avantage du "bataillon Bigeard". 115 ennemis sont tués. Avec les blessés c'est trois compagnies ennemies qui ont été mises hors de combat par le 6 qui a supporté à lui seul le combat. Le 1^{er} RCP, largué deux kilomètres plus au sud n'a pas aperçu le moindre viet. Au soir du 20 novembre, les combats sont terminés, la ville et le terrain d'aviation sont sous contrôle. Côté français, 15 combattants ont été tués et 34 blessés. Lucien Le Boudec recevra une nouvelle palme pour son rôle déterminant dans les combats du jour comme en atteste cet extrait de la citation qu'il reçût à cette occasion.

*"S'est porté avec deux hommes à travers une zone de saut occupée par les rebelles à la recherche d'un commando mal largué et privé de ses moyens radio. A ramené celui-ci au point de regroupement de la Compagnie, permettant par son initiative une contre-attaque des éléments rebelles qui tentaient de manœuvrer les effectifs réduits déjà regroupés".*²⁷

Le 11 décembre 1953, le 6^{ème} BPC quitte Dien Bien Phu pour rejoindre Hanoï. Comme il le lui avait promis à Saint-Brieuc, Bigeard lui confia alors le commandement d'une compagnie : la 6^{ème} CIP (compagnie indochinoise parachutiste). Il y retrouva alors comme adjoint le lieutenant Datin et le sergent-chef Ménage. Ce dernier le considère comme l'un des meilleurs commandants de compagnie du bataillon. Il raconte que Lucien Le Boudec était extrêmement doué en topographie ce qui a économisé à sa compagnie de nombreux kilomètres inutiles.²⁸

Il va connaître rapidement son baptême du feu à la tête de sa compagnie lors d'une nouvelle opération au Laos du 31 décembre 1953 au 8 janvier 1954.

*"Une menace viet s'est précisée sur le Laos et nous avons été aérotransportés à Savannakhet. Huit jours d'activités intenses allaient se terminer par un nouveau coup de maître à Ban Na Song Khone où, encerclés par un régiment viet, une situation délicate allait se transformer en victoire, grâce à une excellente coopération avec les aviateurs".*²⁹

Le soir du 5 janvier, le bataillon se trouve en fâcheuse posture :

"La nuit fut interminable. [...] Aucun appui à espérer. Aucune unité dans ce secteur susceptible

27. Citation à l'ordre de l'armée du 23 avril 1954

28. Entretien avec le général Guy Ménage, Paris le 25 novembre 2016.

29. LE BOUDEC Lucien, général, "Elevé à la dignité...", Panazol, Lavauzelle, 2013, p.395.

de nous soulager et une artillerie beaucoup trop loin pour nous être d'une aide quelconque. Les heures s'écoulèrent lentement dans le silence de la forêt toujours rompu de temps à autre par quelques rafales sèches. Enfin Bigeard obtint carte blanche. Il réunit les commandants d'unité et exceptionnellement nous demanda notre avis, ce qui renforça le sentiment de tension du moment. Nous connaissions tous la situation. Il n'était pas question de rester sur place la nuit suivante. Le viet nous avait localisés et ses nombreux assauts montraient son agressivité. Il fallait décrocher. Bigeard proposa le nord-est, ce qui nous faisait tourner le dos à Dong Hene et Se-No où se trouvaient les bataillons amis, mais c'était la seule direction où nous n'avions encore rien décelé. L'aviation de Cuffault devait nous aider. Le plan fut approuvé et nous avons décidé de recommencer le décrochage "en perroquet" de Tu Lé ”³⁰

Durant toute la journée du 6 janvier, le bataillon s'exfiltre progressivement au prix d'une longue marche, harcelé par les viets mais heureusement fort bien appuyé par l'aviation de chasse.

“Les tirs finirent par s'espacer et à minuit nous marchions enfin seuls, débarrassés de nos poursuivants. Par la suite, nous avons appris que le colonel Le Van Chat commandant le 66^{ème} régiment viet avait reçu ce jour-là, l'ordre de “détruire le bataillon Bigeard, coûte que coûte”.”³¹

Le 7 janvier au matin, le 3^{ème} BPVN (Bataillon de Parachutistes Vietnamiens) les recueille. Ce bataillon sera décimé le lendemain par l'ennemi qui poursuivait le 6^{ème} BPC. Lucien Le Boudec reçoit sa quatrième citation à l'ordre de l'Armée pour ses actions de commandement lors de cette opération délicate.

Début mars 1954, le bataillon est envoyé à Haiphong afin de renforcer la défense de la base aérienne de Cat Bi. Un renseignement indiquait l'intention de l'ennemi d'attaquer les bases aériennes du delta du Tonkin. Cette manœuvre visait à réduire les capacités d'appui aérien de la chasse française lors de l'attaque du camp retranché de Dien Bien Phu. Le colonel Brunet qui commandait la base accueillit très froidement le commandant Bigeard : le premier contact entre “Bruno” et Brunet fut tendu. Tous deux étaient des caractères. Ils avaient presque le même âge, et même si le jeune commandant Bigeard commençait à entrer dans la légende, Félix Brunet ne s'en laissait pas imposer. Entre les deux, le ton est monté, jusqu'à ce que Brunet aperçoive Le Boudec.

- *Qu'est ce que tu fais là, toi ?*

- *Je commande la 6^{ème} CIP chez Bigeard*

- *Ah bon ? dit Brunet. Alors si c'est lui, d'accord.”³²*

Dans la nuit du 6 au 7 mars, une patrouille de la compagnie Le Boudec détecte un élément viet infiltré et donne l'alerte. L'intervention des paras du 6 permet de sauver tous les chasseurs de la plate-forme, seuls quelques avions légers d'observation seront détruits par l'ennemi. En retour, Félix Brunet reconnaissant adressa une jolie carte de remerciement au 6^{ème} BPC.

30. Ibid p.400

31. Ibid p.401

32. Extrait de « *Merci Félix*, article de Lucien Le Boudec , rédigé en juillet 2013 en hommage à Félix Brunet



Le 13 mars, le général Giap lança l'attaque sur le camp retranché de Dien Bien Phu. *Gabrielle* tomba dans la nuit. La nuit suivante le Vietminh prenait *Beatrice* et *Anne-Marie*. La piste d'aviation était désormais sous la menace de l'artillerie Vietminh et toute la tactique française de pont aérien s'effondrait.

Le 16 mars vers onze heures, le 6^{ème} BPC est parachuté sur Dien Bien Phu. Lucien Le Boudec saute à la tête de sa compagnie sous un déluge de feu adverse. Sa compagnie reçoit pour mission de protéger la face ouest d'Eliane 4. Le général Ménage raconte :

"Quand nous sommes arrivés sur Eliane, il n'y avait aucune fortification et nous avons passé la nuit à creuser nos abris sous le feu ennemi." ³³

La situation demeura plutôt calme jusqu'au 27 mars. Le lieutenant-colonel Langlais, responsable de la défense du camp retranché donna carte blanche à Bigeard pour neutraliser la DCA ennemie installée au sud-ouest du camp.

"L'offensive fut lancée à l'aube du 28 mars. Bigeard plaça les compagnies Lepage et de Wilde en attaque et celles de Trapp et la mienne en appui. Jouant de l'effet de surprise, le "6" parvint à confisquer les mitrailleuses viets et se replia aussitôt. Les viets contre-attaquèrent en essayant d'encercler Lepage, mais ma compagnie parvint à bousculer les viets infiltrés et à le dégager. Je le fis renforcer d'une section pour protéger son flanc le plus menacé, ce qui permit de briser plusieurs contre-attaques. Le combat dura toute la journée. Neuf heures à courir, à ramper, à monter et remonter à l'assaut, sans cesse, sous la chaleur et le feu ennemi, mais au final, ce fut un succès ! En dépit des efforts désespérés des viets, nous nous sommes repliés avec une partie de leurs armes. Ce fut une explosion de joie dans le camp retranché. Cette première offensive était réussie et symboliquement c'était important ! Bigeard me félicita pour ce combat retardateur qui avait permis le repli du bataillon. J'étais d'autant plus fier que j'avais eu la chance de n'avoir aucune perte. " ³⁴

Pour son action déterminante dans cette contre-attaque, Lucien Le Boudec reçut sa cinquième citation à l'ordre de l'Armée.

Le 31 mars, Bigeard demande à la compagnie Le Boudec de reprendre *Eliane 1* tombée dans la nuit. Il raconte :

"J'ai croisé à cet instant Bigeard qui, pour la première et dernière fois de ma vie, m'a tutoyé : "Reprend Eliane 1. Si tu réussis, Hanoï a promis de nous parachuter un bataillon pour la tenir." Après trois mots échangés avec mon camarade Trapp qui m'indiqua ce qu'il croyait être un cheminement possible, j'ai abordé la base d'Eliane 1 avec deux sections en tête. Dès les premiers mètres, la tâche s'avéra très difficile. Le sol n'avait plus la moindre consistance. La terre

33. Entretien avec le général Guy Ménage, Paris le 25 novembre 2016.

34 . LE BOUDEC Lucien, général, "Elevé à la dignité...", Panazol, Lavauzelle, 2013, p. 418



Carte schématique de Dien Bien Phu, dessinée par Lucien Le Boudec

remuée par tous les obus reçus depuis la veille n'était plus qu'une sorte de poudre, mélangée à toutes sortes de débris non identifiables mêlés à une quantité abominable de cadavres, viets, paras, algériens, tous entremêlés dans un monstrueux cauchemar. En rampant, en bondissant, en essayant de se frayer un chemin à coup de grenades, nous avons tout de même réussi à progresser. Le lieutenant Boulay était en tête. Je tentais de l'aider en demandant un appui de tir d'artillerie à Bigeard, mais les réglages au plus près s'avéraient impossibles, compte tenu des tirs viets simultanés. Nous avons progressé mètre par mètre. Le lieutenant Boulay et le chef Sentenac reçurent tous les deux, sous mes yeux, une balle dans la cuisse, mais continuèrent le combat, malgré tout. Sur leur droite, le lieutenant de Fromont eut le visage criblé par des éclats de grenade, tandis que le sergent-chef Marc qui commandait ma 4^{ème} section eut un bras arraché. Fouquart un de mes paras fut tué. A côté de moi, Schoendoerffer filmait à bout portant, sans souci du danger. Soudain j'ai ressenti un choc violent dans le dos. Le souffle coupé, je me suis retrouvé plaqué au sol. Fraize, mon radio, prit l'initiative de prévenir Bigeard et je l'entendis annoncer : "Mon autorité est blessée". Par chance, rien de vital n'était touché. Ma veste et ma peau venaient d'être découpées à hauteur des omoplates par un éclat d'obus³⁵. C'était spectaculaire, mais quasi indolore dans l'excitation du moment. Je pris le bigophone pour rassurer Bigeard et mes lieutenants. Le temps passa et notre progression continuait. Malgré leurs blessures Boulay, de Fromont et Datin continuaient le combat. Boulay parvint au sommet avec les rescapés de sa section, de Fromont le suivit de près sur sa droite, mais les pertes s'aggravaient et les munitions commençaient à manquer. Par radio, Bigeard m'annonça qu'il allait m'en faire passer. Les viets se manifestaient moins depuis 16 h, mais leur artillerie tirait toujours sur ce malheureux bout de terrain. Et c'est là, que sans prévenir j'ai reçu un énorme coup de poing en pleine poitrine. Un éclat d'obus. Ma bouche s'est aussitôt gorgée de sang. Je me suis senti partir. J'ai juste eu le temps avant de perdre connaissance de dire à mon radio de prévenir Datin de prendre le commandement. La suite, il a fallu qu'on me la raconte. Lorsque ma compagnie a reçu l'ordre de renoncer à tenir Eliane I, faute d'effectifs suffisants pour assurer la défense d'un terrain totalement désorganisé, mes paras sont redescendus vers Eliane 4, et deux d'entre eux, le caporal-chef Ragouillaux et le radio Grenard m'ont trouvé inanimé au pied de la colline et m'ont porté jusqu'à l'antenne chirurgicale. Devant l'antenne, c'était la cohue. Les blessés faisaient la queue dans le boyau. [...] Pour moi, le diagnostic de Grauwin fut rapide : "blessure à la poitrine". Faute de radio pour repérer l'importance des dégâts, la perforation était trop proche du coeur pour prendre le risque d'opérer. Grauwin se borna à me faire une piqure et un bandage."³⁶

Lucien Le Boudec, deux fois blessé au combat doit quitter sa compagnie.

"Réduit au rang de spectateur, j'ai suivi l'évolution des combats. Faute d'effectif, la colline Eliane I que nous avons conquise fut finalement évacuée. Hanoï n'avait pas envoyé le bataillon promis. Il paraît que ce soir-là, Cogny donnait une réception..."³⁷

35. Les pièces consultées dans le dossier militaire du général Le Boudec font état de cette blessure le 19 mars, et non le 30 mars comme écrit dans ses Mémoires.

36. Ibid. p. 423-426.

37. Ibid. p. 429.

Le 16 avril, il apprend par la radio qu'il est nommé capitaine à titre exceptionnel. Le 18 avril, il rejoint le PC du 6^{ème} BPC sur Eliane 10 et, malgré ses blessures, prend en charge la compagnie de commandement opérationnelle.

Le 6 mai au soir, Eliane 10 est à son tour attaquée. Un extrait de sa sixième citation à l'ordre de l'Armée raconte la suite :

*“Pendant la nuit du 6 au 7 mai sur le point d'appui “Eliane 10” submergé par l'ennemi il combat avec acharnement dans les tranchées bouleversées par l'artillerie : à plusieurs reprises pour dégager le P.C. du Bataillon étroitement encerclé, il entraîne à la contre-attaque à la grenade, les quelques hommes encore valides infligeant des pertes sévères à l'adversaire qui renouvelle sans cesse ses vagues d'assaut. Il est à nouveau deux fois blessé.”*³⁸

Blessé à l'avant-bras droit et à la jambe droite, il réussit à atteindre l'antenne chirurgicale. Il sera le dernier patient opéré par le docteur Gindrey à Dien Bien Phu. Allongé sur la table d'opération, il est inconscient au moment du cessez-le-feu le 7 mai à 17h30.

Promotions exceptionnelles des officiers du camp retranché

Dans les tableaux d'avancement exceptionnels de l'armée de terre, active, pour l'année 1954, on relève, au titre de Dien-Bien-Phu :
Infanterie : Pour le grade de lieutenant-colonel, le chef de bataillon Hubert de Seguins Pazzis (D.E.M.). — Chefs de bataillon, les capitaines Pierre Jeancenelle (B.O.A.), André Botella (B.P.), Marcel Kieffer, Henri Thomas (D.E.M. B.P.) et Alfred Mehay. — Capitaines : les lieutenants Michel Brandon (B.P.), Jean Fetter, Jean Bach, Lucien Broucke, André Picard, Michel Desmons (B.P.), Antoine Botella, Gabriel Bailly (B.P.), Guy Bourges, Jean Luciani (B.P.) (titre exceptionnel), Maurice Nicod (titre exceptionnel), Yves Le page (B.P.) (titre exceptionnel) et Lucien Le Boudec (B.P.) (titre exceptionnel). — Sous-lieutenants : les adjudants-chefs Henri Burgat Charvillon, Emile Sibe, Jacques Boullier et l'adjudant Jean Herraud (titre exceptionnel).
Armée blindée et cavalerie. — Capitaine : Le lieutenant Gérard Spaeth (titre exceptionnel).

38. SHD-Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), extrait nomination au grade d'officier de la Légion d'Honneur avec citation à l'ordre de l'armée (JO du 10 février 1955 pour prise de rang le 7 mai 1954).

c) Prisonnier du Vietminh (7 mai 1954- 3 septembre 1954)

Lorsqu'il se réveille de son anesthésie, c'est le silence qui lui fait comprendre que la bataille est terminée. L'attitude des soldats ennemis est correcte, il y a une forme de respect entre les combattants. Durant cette première semaine, les vietnamais demandent aux prisonniers de signer une pétition contre le général Navarre. Lucien Le Boudec s'y refuse mais cette question est une première étape qui divise les malheureux. Le 15 mai, des blessés commencent à être évacués. Il n'en fait pas partie mais réussit à donner à Geneviève de Galard l'adresse de sa mère afin de la rassurer sur son sort. Le 25 mai, il est embarqué dans un camion Molotova et pense enfin se diriger vers la piste d'aviation pour être évacué. Et là, lorsque le camion commence à s'enfoncer dans la jungle c'est la cruelle désillusion.

*“Là, c'est peu dire que le moral en a pris un coup. Ce fut la consternation, l'effondrement, la détresse, l'incrédulité, le coup de massue ! Nous étions tous blessés et nous avions pour la plupart besoin de soins pour éviter la gangrène : [...] quant à moi, j'avais un éclat dans le mollet, un bout de fer dans le poumon et un avant-bras qui n'était qu'un bout de viande à vif qui commençait déjà à faisander.[...] À partir de cet instant, nous avons clairement senti le changement de régime. Jusqu'alors, il y avait eu entre les vietnamais et nous une sorte d'estime de combattant à combattant : ils avaient gagné, ils étaient très fiers, mais ils ne manifestaient aucune forme d'arrogance. Là, en revanche, changement brutal. À la place des combattants et des équipes d'infirmières, on a vu arriver les gardiens”.*³⁹

Ils s'arrêtent alors dans un camp à 25 kilomètres de Dien Bien Phu. L'arrivée dans ce camp marque le début de la “*reprise en main*”, les rations de nourritures diminuent, les blessés ne seront plus soignés et les conditions d'hygiène sont déplorables comme en atteste ce récit :

*“C'est à cette époque que les asticots ont commencé à grouiller dans nos blessures. Ça fait drôle de voir ça, mais le docteur Gindrey m'a conseillé de les y laisser : il paraît qu'ils ne se nourrissent que de chairs mortes et que dans un sens, ils nettoient plutôt les plaies [...] Le problème des vietnamais à cette époque, c'étaient les mouches [...] Les vietnamais nous ont donc demandé un matin, de capturer "dix mouches par homme et par jour". Au départ on a bien sûr pris ça à la rigolade, mais Datin est venu nous dire que c'était très sérieux au contraire qu'il s'était fait engueuler et qu'il fallait à tout prix attraper ces mouches sinon nos rations de riz seraient diminuées. Effectivement, le lendemain matin, nous avons pu constater que nos rations avaient fondu. Alors on a élevé des mouches... et comme les vers grouillaient sur nos blessures, ce n'était pas très difficile : il suffisait de laisser les œufs éclore et chaque jour, on leur fournissait le quota exigé...”.*⁴⁰

Au bout de deux semaines, Lucien Le Boudec quitte ce camp intermédiaire pour rejoindre celui de Tuan Giao situé à une centaine de kilomètres au nord-est de Dien Bien Phu. Il a la chance de faire ce trajet en Molotova ; ceux qui ne sont pas blessés le feront à pied.

39. LE BOUDEC Lucien, général, “*Elevé à la dignité...*”, Panazol, Lavauzelle, 2013, pp 450, 451

40. Ibid p. 451

MINISTÈRE
DES ANCIENS COMBATTANTS
ET VICTIMES DE GUERRE REPUBLIQUE FRANÇAISE

Direction du Contentieux,
de l'Etat-Civil et des
Recherches

Paris, le 12 JUIL 1954

S/Direction de l'Etat-
Civil et des Recherches

1er Bureau
Etat-Civil Militaire
139, rue de Bercy
PARIS - 12^e

N^o 669319 2/0

Monsieur le Maire,

J'ai l'honneur de vous adresser ci-joint,
un avis de capture que vous voudrez bien
remettre à la famille avec les ménagements
qu'impose son épreuve.

Ce document lui est adressé à toutes fins
utiles.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assu-
rance de ma considération la plus distinguée.

Pour le Ministre et par délégation:

Le Directeur du Contentieux,
de l'Etat-Civil et des Recherches.

P.O. Le Chef du 1er Bureau :

*Monsieur le Maire
d'Uzel
Cotes du Nord*



“Le 15 juin, nous sommes arrivés au camp de Tuan Giao. Tuan Giao était un mouvoir, un mouvoir catastrophique. Là, se trouvaient tous les gens qui avaient commencé à marcher et n’avaient pas pu continuer. Les gens qui étaient là ne recevaient aucun soin. Ils n’avaient que deux solutions : marcher ou mourir.” ⁴¹

C’est à ce moment-là qu’ont commencé les séances de rééducation :

“Tous les matins, ceux qui pouvaient marcher étaient rassemblés sous un espèce d’auvent couvert de feuillages. Il fallait s’asseoir sur des troncs d’arbres et pendant deux heures, écouter le chef de camp. Celui-ci s’appelait Ky Thu. C’était un jeune très violent, très convaincu, qui s’embarquait dans des logorrhées interminables sur la grandeur du communisme, les pensées



Séance d’autocritique. Dessin du Sergent-chef Flamen, sous les ordres de LLB à Dien Bien Phu

d’Ho Chi Minh, les méfaits du colonialisme ou les erreurs du commandement français. Pendant des heures, il nous assenait que la France n’avait fait que des atrocités, que notre présence en Indochine n’était que purement négative, que nous étions les "valets de l’impérialisme", les "suppôts du capitalisme" et autres tendresses de la phraséologie communiste. Et chaque jour, chaque jour, Ky Thu rabâchait son bourrage de crâne, et parlait, parlait... [...] En général, au bout d’une heure et demie de monologue, Ky Thu s’arrêtait de parler. On pouvait regagner nos bat-flancs et retrouver nos camarades grabataires, mais là commençait la seconde phase. Il nous fallait nous réunir par groupes de cinq ou six et discuter de ce qui venait d’être dit. Ky Thu passait alors de groupe en groupe pour nous écouter. Libre à nous de ne pas être d’accord, de dire que ce qu’il racontait était incomplet, inexact ou mensonger, mais la contrainte était de discuter de son thème au moins une heure. Au final, le truc était terriblement efficace, car de fil en aiguille, nous nous retrouvions soumis près de trois heures par jour, à la moulinette de cette pensée unique, sans le moindre contrepoids.” ⁴²

41. Ibid p. 458

42. Ibid p. 460

Commence alors une interminable attente, cela fait maintenant deux mois que Lucien Le Boudec est prisonnier mais ses blessures le font toujours souffrir et le manque de soins de fait pour le moins sentir comme il le raconte dans cette anecdote.

*“Ma cicatrice au bras ne saignait presque plus, mais elle bourgeonnait étrangement. Il y avait des espèces de “doigts” de quatre centimètres de haut qui s’étaient mis à pousser de chacun des orifices. Ce n’était pas bien beau, mais c’était pratiquement cicatrisé et je me retrouvais ainsi avec six ou sept excroissances qui partaient un peu dans tous les sens. Un beau matin les viets s’en sont aperçus et ils m’ont envoyé avec le lieutenant Latanne qui avait la même blessure que moi, dans la cabane qui servait d’infirmerie. Là, un viet a tout simplement attrapé une paire de cisaille et a coupé carrément tout ce qui dépassait ! Évidemment cela s’est mis à saigner tant et plus. Je n’avais pas même un bout de linge pour stopper l’hémorragie. Je l’ai regardé pour savoir ce qu’il comptait faire, mais son intervention s’est arrêtée là ! Le type m’a renvoyé vers mon bat-flanc, sans désinfectant, sans pansement, sans rien”.*⁴³

Le 16 juillet 1954, Lucien Le Boudec quitte Tuan Giao pour une très longue marche.

*“Nous avons marché tous les jours, pendant un mois. Au total, nous avons marché sept cents kilomètres. Le chiffre peut paraître impressionnant, mais au quotidien, ça ne fait guère plus d’une vingtaine de kilomètres par jour, ce qui est insignifiant et à la portée de n’importe-qui. Sauf que nous, nous étions blessés, sous-alimentés et pour la plupart pieds nus. Alors on clopinait, on boitait et on se traînait sur cette route malmenée par les bombardements et les convois de molotovs. Qui plus est, il nous fallait porter nos rations de riz. Nous étions imposés de douze kilos chacun. Douze kilos en soi, ce n’est pas très lourd, mais pour des gens affaiblis et malades, c’est trop lourd. D’autant que beaucoup devaient être aidés.”*⁴⁴

Après un mois de marche et au prix d’un effort surhumain, il rejoint Tuyên Quang le 13 août. Le lendemain, après vingt kilomètres de marche il rejoint le “Camp n°1” où il retrouve d’autres français qui avaient été faits prisonniers lors de batailles précédentes. Le plus ancien était là depuis 1946... Deux semaines plus tard, tous les prisonniers se remettent en marche en direction de Viêt Trì, à soixante kilomètres au sud-est. Arrivés à Viêt Trì, la libération se précise, les prisonniers sont habillés de neuf et leurs effets personnels, confisqués à Dien Bien Phu leur sont rendus. Lucien Le Boudec raconte ce moment qui est resté gravé dans sa mémoire :

“Cantonnés à l’intérieur des terres, nous avons ensuite été appelés par groupe d’une trentaine vers un dernier lieu pavé de parachutes et de banderoles vantant la paix et l’amitié entre les peuples. Un orchestre en uniforme jouait des airs invraisemblables : “J’irais revoir ma Normandie”, “Oh qu’elle est belle ma Bretagne”, et même “Ce n’est qu’un au revoir”... Des jeunes filles nous offraient des fleurs... C’est là que pour la première fois, j’ai vu au bord du Fleuve Rouge, des officiers français en uniforme, atablés devant des registres de libération, venus recenser ceux qui manquaient à l’appel. Là, tout s’est précipité. Ce furent les dernières minutes. L’émotion, l’excitation, l’incrédulité. Le cœur

43. Ibid p. 467, 468

44. Ibid p. 471

qui s'accélère... Voilà c'est fait ! LIBRES ! Enfin LIBRES ! Très vite, nous sommes montés à bord d'un LCM, une sorte de petite barge de débarquement susceptible de transporter l'équivalent d'une section. C'était inimaginable. Nous n'étions enfin qu'entre nous, qu'entre Français, dans un bateau battant pavillon Français. Comment dire cette joie inouïe après quatre mois de souffrances, de deuils et d'incertitudes. Tout le monde s'est mis à questionner les gens de l'équipage. Que se passait-il en France ? Quelles étaient les conditions de l'armistice ? Qui avait gagné le Tour de France ? [...] Au bout de trois ou quatre heures, notre bateau a rallié Hanoï où nous avons été accueillis par le général Cogny, venu personnellement nous saluer. Nous avons ensuite été transportés en car vers l'hôpital Lanessan où tout le monde a eu droit à une visite médicale. Les malades et les blessés ont immédiatement été hospitalisés, les autres ont été dirigés vers un centre de transit. Du fait de mes blessures, j'ai été installé dans une grande salle avec un lit tendu de draps blancs... (Imaginez seulement le plaisir de se réveiller dans un lit et de prendre une douche après presque six mois !). Au passage, un infirmier m'a conduit sur la balance. Je pesais quarante-deux kilos."⁴⁵



Transports de blessés et corvée de riz. Dessin du Sergent-chef Flamen, sous les ordres de LLB à Dien Bien Phu

Lucien Le Boudec revient de l'enfer, il est en vie mais a perdu de nombreux camarades. Les chiffres officiels rappellent cette effroyable réalité : À la chute de Dien Bien Phu, le vietminh a fait prisonniers 10 863 soldats de l'Union Française. Un tiers d'entre eux étaient blessés - 3 578 exactement - mais 858 seulement ont pu être évacués par la Croix-Rouge. Quatre mois plus tard, seuls 3 290 hommes ont été relâchés, ce qui signifie que les deux tiers des prisonniers de Dien Bien Phu, soit 7573 soldats, sont morts dans les camps, de malnutrition ou de tortures physiques et morales.

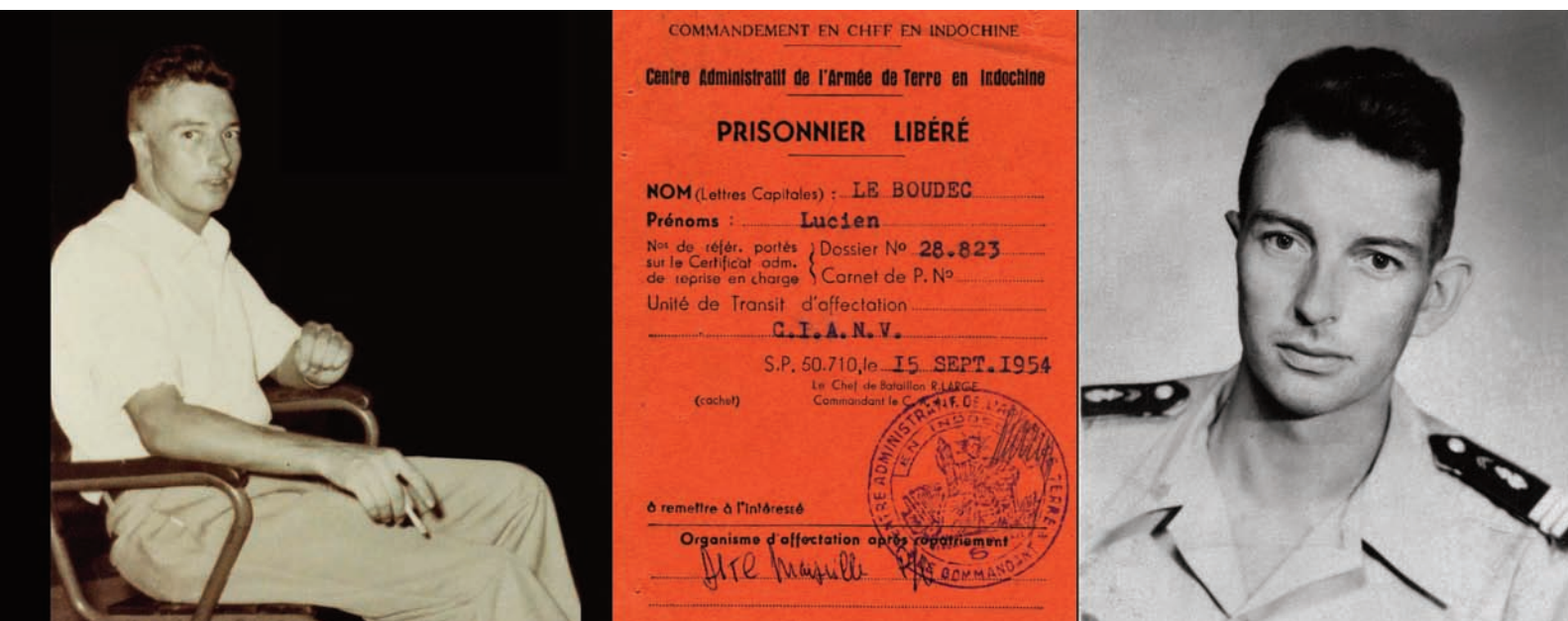
“ L'épilogue de toute cette histoire dura encore un mois. Il y eut d'abord quatre jours à l'hôpital Lanessan où nous avons été soumis à toutes sortes d'examen et d'analyses. Les médecins entendaient tout contrôler : notre poids, notre cœur, nos dents, notre anémie, nos éventuels problèmes intestinaux. Ausculté, palpé, radiographié, j'ai enfin pu voir à quoi ressemblait ce bout de ferraille qui s'était logé dans mon poumon et tous ces petits éclats qui criblaient mon avant-bras. Le premier étant trop près du cœur, les médecins m'incitèrent à l'y laisser. Les seconds auraient pu être extraits (tout au moins en partie), mais comme il me tardait de rentrer en France et que tout cela n'était plus ni dangereux, ni vraiment douloureux, j'ai différé sine die l'opération. Toute ma vie, j'ai donc fait sonner les portiques de contrôle... »⁴⁶

45. Ibid p. 492

46. Ibid p. 498

Lucien Le Boudec choisit d'être rapatrié par bateau afin d'avoir le temps de se refaire une santé. Il embarque à bord du *Felix-Roussel* le 2 octobre et débarque à Marseille un mois plus tard, le 2 novembre 1954. Il raconte le choc subit par l'absence d'accueil à l'arrivée :

“Après un mois de mer, nous sommes arrivés à Marseille, le 2 novembre au matin, et il n’y avait là, aucun accueil officiel. Cela nous a choqués. De nos jours, lorsqu’un soldat français est tué ou même blessé, les plus hautes autorités de l’Etat se déplacent aussitôt à son chevet, et des cellules psychologiques sont immédiatement mises en place. Là, nous étions des milliers à avoir perdu nos camarades et versé notre sang et il n’y avait personne. Personne. Juste les bureaux de liquidation pour régler nos droits et nos titres de permission, afin de nous renvoyer au plus tôt dans nos foyers.” ⁴⁷



Lucien Le Boudec Octobre 1954. Archives personnelles. Photomaton 1955.

Il bénéficie alors d'un congé de fin de campagne jusqu'au 1^{er} mars 1955. Revenu de l'enfer, blessé cinq fois au combat, cité neuf fois, dont six fois à l'ordre de l'Armée, Lucien Le Boudec est désormais capitaine et officier de la Légion d'honneur à 31 ans. C'est un officier accompli qui a fait ses preuves au combat comme le souligne le chef de bataillon Bigeard dans sa notation du 15 mars 1954 :

“Officier de classe, adore son métier et le connaît bien. [...] D’une moralité parfaite, d’une grande modestie, a définitivement acquis les titres les plus brillants.” ⁴²

La guerre d'Indochine aura marqué un tournant dans sa carrière militaire, comme dans sa vie d'homme.

47. Ibid p.507

48. SHD-Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notations du commandant Bigeard. 15 mars 195437.

III. *Des camps de prisonniers aux feuilles de chêne*

a. La Guerre d'Algérie 1955-1962 (3^{ème} RPC, Bayonne, Dakar)

Après quatre mois de congés de fin de campagne, le capitaine Le Boudec est envoyé le 24 février 1955, à un stage de commandants de compagnie, organisé par l'école d'application de l'infanterie de Saint-Maixent. L'objectif vise à réunir et "brasser" des capitaines d'horizons différents pour éviter que les "anciens combattants d'Indochine" ne tendent à former une "caste". Ayant déjà commandé une compagnie - et qui plus est au feu - Lucien Le Boudec suit ce stage sans enthousiasme, d'autant que les mesquineries ne lui sont pas épargnées. Pour preuve, lorsqu'au mois de mars, une grande cérémonie est organisée à Bayonne par le général Gilles, pour remettre leurs décorations aux militaires récompensés durant la bataille de Dien Bien Phu, il est logiquement convié avec trois de ses camarades, pour recevoir sa rosette d'officier de la légion d'honneur et sa sixième palme. Mais le directeur du stage qui n'a pas encore cette décoration, invente un exercice de dernière minute et n'accepte de les libérer que la veille à minuit... Il leur faudra donc rouler toute la nuit en voiture pour faire les 400 km qui les séparent de Bayonne et arriver à l'heure à la prise d'armes le lendemain matin... Par la suite, curieusement, à chaque nouvel exercice de nuit, Lucien Le Boudec aura une crise de palu...



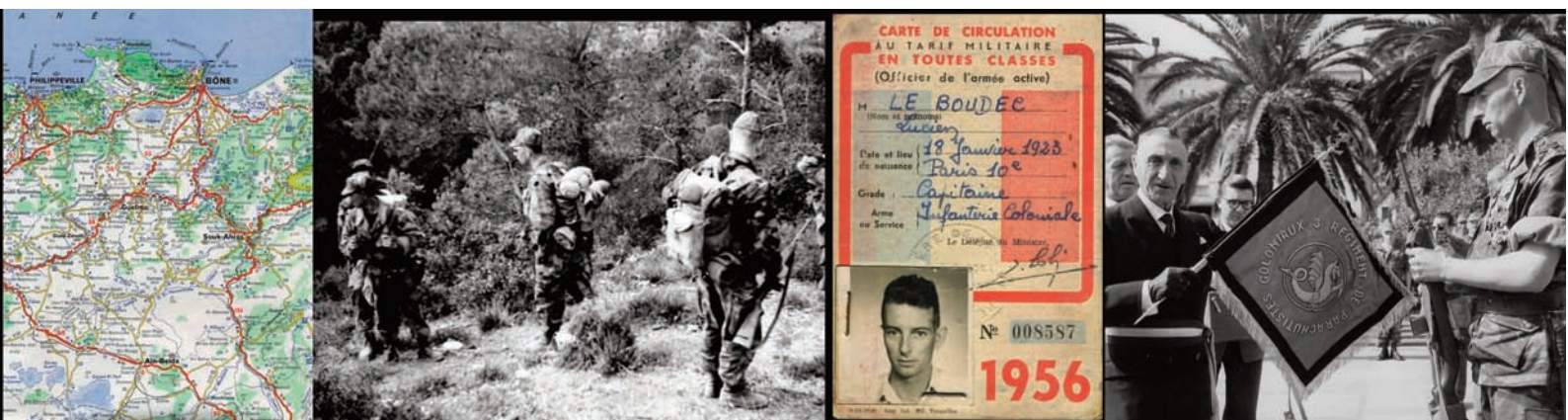
Lucien Le Boudec rejoint la garnison de Bayonne le 29 mai 1955. Il est reçu par le colonel Gracieux qui commande la Brigade de Parachutistes Coloniaux qui lui explique que les bataillons doivent être transformés en régiments. Ces régiments sont en fait les bataillons auxquels on ajoute une compagnie d'appui et un escadron de jeeps armées. Le colonel Gracieux confie au capitaine Le Boudec la mission de mettre sur pied trois escadrons pour, respectivement, le 2^{ème} RPC commandé par le lieutenant-colonel Chateau-Jobert, le 3^{ème} RPC commandé par le lieutenant-colonel Bigeard et le 6^{ème} RPC commandé par le lieutenant-colonel Romain-Desfossés qui doivent être disponibles pour le mois d'avril 1956. Le colonel lui affecte des officiers disponibles et lui laisse le choix des sous-officiers. Très populaire au sein de la troupe, Lucien Le Boudec a bien plus de volontaires que de places disponibles et privilégie ses anciens du bataillon Bigeard dont Guy Ménage. L'instruction de base débute à la fin du mois de septembre puis les escadrons sont envoyés à l'entraînement à Mont-de-Marsan. Il fait alors remarquer à sa hiérarchie que les forêts landaises ne ressemblent en rien aux terrains que vont rencontrer ses hommes en Algérie et parvient à les convaincre d'envoyer avec ses trois escadrons au Camp des Garrigues à Nîmes au début du mois de décembre.

*31 octobre 1955. Mon départ en Afrique du Nord n'est pas des plus proches. Le colonel Bigeard m'avait réclamé dans son régiment, mais le colonel Gracieux ne veut pas me lâcher pour le moment. Et j'ai de grandes chances de passer l'été prochain en France... J'ai un programme à peu près fixé jusqu'au printemps prochain. Le colonel veut que j'instruise trois escadrons avant de partir à mon tour. Cette instruction devra se faire à Nîmes. Je dois être là-bas début décembre.*⁴⁹

49. Lettre inédite de Lucien Le Boudec à sa mère

Et c'est justement à Nîmes, au milieu du mois de février 1956, qu'il rencontre sa future épouse avec laquelle il prévoit très vite de se marier dès le mois d'août suivant. Le 5 avril, il embarque à Marseille sur le *Sidi Okba* avec l'escadron qu'il commande et débarque à Bône, dans le constantinois algérien le 7 avril 1956. Il y retrouve le capitaine Porcher, ancien du 6^{ème} BPC qui commande la base arrière du 3^{ème} RPC. Porcher lui transmet les ordres de Bigeard qui ne voit pas l'intérêt des jeeps sur ce terrain : l'escadron laisse donc ses véhicules et forme une compagnie supplémentaire d'infanterie. Lucien Le Boudec rejoint alors le 3^{ème} RPC à Duvivier et retrouve Bigeard qui l'accueille chaleureusement :

“ Le 15 avril m'arrive de France, l'escadron de jeeps armées formé par le capitaine Le Boudec. Je suis heureux de le retrouver égal à lui-même, toujours beau garçon, encore célibataire et n'entendant que d'une oreille. Tu Lé, Dien Bien Phu sont loin ; avec lui pas de problème, je sais que son unité à 120 hommes opérationnels sera rapidement l'égale des meilleures, mais je l'avertis que rares seront les occasions où il pourra guerroyer avec ses jeeps. Ici, il faut aller chercher le rebelle à pied dans ses repaires, en conséquence ses jeeps seront bien graissées et mises sur cales”.⁵⁰



C'est donc à pied, comme en Indochine, qu'il fera manœuvrer son escadron. En guise de cadeau d'arrivée, Bigeard l'envoie survoler la région en hélicoptère afin de prendre la mesure du terrain sur lequel il va devoir évoluer. Il conduit alors des missions de *ratissage* entre Duvivier et la frontière tunisienne afin de récupérer des armes, de chasse pour la plupart mais c'est au début du mois de juin que les choses sérieuses commencent.

(16 avril 56). Déjà plus de 8 jours que j'ai débarqué et c'est à peine si j'ai vu passer le temps. J'aurais beaucoup de choses à te raconter sur cette prise de contact avec l'Algérie, mais actuellement, j'ai beaucoup de travail pour monter ma boutique comme je veux qu'elle tourne. Heureusement j'ai un encadrement du tonnerre qui me facilite bien les choses. L'Algérie n'est pas - ou n'est pas encore - l'Indochine heureusement et si matériellement, c'est aussi impossible et fatigant, les risques sont beaucoup moins grands surtout lorsqu'on vit en

50. BIGEARD Marcel, (général), *“Pour une parcelle de gloire”* Paris, Plon, 1975, Tome 2, p. 50.

unités constituées importantes comme c'est le cas pour nous. C'est peut être un paradoxe d'affirmer que nous sommes un peu les favorisés, mais vois-tu la sécurité est beaucoup plus grande lorsqu'on est constamment entourés de 100 à 150 combattants confirmés même dans des secteurs réputés malsains que d'être dans un petit coin tranquille avec une dizaine de bras cassés, genre Armand, ou l'ensemble de l'armée française actuelle.

Débarqué à Bône le samedi 7 j'ai fait dès le dimanche une liaison vers le PC du colonel Bigeard qui m'a accueilli de façon très cordiale et pas du tout en nouvel arrivant, encore tout bleu, qui arriverait un peu après la bataille. Lundi mon escadron mis à pied, car on ne voit vraiment pas ce qu'une jeep pourrait faire dans ce secteur, nous avons rejoint le régiment en opération après deux jours à Bône consacrés à la préparation. Dès mardi à 2 h du matin, nous partions pour notre première opération. Le travail consiste à courir après des fellaghas locaux qui se dispersent et se cachent dès qu'ils nous voient arriver. Cela dans un pays très accidenté où il faut constamment monter ou descendre (nous avons atteint 1300 m d'altitude) fait que le travail est relativement fatigant surtout pour une unité non entraînée à de longues marches en terrain varié comme c'est le cas pour mes jeunes. Quatre jours à dormir à la belle étoile et à manger les inévitables rations. Depuis hier matin, je suis seul en secteur à 60 km au sud de Bône, le régiment étant à Bône pour parfaire des sauts d'entretien. J'en suis encore à la période de rodage et ces quelques jours sont plus profitables au point de vue instruction que des mois à Nîmes ou ailleurs.

*(19 avril 56) Demain nous repartons en opération, ou du moins ce qu'on baptise comme tel ici, c'est à dire une marche à travers le djebel » pour coincer quelques pauvres types qui ne comprendront rien à ce qui leur arrive. Le moral de mes hommes est excellent. Le colonel Bigeard à Bône les a cités en exemple au point de vue discipline et tenue. Ils n'étaient pas présents, mais le compliment n'en a que plus de valeur et j'avoue que j'en prend un peu pour moi car depuis longtemps que j'y travaille, j'ai réussi à avoir une unité qui a de la gueule physiquement et moralement. C'est la plus belle satisfaction que l'on puisse obtenir dans ce métier des armes. Physiquement je tiens le coup moi aussi. Les fatigues de la première opération ont été très vite récupérées, bien que j'ai eu pas mal de travail à diriger mon secteur. L'équipe que j'ai réunie est d'ailleurs formidable et je travaille dans une ambiance très détendue.*⁵¹

Le régiment part alors s'installer à Tebessa à 200 kilomètres au sud de Bône. Le 7 juin, le 3^{ème} RPC doit mener une reconnaissance dans les monts des Nementchas, 90 kilomètres au sud-ouest de Tebessa.

*“Le 8 juin, à une heure du matin, le régiment en colonne par un, s'infiltré à pied dans ces montagnes rocheuses. Les 800 hommes s'étirent tel un serpent. Il y a là mes quatre compagnies de combat avec Datin, Volquemanne, Florès et le capitaine dont j'attends la relève, l'escadron de Le Boudec “à pied”, Chabanne et sa compagnie d'appui avec ses mortiers de 81 et ses canons de 75 sans recul, Pétot à la tête de son commando et mon PC.”*⁵²

51. Lettres inédites de Lucien Le Boudec à sa mère

52. BIGEARD Marcel, (général), “Pour une parcelle de gloire” Paris, Plon, 1975, Tome 2, p. 68

La nuit suivante, le campement du régiment est attaqué dans la nuit par une bande rebelle. Forts de leur expérience du conflit indochinois, les combattants français ont pour habitude de préparer solidement leurs défenses de leurs campements de fortune. L'attaque rebelle est repoussée, 3 parachutistes sont blessés. Le régiment repart à 3 heures du matin vers Guentis.

*“A 6 heures, le dispositif prévu se met en place. Le profond thalweg où le rebelle a été repéré commence à être bouclé sur les hauteurs est et ouest, le thalweg est également fermé au nord et au sud.”*⁵³

Lucien Le Boudec raconte cette opération :

“Très vite on détruit une bande à proximité d'une oasis qui s'appelle Guentis. Là nous étions sur les hauts avec l'escadron, c'est une compagnie qui les avait détectés dans le fond d'un oued sec. Les gens ont été coincés mais j'étais encore avec mon esprit d'Indochine et je ne voulais pas risquer la vie d'un de mes bonshommes pour attraper ces rebelles qui étaient armés et qui étaient juste en dessous de nous. J'ai voulu manœuvrer en prudence et Bigeard a fait manœuvrer la compagnie de Florès, la 4^{ème} compagnie, entre les rebelles et nous si bien que c'est Florès qui a recueilli les lauriers du bouclage et moi j'ai été timoré peut-être. J'ai eu l'impression que Bigeard me disait : “Bon, vous n'avez pas encore pigé cette guerre, il faut y aller avec beaucoup plus d'ardeur et en prenant peut-être un peu plus de risques que vous n'en avez pris jusqu'à maintenant”.

*À partir de ce moment-là, j'ai senti que, avec Bigeard, je n'étais pas tout à fait dans le ton qu'il avait donné au régiment avant mon arrivée. On était deux ou trois à avoir des vues à peu près normales, c'étaient Pétot à la une, Llamby à la trois et moi qui étions un peu réfractaires pour les méthodes d'interrogatoire des populations pour recueillir des renseignements”.*⁵⁴

Ce récit illustre une nouvelle fois la modestie de ce combattant d'exception qui reçoit, pour cette action d'éclat, la croix de la valeur militaire avec étoile d'argent pour le motif suivant :

*“Commandant l'escadron du Régiment, le 11 juin 1956 à Djedida (secteur de Guentis) au cours d'une reconnaissance effectuée en direction de l'oued Rharrhar a, par une manœuvre habile, forcé une bande rebelle à se réfugier dans des grottes leur donnant l'assaut, il récupéra plusieurs armes de guerre et des documents importants.”*⁵⁵

Il illustre également l'état d'esprit de Lucien Le Boudec, celle d'un combattant expérimenté et ultra-décoré qui privilégie la préservation de son potentiel humain plutôt que la recherche d'une action d'éclat. Le bilan de cette bataille, qui s'achève le 11 juin est éloquent : 56 rebelles tués, 6 prisonniers pour 2 tués et 16 blessés au 3^{ème} RPC. Le 16 juin marque un tournant pour le régiment, son chef le lieutenant-colonel Marcel Bigeard est blessé d'une balle au thorax et doit laisser le commandement à son adjoint, le commandant Lenoir avec lequel Lucien Le Boudec ne s'entend pas. Dans un entretien privé donné dans la perspective de la rédaction d'un second tome de ses *Mémoires*, Lucien Le Boudec déclare sur un ton très libre :

53. Ibid p. 70

54. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

55. Citation à l'ordre de la Division du 19 octobre 1956

“Et nous voilà aux mains du commandant Lenoir qui était une chiffe-molle, un faux-jeton comme ce n’est pas possible et qui prétendait remplacer Bigeard !” .⁵⁶

Le régiment restera encore un mois en opération dans les Nementchas.

(15 juin 56) Depuis 8 jours nous sommes à la limite du désert dans un coin perdu sans aucune possibilité de liaison.(2 juillet) Je ne suis pas fatigué bien que ce pays soit un des plus durs que j’ai connu et que d’autre part mon commandement et mes responsabilités ne soient pas de tout repos. Actuellement mes officiers et sous-officiers s’entendent plus ou moins et je dois rester au-dessus de la mêlée, ce qui n’est pas toujours commode. L’absence de colonel n’arrange rien car je ne m’entends guère avec son adjoint et ma position de commandant de compagnie



le plus ancien et le plus expérimenté me confère des devoirs vis-à-vis de mes camarades et je t’assure qu’actuellement, je n’ai pas que les soucis de mon mariage en tête. Heureusement Bigeard rentre bientôt.⁵⁷

À la fin du mois de juillet 1956, au moment même où l’Egypte décide de nationaliser le canal de Suez, Lucien Le Boudec se prépare à partir en permission à Nîmes pour se marier le 4 août. Le 2 août, il arrive à Nîmes et ce sont les gendarmes qui l’accueillent devant la maison de sa fiancée. Ils lui demandent de rejoindre immédiatement son escadron car toutes les troupes susceptibles d’intervenir à Suez sont consignées dans leurs quartiers. Il repart alors immédiatement pour l’Algérie sans pouvoir se marier. Il rejoint alors le 3^{ème} RPC de retour à Bône. La division parachutiste commandée par le général Massu est placée en état d’alerte. Lucien Le Boudec retrouve alors ses jeeps armées qui sont repeintes couleur sable et reprend l’entraînement de son escadron qui, jusqu’ici, évoluait à pied. Le 1^{er} novembre 1956, le 3^{ème} RPC, toujours aux ordres du commandant Lenoir (Bigeard ayant été de nouveau blessé dans un attentat

56. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

57. Lettre inédite de Lucien Le Boudec à sa mère

le 5 septembre) embarque dans des avions de type *Armagnac* en direction de Limassol (Chypre). Les jeeps arrivent quelques jours plus tard par bateau et les troupes se préparent au combat. Lorsque l'ordre d'attaquer les positions égyptiennes du Canal de Suez est donné, c'est le 2^{ème} RPC du lieutenant-colonel Chateau-Jobert qui est désigné pour sauter. Lucien Le Boudec se confie :

“On a toujours été persuadé que si Bigeard avait été là, c'est Bigeard qui aurait été désigné ! Mais Bigeard n'était pas là, il était en convalescence, il avait été de nouveau blessé à Bône par un assassin au cours de son footing [...] En tous cas, nous n'avions pas Bigeard, nous avions Lenoir et ce n'était pas du tout la même chose [...] On était installé dans un camp qui s'appelait le camp de Ti bourg. C'était un camp de toile édifié par les Anglais. [...] Le 5 novembre, il y a eu le parachutage du 2 sur Port Saïd, avec toute la gloire pour les gens du 2, dont nous n'étions pas. Dans les moins de 48 heures qui suivaient, on devait sauter, non pas au bout nord du canal de Suez, mais au bout intermédiaire à proximité du lac salé qui est le point d'échange des convois montants et descendants du canal de Suez. Nous avons eu un briefing avec le commandant Lenoir, qui nous a dit : “Ça y est, on saute”, je crois que c'était El Cantara le nom de notre zone de saut possible. On lui a dit : “Bon, maintenant il faut répartir les missions”. Lenoir a écouté. Il y avait le canal de Suez ; il y avait les gens amis du 2^{ème} RPC qui devaient en principe emprunter les routes pour nous donner la main et s'assurer que tout se passait bien au moment où on serait parachuté. Le capitaine Chabanne qui commandait la compagnie d'appui a dit : “Moi je me mets au débouché des troupes amies. Si par hasard ils descendent, ils me trouveront”. Et puis les autres se sont répartis. On m'avait dit “Vous ne sautez pas avec vos jeeps. Il faut que vous attendiez que vos jeeps soient parachutées pour démarrer. Donc vous resterez.” Et il a réparti les gens autour de la zone de saut, chacun choisissant l'endroit qu'il voulait. Quelqu'un a dit : “Oui, mais qui est en réserve de ce dispositif ?” et je me rappelle, il y avait le capitaine Pétot avec sa 1^{ère} compagnie. Lenoir lui a dit : “ Bon ben Pétot, c'est vous qui avez choisi le dernier, c'est vous qui serez en réserve ” ...Vous voyez la façon de commander !... Nous sommes partis avec ça un matin, pour le terrain d'aviation de Nicosie, où les avions nous attendaient. Nous étions superbes. Nous avions, nous l'escadron, nos foulards jaunes pour bien se distinguer, unité par unité. Je me rappelle être monté, pour voir si tout était bien d'accord, dans l'avion, avant de faire monter mes gens, et c'est à ce moment-là que le colonel qui était plus ou moins un des adjoints de Massu, est venu nous dire : “ Tout est en croix. Les Américains et les Russes menacent d'intervenir si les Français continuent leur opération sur le canal de Suez”. Et là ça a été bloqué. On a reproché un peu à Massu d'avoir entendu trop tôt le message d'interdiction d'intervenir et de ne pas avoir donné le feu vert pour le parachutage. [...] C'était le désœuvrement. Et ça a duré longtemps. Au bout d'un moment tout a été annulé, mais pour démonter une opération comme ça, il a fallu tout faire en sens inverse, mais sans priorité” .⁵⁸

(2 novembre 56). Tu dois suivre les nouvelles actuellement et bien entendu je suis mêlé d'assez près à tous ces événements sans avoir encore été engagé, mais nous sommes en alerte. Nous avons quitté l'Afrique du Nord dimanche dernier. Mon nouveau secteur postal est 91099.

58. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

(6 novembre 56) Tous ces événements doivent t'inquiéter terriblement et je voudrais être sûr que ce petit mot te parviendra pour te rassurer. Bien sûr je suis mêlé d'assez près à tous les déchainements dont tu as entendu parler, mais nous n'avons pas encore été engagés et je reste loin dans le camp qui nous a accueilli il y a plus d'une semaine. Nous tournons en rond sans aucune possibilité de distraction ni même d'instruction pour nos hommes. Nos sacs sont bouclés et comme toi sans doute, nous sommes cramponnés aux postes radio des différents pays qui nous entourent et qui sont loin de nous être tous favorables. Pas de journaux en français et n'arrivant pas à capter les émissions françaises, nous ne savons pas du tout ce qui se passe là-bas. Ne t'inquiète pas car cette guerre n'est qu'une opération de police, et nos adversaires, si nous avons à intervenir ne sont pas bien méchants.

(28 novembre 1956). Rien de très nouveau. Sans doute parce que Bigeard était absent, nous n'avons pas été aux premières loges et tout s'est arrêté avant que nous ne soyons engagés. (nous avons quand même pris les avions avec nos parachutes). Maintenant nous nous morfondons dans un camp qui ressemble au point de vue ambiance à ceux que nous avons connus lorsque nous étions prisonniers des viets. Mauvaise nourriture, pas d'argent et pas de possibilités de sortie...⁵⁹

Lucien Le Boudec reste alors cantonné à Chypre et ne sait pas combien de temps il va y rester. Il est préoccupé car, à cette époque, une autorisation était nécessaire pour pouvoir se marier. Il avait obtenu la sienne pour son mariage initialement prévu le 4 août, mais cette autorisation, valable six mois, expire en décembre. Il obtient alors une permission et quitte Chypre pour Nîmes où il épouse Janine Chotard le 6 décembre 1956 avec pour témoin son frère d'arme Michel Datin aux côtés duquel il a combattu et partagé quatre mois de captivité en Indochine. Après trois jours de voyage de noce, il rejoint son régiment à Chypre.

“Entre temps, Bigeard, à peu près rétabli, avait repris le commandement du régiment. Quand [...] j'ai repris l'avion pour Chypre, j'ai trouvé Bigeard, rétabli, qui m'a accueilli, félicité pour mon mariage. Nous avons attendu encore deux à trois semaines et on a repris, toujours à Limassol, [...] le Skaugum, qui nous avait emmenés en Indochine en 1952. Le Skaugum nous a ramené à Alger. On a été réimplanté à Zeralda. Le régiment s'est reconstitué, les jeeps sont arrivées rapidement, en partie par avion, en partie par bateau. On a tout stocké et tout le régiment a été mis en permission, à part quelques veilleurs pour surveiller les bases arrières. Tout le monde est parti en permission. C'était après Noël, à mi-chemin avec le 1^{er} janvier, dix jours de permission chacun.”⁶⁰

Lucien Le Boudec part alors retrouver son épouse après une année 1956 exaltante qui lui vaut cette notation signée du lieutenant-colonel Bigeard le 16 octobre 1956 :

“A rejoint le 3^{ème} RPC le 8 avril 1956, où il commande l'Escadron de reconnaissance formé par lui en France. Le Boudec, est une vieille connaissance, il a servi trois ans sous mes ordres en E.O. dans des circonstances particulièrement difficiles. Il réussit aussi bien à la tête de son

59. Lettres inédites de Lucien Le Boudec à sa mère

60. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

escadron en Algérie qu'au commandement de sa compagnie en E.O. Brillant officier, très complet, d'un rare fanatisme ⁶¹, adoré de ses hommes qu'il a su former à son image. Tout a déjà été dit sur la valeur et la conscience de cet officier. Le Boudec est voué à un très bel avenir car il est de ceux qui croient et qui ne décrocheront pas." ⁶²

À son retour de permission, son aventure algérienne va prendre une tournure différente. Le 20 janvier 1957 débute pour les parachutistes du 3^{ème} RPC, la bataille d'Alger. Le travail qui leur est alors demandé n'a rien à voir avec le métier de parachutiste, il s'agit là de missions de police et d'interrogatoires au cours desquels les militaires français auront recours à la torture. Il n'emploie pourtant jamais ce mot qu'il qualifie pudiquement de "*méthodes d'interrogatoire musclées*". En janvier 1957, Lucien Le Boudec est un officier archi-décoré, aux titres de guerre reconnus, qui n'a plus besoin de faire ses preuves. Cette position confortable l'autorise à se "*mettre en retrait*" et à ne pas avoir à



faire (ou ordonner à ses hommes de faire) ce que sa conscience lui interdit. La bataille d'Alger va sceller son incompréhension de cette guerre et va le conduire, au cours de l'année 1957, à demander par trois fois son retour en métropole. Le général Ménage confiait le 25 novembre 2016 : "*Nous étions bien contents d'être avec Le Boudec pour ne pas avoir à tremper dans ces affaires*". ⁶³

Lucien Le Boudec raconte comment il a vécu cette période :

"Avant le 15 janvier on était de retour à Alger pour apprendre que la division Massu était chargée du maintien de l'ordre. Il venait d'y avoir deux gros attentats [...] Deux attentats qui avaient fait chacun une soixantaine de morts parmi la jeunesse dorée d'Alger qui fréquentait ces lieux-là, qui étaient surtout fréquentés par les Européens et qui avait beaucoup ému la colonie Française d'Alger. [...] C'est à ce moment-là que, partant de Zeralda où nous avons retrouvé toutes nos affaires toute notre base arrière, nous avons été mis à 30 km de là, dans Alger. Bigeard tenant compte de mes réticences pour adopter ses méthodes d'interrogatoires, baptisées "interrogatoire musclées", il m'a mis dans les hauteurs chics d'Alger, où je ne risquais pas de trouver beaucoup de terroristes en train de se promener, tout au moins de jour... peu de gens à se mettre sous la dent." ⁶⁴

61. Le mot fanatisme doit être entendu dans son sens de l'époque et non celui qu'il a pris aujourd'hui. Jacques Chirac par exemple, qui servait à la même époque en Algérie, se définissait lui-même comme un "fana-mili", autrement dit un passionné du monde militaire.

62. Notation signée du lieutenant-colonel Bigeard le 16 octobre 1956.

63. Interview du général Ménage, le 25 novembre 2016

64. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

Les parachutistes de Bigeard ont obtenu des résultats rapidement.

“Planet qui avait pris le commandement de la 2, a été impliqué tout de suite parce que très vite, par renseignements obtenus je ne sais comment, je n’étais pas dans la course à ce moment-là, on a su qu’il y avait 80 bombes qui avaient été fabriquées. Il y en avait 78 qui couraient dans la nature et deux avaient éclaté, les deux avec 60 morts à chaque coup, et la création d’une psychose de crainte, de défaitisme, dans Alger. On s’est retrouvé avec la meute de tous les parachutistes qui étaient dans les environs, qui ont recherché des indices pouvant permettre de les retrouver. De fil en aiguille, c’est la compagnie de Planet, aidée en grande partie par la compagnie Chabanne qui a réussi à retrouver la trace de ces bombes, qui se déplaçaient. On retrouvait les bombes par petits paquets. C’était à chaque fois des attentes. Il faut s’imaginer que tous les parachutistes étaient concernés. Pour ma part, j’avais mis des équipes qui étaient chargées d’interroger des suspects. On recherchait non seulement les tueurs, les types armés, mais aussi les collecteurs de fonds pour le FLN. Le FLN, avec des méthodes tout aussi convaincantes que les nôtres, percevait des “dîmes” auprès des Algériens, Européens ou Arabes, pour alimenter les caisses du FLN. C’est surtout à ceux-là que j’ai eu affaire. On trouvait des renseignements : j’avais imaginé d’avoir quelques types qui étaient compromis comme collecteurs de fonds, et je leur ai dit : “on va monter une opération. Vous serez dans une salle, derrière une table. Vous aurez une cagoule sur les yeux. On fera défiler devant vous des gens qui sont plus ou moins concernés par le FLN et vous nous direz, d’une façon ou d’une autre, celui-là est un collecteur de fonds, celui-là peut être un des membres actifs du FLN, etc.”. C’étaient des gens qui étaient un peu compromis auxquels on avait promis une libération si le résultat des interrogatoires des gens qu’ils nous désignaient étaient valables. Et ça a payé un peu. J’y arrivais comme ça, c’était un peu lâche parce que je ne voulais pas me mouiller avec le régiment dans les histoires d’interrogatoire trop musclés qui allaient vraiment jusqu’à des extrémités... [..]. Il y avait un aspect de cette guerre qui était catastrophique, c’était nos hommes, nos hommes qui étaient mis à contribution et qui pour pouvoir travailler tranquillement, devaient travailler quand la circulation des civils n’était plus possible, donc ils travaillaient surtout la nuit. Il n’y avait absolument aucune règle de droit qui nous empêchait de pénétrer dans n’importe quelle maison, de réquisitionner n’importe quelle voiture, de nous déplacer comme on voulait. C’était un pouvoir énorme qui était donné à des soldats dont ce n’était absolument pas le métier, mais qui étaient pleins de bonne volonté pour traquer des gens et éventuellement exploiter les renseignements qu’ils donnaient. [...] Nous d’El Biar, nous avons la possibilité d’agir dans toute la zone du grand Alger, si nous avons des renseignements à exploiter. Les renseignements étaient valables six heures ; s’ils n’étaient pas exploités dans ces 6 heures, ils étaient périmés, ce n’était plus la peine.”⁶⁵

Les résultats obtenus par les parachutistes du 3^{ème} RPC sont impressionnants : du 20 janvier au 12 mars 1957 arrestations de Ben M’Hidi, de 343 “*Front Libération Nationale*” (FLN), de 197 “*Armée Libération Nationale*” et de 70 tueurs. Armement récupéré : 324 armes. Explosifs : 87 bombes, 119 grenades, 80 kilos d’explosifs, 800 mètres de mèche lente et 1550 détonateurs et allumeurs. Munitions : 5000 cartouches 7,5 - 7000 cartouches tous calibres. Divers : imprimeries saisies, tracts, documents importants, matériel de laboratoire, fabrique de fausses cartes.

65. Ibid

“Bigéard avait donné le ton de cette présence, de la division dans Alger, avec ces interrogatoires, ces arrestations et l’exploitation. Et surtout le succès. Je me souviens on avait toujours “des rassemblements de compagnie” comme l’appelait Bigéard : une fois par jour, tous les commandants de compagnie étaient rassemblés et devaient faire le bilan de leurs activités, ce qu’ils avaient obtenu. En ce qui me concerne, j’arrivais à obtenir avec mon système des gens intéressants et à les repasser à ceux qui les exploitaient à fond sur des filières qu’ils avaient amorcées. Bigéard avait un magnifique organigramme d’Alger avec des cases à remplir, et il les remplissait au fur et à mesure par les renseignements fournis par ses compagnies. ”⁶⁶

Pourtant, ces méthodes efficaces sont très controversées et les parachutistes se retrouvent en quelque sorte “entre le marteau et l’enclume”. Ils ont une obligation de résultats pour sauver des vies humaines mais n’ont aucun cadre légal auquel se référer et aucune limite clairement définie. L’anecdote suivante résume bien le malaise de ces hommes :

“Un beau jour c’est le ministre de la Guerre, ou je ne sais pas quel était son titre à l’époque, Bourgès Maunoury, qui est venu et il y avait briefing sur Alger avec les commandants de compagnie. Et on nous a annoncé pendant le briefing, un attentat au stade d’Elbiar. Bien sûr comme, c’était mon cantonnement, j’ai bondi. C’était une bombe qui n’était pas très importante mais qui avait fait beaucoup de dégâts dans les gradins. Il y avait en particulier, et ça me restera en permanence, une jambe de gosse qui avait été coupée, et qui traînait là sur les gradins. Je me suis tâté... On était quand même discutés, il y avait des critiques dans la presse quant à la brutalité et surtout le manque de contrôle des unités parachutistes qui luttaient pour la bataille d’Alger, aucun contrôle, aucune limite ! On était hors de tout droit et ça faisait du bruit dans la presse en France, dans les milieux qui auraient voulu que les choses se passent un peu plus régulièrement. Et là, je me souviens, ayant pris les dispositions pour ramasser tous les indices et essayer de remettre un peu d’ordre, je suis revenu au PC de Bigéard et je me suis tâté : “Est-ce que je ramène la petite jambe ou pas, pour la montrer au Ministre et expliquer qu’avec des gens qui se permettent des attentats comme ça, il ne faut pas hésiter à employer des moyens brutaux”. C’était une sorte de justification qu’on recherchait, parce qu’on se doutait bien qu’il y avait des mouvements qui étaient violemment contre notre action dans Alger”⁶⁷

Le capitaine Le Boudec et ses parachutistes sont épuisés par cette bataille et cette mission qui n’est pas la leur et ils sont même impatients de retourner dans le désert !!! Il parle de ses hommes :

“À cette période, il fallait à la fois faire travailler les gens dans un métier qui n’était pas le leur, à la fois les maintenir dans la discipline militaire, et à la fois les entretenir comme des militaires. C’est-à-dire que deux fois par semaine il fallait faire l’aller-retour à pied, de Zeralda à Alger. Ca représentait un peu plus de 20 km. On faisait l’aller-retour dans la journée, 45 km, deux fois par semaine pour rester en forme et ne pas se laisser aller. Alors vous aviez des gens qui, le jour, avait du mal à dormir parce qu’on leur demandait des corvées, des trucs comme ça et la nuit faisaient leurs incursions en jeep dans n’importe quel point. Ils étaient littéralement épuisés, à l’époque je dormais trois ou quatre heures par nuit et ça a duré un mois et demi. C’était dur, ça été un soulagement le jour où on a été relevés. On était content de repartir dans le djebel !!! ”⁶⁸

66. Ibid

67. Ibid

68. Ibid

Malgré ses réticences, le capitaine Le Boudec a obtenu un bilan tout à fait respectable comme en atteste un extrait de sa dernière citation :

“Commandant d’Unité calme et courageux. S’est particulièrement distingué du 20 janvier au 12 mars 1957 au cours des opérations menées par le Régiment dans le Grand Alger, en parvenant grâce à une intense activité de patrouilles et d’embuscades à capturer 15 tueurs notoires, à appréhender 50 militants du FLN et à récupérer 1 pistolet mitrailleur, 21 pistolets et 18 fusils de chasse”. ⁶⁹

Lucien Le Boudec n’a pas eu le temps de terminer le second tome de *Mémoires* qu’il avait entrepris, mais pour comprendre son état d’esprit, peut être faut il relire ce qu’il écrivait dans le premier tome, lorsqu’il fut envoyé dans le Nord de la France en 1946, pour contenir les grandes grèves de mineurs :

“Un mot toutefois sur ce type d’emploi de l’armée. J’aime Valmy. J’aime ce mythe fondateur du soldat citoyen et patriote qu’entraînaient les Dumouriez et les Kellermann. J’aime l’idée que la Révolution française a ouvert une “ère nouvelle dans l’histoire du monde” pour reprendre le mot de Goethe. Recourir à l’armée pour des opérations de maintien de l’ordre me semble au contraire, presque toujours un constat d’échec, une démarche à courte vue et une maladresse politique, qui ne peuvent que diviser la nation et l’éloigner de sa base fondatrice.” ⁷⁰

Le 3^{ème} RPC repart alors en opération dans l’Atlas blidéen le 28 mars 1957 et y obtient à nouveau des résultats substantiel comme l’indique cet extrait de l’ordre du jour du Régiment daté du 18 avril 1957 :

“Quinze jours opérationnels durs, qui en valent trente... nuits de marche... embuscades de nuit, vie dans le froid en montagne avec pour tout paquetage un sac de couchage léger. Le bilan obtenu est éloquent : 600 km² de zone balayée, 146 rebelles tués, dont 8 officiers avec armement correspondant et 18 prisonniers, une fabrique de bombes, une infirmerie de zone avec des millions de médicaments et de matériels divers, sept dépôts de vivres, un atelier zonal de confection. Pertes amies : 4 tués, 9 blessés.” ⁷¹

Impatient de reprendre le combat, Le Boudec est à l’aise avec son escadron “à pied” . Sa dernière citation mentionne son action au cours de ces opérations : “ Le 15 avril 1957, engagé avec son Unité dans le Thalweg de Sidi Madani (Atlas Blidéen) a réussi à la suite d’une audacieuse manœuvre, à anéantir une bande de 40 rebelles et à récupérer la totalité de son armement.”

Pourtant, cette opération lui laisse un goût amer. Il raconte :

“ Dans un des ravins de la route qui va de Blida à Médéa, une route célèbre en Algérie, une bande célèbre a été coincée par des appelés. Mais le commandement ne voulait absolument pas risquer des appelés dans un affrontement d’égal à égal avec le FLN. Il a d’urgence fait appel à Bigeard. Moi j’étais tout près, je suis arrivé le premier. J’ai relevé les appelés. J’ai encerclé la bande mais toujours dans mon idée de ne pas “casser” de gens pour réduire cette bande, j’ai peut-être un peu tergiversé et la compagnie de Planet est arrivée. Toujours est-il

69. Citation à l’ordre du corps d’armée du 9 septembre 1957

70. Le Boudec (Lucien), général, “Elevé à la dignité...” *Mémoires 1923-1954*, Panazol, Lavauzelle, 2013. page 126

71. SHD. JMO du 3^{ème} RPC coté GR 7U 3027

72. Citation à l’ordre du corps d’armée du 9 septembre 1957

*que, eux ont fait foncer leurs gens et ils ont eu des tués... Mais c'est eux qui ont récolté le fruit de la victoire. J'ai quand même eu une citation pour ce truc-là, pour mon action, pour avoir bien "préparé le gâteau" pour Planet mais je désapprouvais totalement cette méthode de foncer dans le tas. Quand tu fonces rapidement, dominant les hauts, sur un fond de talweg où sont réfugiés une quarantaine de types, tu ne risques pas grand-chose. Mais tu risques quand même que ces gens, qui sont coincés, qui n'ont plus rien à perdre, se défendent du mieux qu'ils peuvent et tiraillent dans tous les sens quand tu arrives. Et c'est là qu'il y a deux morts et que ça a mitraillé à tous bouts de champs dans le fond de l'oued, jusqu'au moment où le commando a été anéanti".*⁷³

Encore une fois, on retrouve chez cet officier très aguerri une nette préférence pour la sauvegarde du potentiel humain de son escadron plutôt que la recherche d'une nouvelle action d'éclat.

Du 7 au 15 mai, le régiment balaye encore 500 km² et met 39 rebelles hors de combat. Le 23 mai, toujours dans l'Atlas blidéen, le capitaine Le Boudec participe activement à la tête de son unité à l'opération "Agounennda" que Bigeard raconte en détail dans ses mémoires. Bilan 96 rebelles au tapis dont des chefs importants, 12 prisonniers au prix de sévères pertes amies : 8 tués et 29 blessés. Le 3^{ème} RPC poursuit ses opérations jusqu'au 1^{er} juillet, élimine encore 58 "fells" et perd deux des siens.

*(15 mai 57) "L'Algérie redevient ce qu'était l'Indochine. Tu ne risques pas d'entendre parler beaucoup de nous dans les journaux car nous ne faisons que des actions d'intérêt local. Bien sûr après les louanges et une fois l'alerte passée il est facile de juger l'action des parachutistes à Alger lorsqu'une bombe ne risque pas d'éclater et qu'on est confortablement installé derrière un bureau en France. Actuellement nous faisons des opérations peu payantes dans le genre de celles que nous faisons en Indochine. Le pays est plus fatiguant, mais le climat est plus sain. Petit à petit les opérations et la guerre prennent la même tournure qu'en Indochine et à moins de profonds changements, il est facile de prédire qu'elle se terminera de la même façon. Nous continuons à faire notre métier avec le même dynamisme et la même vigueur derrière le colonel, mais nous ne croyons guère au résultat final. Personnellement je reste en forme bien que les années commencent à peser car elles ont été bien remplies de fatigues, de privations et de soucis. Je pense être désigné vers la fin de l'année pour partir en AEF ou en AOF et je pourrai enfin vivre avec ma femme. Mon escadron marche tout seul et je n'ai vraiment aucun souci de ce côté là, heureusement."*⁷⁴

Au début du mois de juillet 1957, le régiment est renvoyé à Alger pour y poursuivre le travail commencé en début d'année. C'en est trop pour le capitaine Le Boudec qui vient d'apprendre que son épouse attend leur premier enfant. Il va voir le lieutenant-colonel Bigeard et demande son rapatriement en métropole.

*"Je lui avais dit que la guerre qu'il menait avec ses interrogatoires dits "poussés" ne me convenait pas. Il m'a dit : "Il faut tenir. On vous laissera dans les endroits moins exposés aux interrogatoires".*⁷⁵

73. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

74. Lettre inédite de Lucien Le Boudec à sa mère

75. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

Le régiment reprend le travail qu'il avait commencé en début d'année. Un travail rendu plus aisé car les Algérois coopèrent beaucoup plus facilement. *"Ils avaient compris qu'on était décidé à exterminer le FLN d'Alger et ils nous aidaient beaucoup plus"* ⁷⁶. Le 3^{ème} RPC obtient à nouveau des résultats remarquables et lorsqu'il est relevé par le 1^{er} REP au mois de septembre Bigeard écrit : *"C'est presque fini, la résistance est exsangue, il ne reste plus que Yacef Saadi et Ali la Pointe qui, traqués, se camouflent de cache en cache"* ⁷⁷. Le premier sera arrêté et le second tué quelques jours plus tard grâce aux renseignements obtenus par les parachutistes.

Entre-temps, Lucien Le Boudec a été choisi pour aller défiler à Paris, sur les Champs-Élysées le 14 juillet 1957. Une compagnie de chacun des régiments engagés en Algérie défile ce jour-là et c'est lui qui défile à la tête de la compagnie du 3, immédiatement derrière Bigeard et son drapeau. (photographies ci-dessous). Au mois d'août, il a renouvelé sa demande de départ. Bigeard essaye de le retenir et lui propose de prendre le commandement de la base arrière du



régiment et de s'installer avec sa jeune épouse à Sidi-Ferruch. Il refuse et Bigeard fini par transmettre sa demande. Il participe alors à ses dernières opérations à Miliana puis dans le djebel Grouz à la frontière marocaine où le régiment obtient encore des résultats conséquents.

(12 août 57). Notre séjour en Algérie vient d'être fixé à deux ans et comme la forme physique est parfaite, je n'ai aucun motif pour demander à rentrer. Actuellement nous faisons à nouveau la police dans Alger, ce qui personnellement ne m'emballe pas du tout.

(28 août 57). Nous allons reprendre les opérations dans la montagne, ce qui nous remettra en forme et sera plus intéressant.

(6 octobre). Sur le plan travail, tout va à merveille. Malgré mes 35 ans bientôt je tiens correctement ma place au Régiment et je ramasse encore quelques citations par-ci, par-là. Mes cheveux un peu trop blancs me font appeler "le vieux", mais les événements depuis un an, se sont chargés de me mûrir et je supporte le surnom. ⁷⁹

76. ibid

77. BIGEARD Marcel, (général), *"Pour une parcelle de gloire"* Paris, Plon, 1975, Tome 2, p. 133

79. Lettre inédite de Lucien Le Boudec à sa mère

Remplacé à la tête de l'escadron par le capitaine Calès le 5 novembre 1957, il quitte le "3" au moment où le régiment part pour l'opération de Timimoun et atterrit à Marseille le 8 novembre 1957. Lucien Le Boudec confiera qu'il n'a jamais compris cette Guerre d'Algérie. Force est de constater avec le recul qu'il était loin d'être le seul. C'est pour cela qu'il choisit de quitter le sillage de son mentor, de son chef depuis 1952. C'est un choix difficile, car être chez Bigeard à cette époque est un formidable accélérateur de carrière et sortir de son sillage, c'est s'exposer aux petites vengeances de tous ses détracteurs, et ils sont nombreux !

*(28 décembre 57). Sur ma demande, et après trois mois d'attente j'ai pu rentrer auprès de Janine qui attend un bébé pour le mois prochain. Nous venons de nous installer. Pour moi, en dehors de la raison majeure qui m'a fait rentrer je suis à peu près heureux d'avoir quitté le colonel Bigeard. J'aspirais à être auprès de ma femme et la dernière sortie au Sahara avait été particulièrement fatigante. J'ai quitté mon escadron avec beaucoup de remords. Je reprends le travail le 3 janvier avec le commandant Moulié, J'assurerai la formation des élèves gradés de la brigade. Je serai aux côtés de Lepage, de Wilde et beaucoup d'autres qui sont rentrés eu aussi.*⁸⁰

Pour clore ce chapitre algérien, il est important de préciser que Lucien Le Boudec était loin d'être un nostalgique de l'Algérie française. Au soir de sa vie, il confiait : *"Dans le fond ce fut une chance pour la France de se séparer de l'Algérie. Imaginez les problèmes sociaux, politiques, religieux que nous aurions maintenant, compte tenu de la démographie algérienne, si la population française était aujourd'hui composée pour plus d'un tiers d'Algériens..."*⁸¹



Le 3 janvier 1957, il rejoint la première brigade parachutiste à Bayonne commandée par le colonel Château-Jobert où il prend le commandement des pelotons d'engagés, environ 250 hommes. Il s'agit de militaires du rang expérimentés revenants d'Algérie qui souhaitent devenir caporaux ou sous-officiers. Il s'y retrouve sous les ordres du capitaine Lepage, un ancien-camarade du 6^{ème} BPC qui commande la Compagnie d'Instruction N°4 (CI4). L'évènement marquant de cette année 1958 est l'affaire des 13 complots du 13 mai dont l'objectif est de mettre en place un gouvernement favorable à l'Algérie française et qui se soldera par le retour du Général de Gaulle au pouvoir. Comme il commande le plus gros contingent de parachutistes expérimentés de la brigade, il est convoqué, à la fin du mois de mai à une étrange réunion à laquelle participent seulement quatre officiers : outre lui, il y a le général Zeller, le général Gouraud et le colonel Château-Jobert, autrement dit trois officiers qui seront impliqués dans le putsch d'Alger de 1961 ou dans l'organisation de l'armée secrète (OAS). Il est mis en alerte avec ses pelotons à la fin du mois de mai.

"On devait sauter sur Paris. Au petit matin, ma femme m'a conduit à la caserne où devait avoir lieu le rassemblement. Et là il y avait un sous-officier qui m'attendait à la porte et qui m'a dit : "Ce n'est pas la peine tout est annulé". Janine, mon épouse, m'avait déposé, on avait fait nos adieux touchants et cinq minutes après, j'étais avec mon paquetage devant la caserne

80. Ibid

81. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

*sans moyen de la prévenir pour qu'elle revienne me chercher... Cette entrevue c'était vraiment les prémices de putsch. Ils ont tous été compromis [...] On devait sauter sur le Champ de Mars prendre la Tour Eiffel et encercler l'Assemblée Nationale !!!".*⁸²

Le 16 septembre 1958, il prend le commandement de la CI4 et commande alors plus de mille hommes. Il obtient des résultats exceptionnels à la tête de cette compagnie comme en atteste cette notation pour le moins élogieuse reçue le 17 septembre 1959 :

“Le capitaine Le Boudec commande depuis un an la CI4 (unité oscillant aux environs de 1000 hommes). Il a sous son autorité directe les pelotons I et II engagés, les stages commandos, les stages pré-AFN et les stages de perfectionnement. Il a su parfaitement organiser sa maison tant au point de vue de l'instruction que de l'administration et ne mérite que des éloges. Calme et réfléchi, autoritaire mais très bon camarade il a su obtenir le maximum de rendement de son personnel dans une ambiance de sympathie. Je regrette qu'il n'existe pas de cases dans cet imprimé où je puisse faire ressortir qu'il est plus efficace que au moins 50% des Chefs de Bataillon que je connais.”

Dans la coloniale à ce moment-là, les officiers doivent faire un séjour outre-mer tous les quatre ans. Comme il est rentré d'Indochine en 1954 (l'Algérie n'est pas comptabilisée en outre-mer), il est prévu pour prendre la compagnie parachutiste de l'Afrique Equatoriale Française à Libreville au Gabon. Un beau commandement, autonome.

“Au dernier moment, j'ai été remplacé par un illustre inconnu qui, quand il est arrivé pour commander cette compagnie ou étaient déjà les lieutenants Douceur et Cann qui rentraient d'un séjour avec Bigeard très glorieux et avaient leur croix de la valeur militaire bien garnie. Quand il les a vu, il leur a dit : À partir de maintenant je vous serai très obligé de ne pas porter vos décorations”* puisque lui n'en avait pas. *Et j'ai été débarqué de cette compagnie pour lui laisser la place. Il avait sans doute de bons appuis...”*

* Né en 1932, François Cann a terminé sa carrière en 1992 comme général de corps d'armée, chef de la mission de liaison de l'OTAN. Il a servi par deux fois aux côtés du général Le Boudec : en Algérie au 3^{ème} RCP, puis il fut son adjoint à l'ETAP entre 1963 et 1965. Claude Douceur, aura le même parcours aux côtés du général Le Boudec, au 3^{ème} RCP, puis à l'ETAP. Passionné de parachutisme sportif, il dirigea au milieu des années 70, l'équipe de France de parachutisme. Le colonel Douceur s'est éteint le 3 juillet 2009.

82. Ibid



Lucien Le Boudec est finalement affecté comme chef d'état-Major du 7^{ème} RPIMa à Dakar commandé par le colonel Pierre Langlais qu'il a bien connu lors de la bataille de Dien Bien Phu. Il débarque à Dakar le 6 janvier 1960. Là-bas il découvre deux choses assez nouvelles pour lui. Tout d'abord, un nouveau travail, c'est la première fois qu'il est affecté dans un état-major lui qui n'avait connu jusqu'ici que la troupe et le terrain. Propulsé directement chef de l'état-major, il lui faudra quelques mois pour s'adapter à ce nouvel emploi qui demande des compétences bien différentes de celle d'un commandant de compagnie. Ensuite, il découvre un nouveau rythme de travail, beaucoup moins intense que ce qu'il a connu jusqu'alors. Ce régiment était en effet composé en grande majorité de parachutistes rentrant d'Algérie et dont les plus anciens avaient également servi en Indochine. Arrivant à Dakar, ces hommes n'avaient pas spécialement envie de se projeter dans de grandes manœuvres. Le chef de corps le colonel Langlais était également dans cet état d'esprit et profitait de son séjour pour rédiger ses mémoires. Afin d'entretenir son niveau d'entraînement TAP (Troupes Aéroportées), Lucien Le Boudec réalise plusieurs sauts au cours de ce séjour et en profite pour découvrir l'Afrique notamment lors d'un séjour chez les méharistes de Mauritanie, puis au cours d'une tournée dans les pays de l'Afrique Occidentale Française (AOF). Il se trouve alors à Abidjan lors du putsch des généraux à Alger le 21 avril 1961. Il raconte que dans l'avion qui les ramenait à Dakar ce jour-là comme dans les jours qui suivirent, l'ambiance du régiment était particulière. Les parachutistes sont divisés. Certains veulent suivre les putschistes tandis les autres ont confiance en de Gaulle. En sa qualité de chef d'état-major, il reçoit un télégramme de Niamey signé du colonel Château-Jobert qui lui demande de lui trouver un avion afin qu'il rejoigne Alger dans les plus brefs délais. Aucune suite ne sera donnée à cette demande.

Au final, Lucien Le Boudec gardera un excellent souvenir de ce séjour à Dakar dont il dira : *“ Pour nous, les gens comme Langlais, Datin ou Schmitt, qui étions à Dien Bien Phu cinq ans plus tôt, Dakar, c'était un club de vacances !!!”*⁸³ Lucien Le Boudec termine ce séjour sénégalais le 5 août 1962.

*“Le capitaine Le Boudec finit son séjour outre-mer comme chef d'état-major fonction qu'il assume depuis près de deux ans. S'est rapidement mis au courant, et actuellement dirige l'EM du régiment avec aisance, compétence et autorité. Intelligent, sérieux, pondéré, il domine largement les problèmes de sa charge. De plus, ses qualités de franchise de loyauté et de discrétion en font un collaborateur précieux que l'on aime avoir avec soi. Combattant aux titres de guerre exceptionnels, Le Boudec est un officier complet se classant dans l'élite, apte à prendre dès maintenant le commandement d'un bataillon et de rendre d'emblée d'excellents services. Aurait dû être retenu pour ce grade au précédent travail d'avancement en 1962. TSA”*⁸⁴

83. ibid

84. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notation rédigée par le colonel Langlais le 30 juin 1962.

b. L'instruction combat à l'Ecole des Troupes Aéroportées (1963-1966)



De retour en France Lucien Le Boudec bénéficie de cinq mois de congés de fin de campagne et ne connaît pas encore sa future affectation. En effet, à la suite des événements en Algérie, c'est un peu le flou dans les états-majors parisiens. Le tableau d'avancement qui paraît habituellement en décembre, n'est toujours pas sorti lorsqu'il se rend à Paris pour s'entendre dire que les affectations ne seraient décidées que lorsque le tableau d'avancement serait sorti. Débute alors pour lui une longue attente :

“Il y avait tous les événements de 62 avec la justice militaire qui épluchait l'attitude de chacun au moment de l'abandon de l'Algérie avec tous les opposants à de Gaulle qui étaient au moins surveillés et éloignés dès qu'il y avait le moindre soupçon, et dans ces soupçons bien sûr les parachutistes avaient la réputation d'être favorables au maintien de l'Algérie française, d'ailleurs il y a Château-Jobert qui était en pointe dans le recrutement de l'OAS. J'ai attendu, en janvier j'étais au tableau. Je suis remonté à Paris pour savoir si j'étais affecté quelque part on m'a dit “non, restez chez vous”, février s'est passé “restez chez vous” [...] Je n'étais pas heureux. Août, septembre, octobre, novembre, décembre, janvier, février, mars et toujours pas d'affectation... huit mois ! Il y avait de quoi s'inquiéter pour son avenir. Et savoir ce que la sécurité militaire avait contre moi. Je n'étais pas innocent... Le télégramme que Château-Jobert m'avait envoyé à Dakar, devait être en bonne place dans mon dossier. Je le savais ! Et Château-Jobert était un des membres très actif de l'OAS. Alors, est-ce que c'était ça ? Il n'y avait aucune action, mais beaucoup de soupçons... Là j'étais très inquiet ! [...] Après l'Algérie française, il y a eu d'une part ceux qui avaient tout intérêt à partir car ils étaient compromis et d'autre part toute une vague d'écœurement à se dire : “Quand-même ! On a perdu 40, on a perdu l'Indochine, on perd l'Algérie, qu'est-ce qu'on fout dans l'armée ?” Et qui sont partis... Et puis il y a des gens comme moi qui n'étaient pas du tout sûrs, compte tenu du bagage que j'avais, de retrouver un boulot par La Saint-Cyrienne ou autres... Je restais, pas par conviction mais... Et c'est là qu'un des derniers jours de mars on m'a dit vous rejoignez pour le 1^{er} avril l'Ecole des Troupes Aéroportées (ETAP).”⁸⁵

A cette époque-là, il y a une méfiance terrible du pouvoir politique vis-à-vis des parachutistes qui doivent faire profil bas. Pierre Messmer, alors Ministre des Armées met en œuvre ce qu'il appelle “l'osmose”. Le principe est le suivant : On brevète des gens qui n'ont jamais été parachutistes et on leur confie l'encadrement des régiments parachutistes que l'on maintient. Les cadres parachutistes sont eux dispersés un peu partout afin de s'assurer qu'ils ne forme-

85. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand. Printemps 2013

ront plus de noyau d'ébullition. Promu le 1^{er} avril 1963, le chef de bataillon Le Boudec rejoint Pau ce même jour.

“À l'époque je ne savais pas ce qui m'attendait. J'ai été très bien accueilli par le lieutenant-colonel Le Borgne qui avait pris le commandement du 3 à la suite du lieutenant-colonel Trinquier qui avait succédé à Bigeard [...] Je me suis présenté au colonel qui m'a dit : “Je ne sais pas quelles sont vos idées, je ne sais pas ce que vous avez fait, mais ici, c'est moi le patron et je ne veux absolument pas d'interférence politique à l'intérieur de ma boutique, moyennant quoi nous nous entendrons bien.” Et effectivement, pendant presque deux ans et demi, je me suis bien entendu [...] Il m'a confié le joyau des joyaux, l'instruction-combat de l'Ecole des troupes aéroportées, c'était le travail de seigneur ! Une équipe de dix officiers à peu près, moitié légionnaires, moitié coloniaux avec



quelques métropolitains, autant de sous-officiers, quelques militaires du rang pour assurer le gardiennage et le nettoyage de nos bureaux, etc... Et tous les trois mois, l'arrivée d'une centaine de jeunes ou d'officier “de l'osmose” qui découvraient le parachutisme et qu'il fallait rendre au bout de trois mois, tout à fait à l'aise avec le parachutisme et ayant une notion de ce qu'était une opération aéroportée. Une quarantaine de sauts à faire dans les conditions les plus diverses. Je participais à toutes les opérations avec eux, je sautais et je dirigeais l'exercice.”⁸⁶

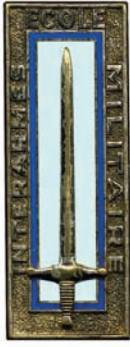
Durant ces trois années passées à l'ETAP, il encadre dix stages et passe son brevet militaire de moniteur randonneur-skieur. Le 11 novembre 1965, il est promu Commandeur de la Légion d'honneur à seulement 42 ans ⁸⁷. Il a donné entière satisfaction dans son affectation et reçoit au moment de sa mutation la notation suivante du colonel Merglen :

“Officier d'élite aux hautes qualités morales et intellectuelles et physiques. Directeur de l'instruction combat Aéroporté de l'ETAP a rempli sa mission avec une intelligence et une efficacité remarquable. Officier qui a toutes les qualités pour un régiment parachutiste, apte à servir avec un grand rendement dans tout Etat-Major. Dynamique, sportif, officier de combat de grand avenir.”⁸⁸

86. Ibid

87. Décret du 5 novembre 1965. JO du 6 novembre 1965.

88. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notation rédigée par le colonel Merglen. 1966



Instructeur à l'ESM-EMIA de Coëtquidan (1963-1968)

Son affectation suivante ne sera pas un régiment parachutiste, mais un poste auquel il ne s'attendait pas. Le 1^{er} juin 1966, il prend le poste de Directeur de l'éducation physique et des sports des Ecoles de Coëtquidan. Il n'est pas enthousiasmé par cette affectation qu'il ne comprend pas, il ne voit pas bien ce qu'il va faire à ce poste qui n'est pas un poste clé à Saint-Cyr et qui n'a rien à voir avec ses expériences précédentes. Pourtant, dans sa notation de 1964, le colonel Le Borgne écrivait : ⁸⁹

“ Très résistant sur le terrain, possédant une solide expérience militaire, il connaît à fond l'instruction commando et il sait ce qu'on peut attendre de cette forme d'action. Ferait un remarquable instructeur à Saint-Cyr ou à Saint-Maixent.” ⁸⁹



Lucien Le Boudec a-t-il été *“aspiré”* à ce poste ou est-il simplement à son tour victime de *“l'osmose”* ? Sans doute un peu des deux...

Toujours est-il que lorsqu'il rencontre le général commandant les écoles d'officier, ce dernier lui explique qu'il a besoin d'un officier comme lui à ce poste car, selon lui, ses élèves ne s'intéressent pas assez au sport et ont des résultats lors des rencontres inter-écoles et internationales qui sont loin d'être satisfaisants. Conscient que cette affectation n'est pas celle dont rêve Lucien Le Boudec, le général lui promet que s'il relève le défi, il ne se montrera pas ingrat. Lucien Le Boudec relève le défi. Il obtient même d'excellents résultats et son travail est récompensé par une lettre de félicitations du général commandant les écoles. (cf. Annexes)

En 1968, Lucien Le Boudec est inscrit au tableau d'avancement et se voit confier le commandement d'un régiment parachutiste, le 2^{ème} RPIMa, basé à Ivato sur l'île de Madagascar.

89. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notation rédigée par le colonel Le Borgne 1964



Chef de corps du 2^{ème} RPIMa 1968-1970

Le 26 août 1968, Lucien Le Boudec devient donc chef de corps du 2^{ème} RPIMa. Le régiment est implanté à Ivato, à 25 kilomètres de Tanarive (aujourd'hui Antananarivo), en bordure de l'aéroport international. L'implantation est stratégique. Les bases et régiments français d'outremer contrôlent souvent les aéroports de façon à disposer -si nécessaire- d'une "porte de sortie". En termes de structure, ce 2^{ème} RPIMa se situerait aujourd'hui entre le bataillon et le régiment. Pour preuve Lucien Le Boudec lorsqu'il en prend le commandement, est encore chef de bataillon pour quelques jours et ne sera promu lieutenant-Colonel que le 1^{er} octobre 1968. Aujourd'hui, et depuis 1980, l'unité est commandée par un colonel.

Le régiment se compose de deux compagnies de combat et d'une compagnie de commande-



ment et de soutien, auxquels s'ajoute une compagnie implantée en permanence sur l'île de la Réunion, la 2^{ème} compagnie de Bourbon, compagnie de tradition de l'île, ancêtre du régiment des volontaires des Bourbons (1799). Le 2^{ème} RPIMa se complète de quelques antennes en "brousse" que Lucien Le Boudec inspecte régulièrement. Concernant l'aspect logistique (soutien de l'homme, carburant, maintenance, administration), le régiment est rattaché à la base aérienne 181 voisine, où est alors stationnée la 21^{ème} escadre de chasse.

Le 2^{ème} RPIMa était un régiment composé en majorité d'appelés. Il est l'héritier du 2^{ème} bataillon colonial de commandos parachutistes (2^{ème} BCCP) créé en 1947 et qui s'est illustré en Indochine, avec quelques chefs de corps qui sont des figures du monde parachutiste, tels Trinquier ou Chateau-Jobert. Il a été recréé en 1965 à partir du 5^{ème} bataillon parachutiste d'Infanterie de marine. L'implantation du 2^{ème} RPIMa à Madagascar durera 8 ans (1965-1973). Lorsque les relations franco-malgaches se détérioreront, il sera transféré ainsi que la base aérienne 181, sur l'île de la Réunion.

A Ivato, l'unité était composée de deux pôles principaux le camp militaire lui-même, rattaché à la base aérienne et la cité Maurice Barrés, situé à deux kilomètres qui concentrait les résidences des officiers, sous-officiers au bord du lac d'Ambohibao. Les deux campements avaient un caractère provisoire. Ils étaient tous deux construits en baraques "Fillod", baraquements entièrement métalliques à base de profilés et de tôles d'acier, entièrement modulables à montage et démontage rapide, conçu par l'architecte Ferdinand Fillod (1896-1956) principalement destinées à un usage temporaire.

Lucien Le Boudec raconte que l'une des contraintes de son régiment est d'assurer les tours de garde et piquets d'honneur des autorités civiles et militaires françaises stationnées à Tanarive :



L'ambassadeur de France et le général Commandant supérieur des forces françaises de l'Océan Indien. Le chef de corps assume également une mission de représentation. Entre les cérémonies, cocktails, déjeuners et dîners, il répond (et assure) à plus de 150 invitations en moyenne par an.

Le climat politique entre la France et Madagascar est détendu dans ces années 68-70. La France apporte une assistance militaire technique à la jeune nation malgache indépendante depuis moins de 10 ans. Deux camarades de promotion de Lucien Le Boudec servent d'ailleurs sous l'uniforme malgache. Le Lieutenant-colonel Fossarieu qui dirige à Antsirabe, L'Ecole Spéciale Militaire surnommé "le Saint-Cyr Malgache" et le Lieutenant-Colonel Aubin, cavalier, qui dirige la Garde Républicaine. Madagascar est alors un pays relativement prospère. L'île a une superficie équivalente à celle de la France métropolitaine (587 000 km² pour 551 500 km² pour la France) mais avec une forme plus allongée qui s'étire sur 1 580 km du nord au sud, et 500 km d'est en ouest. Elle a été colonisée par la France de 1895 à 1960. Elle a une histoire ancienne, des monuments historiques que Lucien Le Boudec prend la peine d'aller visiter en famille régulièrement le dimanche. Le taux d'alphabétisation est alors un des plus forts d'Afrique. Le climat doux et tempéré tout au long de l'année autorise la culture du riz et de pratiquement tous les fruits et légumes. Son élevage bovin est réputé compter plus de têtes de zébus que d'habitants. Le pays est alors dirigé depuis 1960 par Philibert Tsiranana qui entretient de bonnes relations avec la France. La Première République malgache reste très étroitement liée à la France par les accords de coopération.

Durant ces 24 mois, l'activité du régiment sera concentrée autour de trois thèmes : Pour commencer, une grande inspection du général inspecteur des troupes de marine : Lucien Le Boudec avait été prévenu qu'une inspection réalisée en 1966 s'était très mal passée et qu'une nouvelle aurait lieu à la fin de l'année 1968. (Le chef de corps de l'époque avait refusé de monopoliser pendant plusieurs semaines l'activité de son régiment sur cette inspection et avait vu sa carrière stoppée net). Puis deux grandes manœuvres : la première dans le sud vers Fianarantsoa, Tuléar (Toliara) Fort Dauphin (Tôlanaro); la seconde au nord, à Diego Suarez (Antsiranana), réalisée en partenariat avec l'armée malgache, la Jeanne d'Arc (le croiseur Porte hélicoptère de la Marine Nationale) et le 3^{ème} REI, régiment de Légion étrangère, implanté à Diego Suarez.

Au cours de ce commandement le lieutenant-colonel Le Boudec sera confronté notamment à deux formes de rivalité que peut avoir à résoudre un officier supérieur : d'une part l'adjoint ambitieux qui piaffe d'impatience de montrer ce dont il est capable au point d'être parfois envahissant et qu'il faut savoir recadrer ; et d'autre part un supérieur avec lequel le contact est difficile. Si la première année, ses rapports avec le général Lavergne ont été excellents comme en atteste cette appréciation : *“Au moment de mon départ, je confirme que le Lieutenant-colonel Le Boudec est un chef de grande valeur, méritant la plus entière confiance. Sa réussite comme commandant de Régiment est désormais très brillante”*⁹⁰. Par opposition, les relations avec le général de Seguins-Pazis ont été plus délicates. Les deux hommes ont en commun d'avoir été à Dien Bien Phu. Seguin-Pazis était alors chef de l'Etat-major du Colonel de Castries alors que Le Boudec servait au 6^{ème} BPC de Bigeard. Or l'Histoire, sinon la Légende ont retenu l'héroïsme des capitaines et la fragilité du commandement du camp retranché, rapidement supplée par les colonels Langlais et Bigeard. À cela s'ajoute peut-être l'opposition de deux mondes. Le Comte Hubert-Marie de Seguins-Pazzis est cavalier, aristocrate, mondain. Il se plaît à citer Clausewitz, Sun Tzu et Teilhard de Chardin. Lucien Le Boudec, lui, n'oublie pas qu'il est issu d'un milieu modeste, fils d'une petite bonne bretonne, et sait la difficulté, sinon le malaise qu'il lui arrive de ressentir face à un supérieur qui joue de cette différence de classe sociale. De fait, la notation très moyenne qu'il rédigera à son égard n'a rien de comparable avec celles, élogieuses, des précédents exercices. Elle démontre clairement que le contact n'est vraiment pas passé entre les deux hommes. Lucien Le Boudec dira : *“ Je savais très bien que le général de Pazzis aurait préféré un autre colonel que moi à la tête du 2”*⁹¹. Ce conflit donnera un sérieux coup de frein à la carrière de Lucien Le Boudec. Il raconte en effet qu'avant son départ pour Madagascar, il s'était rendu au Ministère de la Défense où il avait rencontré le général inspecteur des troupes de marine qui lui avait parlé de *“généralat”* et avait évoqué les perspectives qu'il pouvait envisager à l'issue de ce temps de commandement. Il rend son commandement le 20 août 1970, et rentre en France avec sa famille en bateau. Lorsqu'il apprend sa nouvelle affectation, c'est la désillusion... Celle-ci est inattendue et peu conforme avec ses glorieux états de service : l'Ecole Interarmées des Sports à Fontainebleau.

90. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notation rédigée par le général Lavergne 1969

91. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand, Printemps 2013.

d) *Des parachutistes coloniaux à l'arme blindée cavalerie*



Au terme de son congé de fin de campagne, Lucien Le Boudec rejoint sa nouvelle affectation le 20 janvier 1971. Il prend les fonctions de Directeur de l'instruction à l'EIS en charge notamment de l'organisation de grandes compétitions sportives militaires, nationales et internationales. Il aurait certes rêvé d'une autre affectation, mais il aime le sport et s'intéresse aux nouvelles méthodes d'entraînement ou à la médecine sportive qui font alors de grands progrès. Ses relations avec son supérieur vont être cependant une seconde fois délicates : Le commandant de l'Ecole, le colonel Louis Kalck est un musicien, organiste, compositeur, parfaitement étranger au monde sportif. Sa nomination à la tête de l'EIS est le fruit d'un malentendu : il a cherché à avoir ce poste parce qu'il était question de réunir le "*bataillon de Joinville*" et les *chœurs de l'armée française*. Or la fusion ne s'est pas faite et pour comble, les deux hommes ont peu d'affinités. Outre sa surdité qui l'empêche d'être vraiment mélomane, Lucien Le Boudec retrouve une seconde fois un supérieur qui joue de sa différence d'origine sociale, ce qui se traduit par un second coup de griffe dans son carnet de notation. "*Le lieutenant-colonel Le Boudec ne s'est adapté que lentement à des fonctions qui ne lui paraissaient pas être à la hauteur des responsabilités qu'il avait assumées antérieurement*". Pourtant, le 15 décembre 1972, Lucien Le Boudec est inscrit au tableau d'avancement pour l'année 1973. Le 1^{er} juillet 1973, il est nommé colonel et prend les fonctions de chef d'état-major de l'EIS.

Pour comprendre ce sentiment de malaise qui semble présider alors à la carrière de Lucien Le Boudec, peut-être faut-il prendre le temps de le replacer dans le contexte socio-politique de l'époque. Lorsqu'il s'est engagé vingt-cinq ans auparavant, l'image de l'armée et du soldat étaient on ne peut plus positives dans la société. La France humiliée par la défaite de juin 40, retrouvait des héros dans les figures de ses militaires et de ses combattants. Les Français glorifiaient de Gaulle, Leclerc, De Lattre, Juin ou Koenig. Dans ce début des années 70, l'état d'esprit est devenu radicalement différent. La jeunesse issue du *baby boom* rejette les valeurs traditionnelles, le mode de vie de leurs parents et la société de consommation. Les années 60 ont vu apparaître la révolution sexuelle et la contre-culture. Dans le monde entier, l'antimilitarisme est devenu peu à peu un courant de pensée, alimenté par l'enlisement de la guerre du Vietnam, la dictature des colonels en Grèce, la guerre menée par la dictature portugaise en Angola, ou la lente agonie du régime franquiste. En France, ces années 70 marquent le début du projet d'extension du camp du Larzac (1971-1981) et l'apparition des premiers comités de soldats. Rappelons que le général Bigeard sera bientôt nommé Secrétaire d'Etat par Giscard d'Estaing pour résorber la crise de moral que traverse l'armée. En résumé, le militaire du début des années 70 se distingue avec ses cheveux courts dans une France qui porte les cheveux longs, et il se trouve régulièrement confronté aux caricatures de l'armée sous les traits de *l'adjudant Kronenbourg*, ou sous la forme de protest songs (Joan Baez, Graeme Allwright, Maxime Le Forestier), ou encore par un comique troupier qui connaît au cinéma une nouvelle jeunesse avec *Les bidasses en folie* (1971) ou *la Septième compagnie* (1973).



*Directeur de l'Assistance militaire technique au Tchad
(1974-1976)*

À la fin de l'année 1973, Lucien Le Boudec est choisi pour occuper la délicate fonction de Directeur de l'assistance militaire technique française au Tchad. Il atterrit à N'Djaména le 3 août 1974. Pour mémoire le Tchad, est un pays du centre de l'Afrique, d'une superficie de 1 284 000 km² soit plus de deux fois la France métropolitaine. C'est un état "tracé à la règle" par le traité de Berlin de 1895. Il est cerné par un certain nombre d'états stratégiques ou sensibles : la Libye, le Soudan, la Centrafrique, le Cameroun, le Nigéria et le Niger. Le Tchad est un pays à la fois très vaste et peu dense. La population dans



les années 70, y est inférieure à 10 millions d'habitants et partagée entre le Sahel au sud dont la population est majoritairement catholique ou animiste, et le Sahara au nord, désertique, à majorité musulmane. Le pays est pauvre et dispose de peu de ressources naturelles. Comme la plupart des Etats de l'ex-AOF, le Tchad accède à l'indépendance le 11 août 1960. Dans le cadre des partenariats avec les pays de l'ancienne Union française, des accords de coopération prévoient la formation des cadres de l'armée tchadienne. Cela comprend des livraisons de matériel et la formation de techniciens appelés à les mettre en œuvre (train, transmission, intendance). Le colonel Le Boudec porte l'uniforme tchadien et a sous ses ordres trois-cent officiers et sous-officiers français de toutes les armes. Sa mission consiste à servir de relai entre l'Etat tchadien, représenté par le président et son État-major, et le ministère français de la coopération. Pour faire simple, un budget est alloué par la France et il faut s'assurer que les demandes exprimées par l'Etat Tchadien s'inscrivent bien dans les conventions de partenariat et dans les programmes de développement établis par les deux parties. Treize ans après l'indépendance, les généraux au pouvoir sont tous d'anciens sous-officiers de l'armée française et cette mémoire reste sous-jacente. Pour l'anecdote, Lucien Le Boudec raconte qu'un de ces

généraux peu préoccupé de l'intérêt de son pays, lui passera un jour commande de... *balan- celles de jardin...* et qu'il devra, avec diplomatie, lui exposer les sujets qui gagneraient à être prioritaires. Cette mission demande donc doigté et diplomatie dans un contexte qui est celui de la France postcoloniale des *Trente glorieuses*, ce que l'on appellera *les années Foccart*.

“Avec l'indépendance de l'Algérie en 1962, la France perd l'exploitation du pétrole saharien. Charles de Gaulle, pour qui il n'y a pas de grande puissance sans indépendance énergétique, décide donc de se tourner vers les pays de l'ancien Empire colonial français en Afrique noire, qui regorgent de richesses minières et pétrolières. L'exploitation de ces ressources, qui s'effectue sur des cycles longs de 5 à 10 ans entre la découverte des gisements et la mise en service de l'exploitation, requiert dans les pays concernés une authentique stabilité politique si bien qu'est décidée une politique de soutien très active aux dirigeants particulièrement francophiles et dociles de ces pays devenus indépendants de la France en 1960. Cette volonté politique forte est confortée par le souhait des pays de l'OTAN, dans le contexte de la guerre froide, de barrer la route de l'Afrique au communisme. Ainsi, la France est investie implicitement du rôle de “gendarme de l'Afrique”, en échange de quoi son activisme énergétique particulièrement autoritaire est toléré”.⁹²

Le supérieur hiérarchique de Lucien Le Boudec est l'ambassadeur de France au Tchad, Raphaël Touze (à droite sur la photo page précédente, où Lucien Le Boudec porte l'uniforme tchadien).

Régulièrement le colonel Le Boudec reçoit des ministres français: le ministre de la coopération Robert Galley (gendre du général Leclerc) ou Stéphane Hessel, alors ministre plénipotentiaire. Les forces françaises se composent du 6^{ème} RIAOM (Régiment InterArmes d'Outre-Mer) commandé par le colonel François Ancelin et de la base aérienne 172 tous deux implantés près de l'aéroport. Ils occupent le camp Koufra, du nom du serment prêté par Leclerc en 1941. Périodiquement Lucien Le Boudec inspecte les postes isolés du nord du Tchad tels Mongo (voir photo page précédente), Abéché ou encore Fort Archambault.

Pendant les vingt quatre mois où Lucien Le Boudec sera en poste à N'Djamena, le Tchad sera régulièrement au centre de l'actualité française. Tout d'abord depuis deux ans le pays connaît un contexte de “*Tchadisation*” de la vie socio politique qui est voulu par le président François Tombalbaye. Le Président au pouvoir depuis l'indépendance prend ses distances vis-à-vis de la France: Fort-Lamy devient N'Djaména, Fort-Archambault devient Sarh, François Tombalbaye devient Ngarta Tombalbaye. Le Yondo (initiation traditionnelle Sara) est rendu obligatoire pour tous les Tchadiens y compris les cadres civils et militaires.

Mais surtout, au cours de ces vingt mois de service au Tchad, Lucien Le Boudec sera confronté à deux crises majeures: La première est l'affaire Claustre. Françoise Claustre ainsi que deux autres archéologues sont enlevés le 21 avril 1974, dans le massif du Tibesti au nord

92. https://fr.wikipedia.org/wiki/Jacques_Foccart

du Tchad par des rebelles toubous conduits par Hissène Habré et Goukouni Oueddei, qui s'auto-proclament "*Chefs des Forces Armées du Nord*". La France est alors en pleine élection présidentielle, la situation est confuse entre les rebelles et leurs alliés des pays voisins. Les rebelles demandent une rançon et Valéry Giscard d'Estaing envoie un officier français, le commandant Pierre Galopin, libérer les otages. Mais Galopin est capturé à son tour, les rebelles augmentent leurs exigences et demandent des armes. Devant le refus de la France, ils assassinent le commandant Galopin le 4 avril 1975. Le 26 août, le mari de Françoise Claustre tente d'entrer en contact avec les rebelles et se fait capturer à son tour. Raymond Depardon filmera et photographiera les époux Claustre. Les images feront régulièrement la couverture de Paris Match. (La vue de Goukouni Oueddei arborant le képi du commandant Galopin, choquera profondément Lucien Le Boudec). Après plusieurs mois de tergiversations, la France acceptera finalement de payer la rançon.

Le second évènement majeur est l'assassinat du Président de la République François Tombalbaye le 13 avril 1975. Tombalbaye était un fidèle de la décolonisation, il était au pouvoir depuis l'indépendance. Pour comprendre le contexte de l'affaire à laquelle se retrouva mêlé Lucien Le Boudec, il faut savoir que le Tchad (comme une grande partie de l'Afrique) conserve la permanence d'une structure ethnique tribale très forte qui reste une des composantes essentielles de la vie socio politique. Les différentes cultures et religions se superposent sans s'effacer. A titre d'anecdote, il raconte qu'un des généraux de l'armée portait en permanence sous son treillis des dizaines d'amulettes pour se protéger de toutes sortes de mauvais sorts, ce qui lui donnait évidemment une silhouette pour le moins cocasse... Cette permanence des traditions tribales était telle que lorsque le président fut assassiné "*par un gendarme qui refusait de se soumettre à l'initiation traditionnelle Sara (Yondo)*"⁹³ le nouveau pouvoir choisit de confier le corps au colonel Le Boudec pour éviter qu'une ethnie concurrente ne s'approprie sa dépouille. Il fut choisi pour sa neutralité dans l'affaire, et prit en charge ce corps. Cependant, ses services ne disposaient pas de chambre froide, et compte tenu d'un climat où 40 ° à l'ombre est une moyenne, Lucien Le Boudec n'eut d'autre solution que de faire arroser ce corps régulièrement de chloroforme par un infirmier. L'histoire devint cocasse lorsque le frère du président défunt demanda à se recueillir devant la dépouille de son frère. Saisi par l'émotion, atteint d'une crise cardiaque, le malheureux homme s'écroula en pénétrant dans la pièce. Le colonel Le Boudec eut dès lors, non pas un, mais deux cadavres sur les bras... Après négociation entre les différentes parties, les nouveaux dirigeants lui demandèrent d'emporter ces corps par avion et d'aller les inhumer en brousse en un endroit que lui seul garderait secret.

Le nouveau président, le général Félix Malloum choisit de rompre les relations diplomatiques avec la France. Il accusa la France de livrer des armes à Hissène Habré et demanda l'évacuation des forces militaires françaises du Tchad. La base aérienne 172 et le 6^{ème} RIAOM durent

93. Entretien de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand, Printemps 2013.

quitter N'Djaména pour le Cameroun en trois jours. Seuls 300 conseillers militaires, 350 professeurs et 200 techniciens furent autorisés à rester. Pendant presque un an, la situation restera très tendue jusqu'à ce qu'en février 1976, la visite à N'Djaména du Ministre de l'Équipement Robert Galley marque la reprise de bonnes relations entre la France et le Tchad. De nouveaux accords de coopération militaire et technique seront signés entre la France et le gouvernement du général Malloum au mois de juin 1976. À la demande des autorités tchadiennes, il est mis fin de manière anticipée et sans préavis à la mission du colonel Le Boudec qui rentre en France le 23 février 1976 sans même avoir le temps de rapatrier toutes ses affaires personnelles. On trouve, dans son carnet de notes, quelques explications à ce départ précipité :

*« [...] Directeur de l'assistance militaire technique au TCHAD, dans le cadre d'une organisation condamnable et d'ailleurs abandonnée, le colonel LE BOUDEC, officiellement conseiller militaire du chef de l'état, mais en fait résolument ignoré de celui-ci et même suspecté d'être à la tête d'une hiérarchie parallèle se trouvait dans une situation des plus malaisées pour remplir sa mission et ne peut être tenu pour responsable de cette situation. Néanmoins, sa fermeté, son prestige et sa dignité ont permis à notre assistance militaire technique de poursuivre sa mission dans une conjoncture critique et dangereuse et de maintenir la discipline et le moral de personnels particulièrement sensibilisés par la situation. Ferait un excellent commandant en second de brigade. »*⁹⁴

Le nouvel Ambassadeur de France au Tchad, Louis Dallier précise :

*« [...] L'évolution des rapports entre la France et le Tchad ont été loin de lui faciliter sa mission. Ses interlocuteurs tchadiens ont supporté de moins en moins facilement d'avoir à traiter avec un officier supérieur d'une valeur et d'une expérience bien au-dessus des leurs. Ceci a conduit, à la demande de l'autorité tchadienne, à mettre fin à la mission du colonel LE BOUDEC, qui ne saurait en aucun cas, en être tenu pour responsable [...] »*⁹⁵

Placé en congé de fin de campagne jusqu'au 10 juin 1976, Lucien Le Boudec attend sa prochaine affectation.



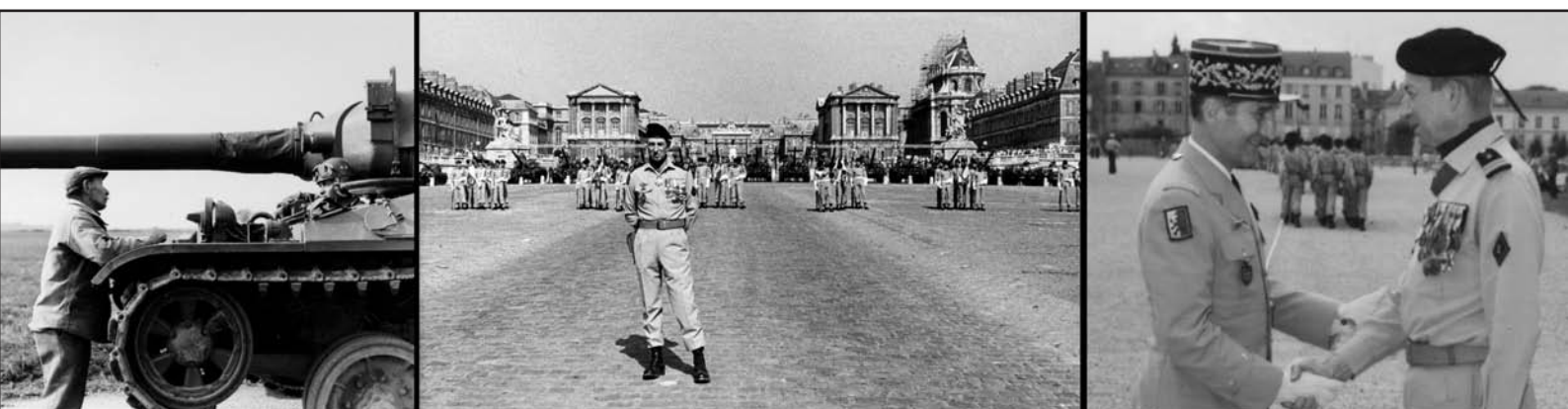
94. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notation rédigée par le général de division Duval, avril 1976.

95. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notation rédigée par Mr l'Ambassadeur Louis Dallier



Adjoint au général commandant la 2^{ème} DB 1977-1980)

Initialement pressenti pour un poste de délégué militaire départemental à Ajaccio ou à Vannes mais peu attiré par cette fonction, il refusera cette affectation. Il se verrait plutôt commandant en second d'une Brigade mais les places sont "chères". Et il va pour cela bénéficier d'un appui inattendu dont il n'aura jamais eu connaissance : Une feuille de papier conservée dans son dossier militaire au SHD montre que le général Bigeard, alors secrétaire d'Etat à la Défense (février 1975 / août 1976) a appuyé cette candidature.



Une simple feuille de papier sans en tête, griffonnée d'une écriture rapide indique :

" G1 Bigeard demande de donner satisfaction au Cl Le Boudec" .

Sur un autre document daté de la même période, il est écrit :

" Nota / Le Général Bigeard s'intéresse personnellement à cet officier" .⁹⁶

Etant spécialisé dans les blindés coloniaux, il se voit proposer le poste d'adjoint au général commandant la 2^{ème} Brigade Mécanisée, dont l'Etat-major, rattachée à la 8^e DM, est alors stationné à Saint-Germain-en-Laye. Il accepte volontiers ce poste (d'autant que sa fille vient d'entrer à la Maison d'éducation de la Légion d'Honneur, précisément située au Camp des Loges à Saint-Germain-en-Laye). Cependant comme le poste n'était finalement pas encore vacant (occupé par le colonel Lemal attendant la limite d'âge), la 2^e BM eut deux adjoints pendant dix mois.

Les albums photos personnels de Lucien Le Boudec contiennent de nombreuses images de prises d'armes (11 novembre, 8 mai, 14 juillet...) comme celle-ci prise au cours de l'été 1979 où on le voit, commandant des troupes, poser devant les drapeaux des différents Régiments de la 2^{ème} DB, avec en arrière-plan, le Château de Versailles.

96. SHD – Vincennes, DE 2013 ZB 736, LE BOUDEC (Lucien), notes manuscrites

Pour mémoire La 2^{ème} division blindée (2^{ème} DB) est une unité de l'Arme Blindée Cavalerie créée pendant la Seconde Guerre mondiale par le général Philippe Leclerc et parfois appelée Division Leclerc. Dans les années 76-80, elle comprenait plus de 10 000 hommes répartis sur huit régiments :



Quatre régiments de mêlée

-501^{ème} Régiment de chars de combat
(501^{ème} RCC de Rambouillet).

-6^{ème} Régiment de cuirassiers
(6^{ème} RC d'Olivet).

-5^{ème} Régiment d'infanterie
(5^{ème} RI de Beynes).

-Régiment de Marche du Tchad
(RMT de Monthéry).

Trois régiments d'appui

-1^{er} Régiment d'Artillerie de Marine
(1^{er} RAMa de Montlhéry)

-34^{ème} Régiment du Génie
(34^{ème} RG d'Epernay).

-5^{ème} Régiment du Génie
(5^{ème} RG de Versailles).

Un régiment de soutien

2^e Régiment de Commandement et de Soutien
(2^{ème} RCS de Satory)

Lucien Le Boudec passera trois ans et demi dans ce poste et participera activement à la transformation de la 2^{ème} Brigade mécanisée en 2^{ème} Division Blindée et au déménagement du commandement du quartier Gramont à Saint-Germain-en-Laye, au site prestigieux des Grandes Ecuries du Roi à Versailles. Il assure régulièrement des missions d'inspection des unités en manœuvre, notamment aux camps de Suippes, Mourmelon, Mailly et Canjuers et organisera les grandes manœuvres DEMETER qui eurent lieu à la fin de l'été 1978.

En juillet 1978, il participera à des opérations de communication (présentation des véhicules de la 2^{ème} DB sur la terrasse des feuillants du Jardin des Tuileries ou encore "Nuits de l'Armée" animée par Yves Mourousi.

Enfin, parmi ses prérogatives d'adjoint au commandant de brigade, il a pour mission de s'assurer de la sécurité des installations des régiments de la brigade. Il raconte par exemple s'être présenté de nuit, en uniforme, devant un planton d'un de ces régiments. Sans un mot, sans présenter le moindre papier d'identité, il fait signe d'ouvrir la barrière. Le planton s'exécute et il pénètre sans difficulté dans le camp. Il demande alors à ce qu'on le conduise chez l'armurier. L'armurier lui ouvre sans hésiter. Voulant voir jusqu'où le prestige de l'uniforme peut conduire, il demande alors au sous-officier de garde de lui remettre son arme de fonction et ses cartouches.... ce que l'autre fait.... Silence Et Lucien Le Boudec de lui exposer alors toutes les règles de sécurité qui ont été bafouées... Devant le silence gêné du sergent, il finit par lui demander: "*Mais enfin pourquoi avez-vous fait cela ?*" Et le sous-officier de lui répondre : "*Je ne sais pas... j'avais confiance..?*" ⁹⁷



Le 18 janvier 1980 après plus de 35 ans de service Lucien Le Boudec est promu général de brigade et intègre la 2^{ème} section des officiers généraux. La cérémonie d'adieu aux armes a lieu au Régiment de Marche du Tchad stationné à Montlhéry. L'éloge est prononcé par le général Guy de la Rochette de Rochemonde, commandant la 2^{ème} DB (*pages suivantes*).

97. Entretiens de Lucien Le Boudec avec son fils Bertrand, Printemps 2013.



LE GÉNÉRAL



VERSAILLES, le 18 JANVIER 1980

--*-- ORDRE DU JOUR N° 3 --*--

Le Général Lucien LE BOUDEC quitte aujourd'hui l'armée active au terme d'une carrière de plus de 35 années consacrées au service exclusif du Pays.

Engagé volontaire le 1er août 1944, il combat immédiatement sur le front de Lorient avec le 9^e Bataillon FFI du Morbihan. En 1946, il est admis à l'Ecole Militaire Inter-armes, fait choix de l'Infanterie coloniale (spécialité arme blindée). Dès la fin de son application à l'Ecole de SAUMUR, il est affecté au 6^e Bataillon de Parachutistes Coloniaux et part avec son unité pour l'Indochine en 1949. Au cours de ce premier séjour, il sera trois fois cité, une fois blessé. Après un bref séjour en Métropole, il repart en juillet 1952 pour l'Extrême-Orient ; est réaffecté au 6^e Bataillon de Parachutistes Coloniaux, chef de commando, commandant du centre d'entraînement au saut de la base aéroportée sud, il est deux fois cité à l'ordre de l'armée et du corps d'armée. Il est nommé en octobre 1952, chevalier de la légion d'honneur à titre exceptionnel.

Le 20 novembre 1953, il est parachuté à Dien Bien Phu. Commandant de compagnie au 6^e Bataillon de Parachutistes Coloniaux, il participe à la tête de son unité à tous les combats du camp retranché et se distingue plus particulièrement par ses contre-attaques sur les points d'appui "Eliane" en mars, avril et mai. Pendant cette période, il sera quatre fois cité à l'ordre de l'armée, quatre fois blessé, sera promu capitaine le 21 avril 1954 et officier de la légion d'honneur à titre exceptionnel le 7 mai 1954. Le 8 mai 1954, il sera fait prisonnier et sera libéré le 2 septembre 1954.

A son retour en France, il suit le cours des capitaines à l'Ecole d'Application d'Infanterie puis prend, en Algérie, le commandement de l'escadron de jeeps armées du 3^e Régiment de Parachutistes Coloniaux où il sera deux fois cité.

Affecté à la Brigade de Parachutistes Coloniaux à Bayonne, il commande de 1958 à 1960 la compagnie d'Instruction (forte de 1.000 hommes). Il y méritera les plus vifs éloges pour son sens de l'organisation, de l'administration et le rendement obtenu dans l'instruction des stagiaires.

De 1960 à 1962, il sert au 7^e Régiment de Parachutistes Coloniaux à Dakar comme chef d'Etat-major, fonction qu'il assume avec compétence et autorité dominant très largement tous les problèmes de sa charge.

... / ...

En 1962, il est affecté à l'Ecole des Troupes Aéroportées où il sera promu chef de bataillon en 1963. Pendant quatre années, il occupera les fonctions de directeur de l'Instruction "Combat aéroporté" avec une intelligence et une efficacité remarquables.

De 1966 à 1968, il est officier "TAP" et chef du cours Education physique militaire de l'Ecole Spéciale Militaire - Ecole Militaire Interarmes ; il obtiendra dans ce poste d'excellents résultats grâce à son sens de l'organisation et l'application des méthodes les plus modernes.

En août 1965, il prend à Madagascar le commandement du 2^e R.P.I.Ma, il est promu lieutenant-colonel en octobre 1968. Il sera jugé par le Général, commandant supérieur comme "un chef de grande valeur méritant la plus entière confiance ; sa réussite comme commandant de régiment est très brillante".

En 1971, le lieutenant-colonel LE BOUDEC rejoint l'Ecole Interarmées des Sports. Directeur de l'Instruction, puis chef d'Etat-major il exercera ses fonctions avec autorité, dévouement et compétence.

De 1974 à 1976, il effectuera au Tchad, comme directeur de l'assistance militaire technique, son dernier séjour outre-mer. Sa fermeté, son prestige et sa dignité ont permis, en une conjoncture critique et dangereuse de maintenir la mission d'assistance technique.

En juin 1976, le colonel LE BOUDEC prend les fonctions d'adjoint au Général, commandant la 2^eme Brigade mécanisée, puis au 1^{er} juillet 1979, d'adjoint au Général, commandant la 2^eme Division blindée.

Commandeur de la Légion d'honneur, titulaire de 11 citations dont 6 à l'ordre de l'Armée, le Général LE BOUDEC aura, tout au long de sa carrière, affirmé une personnalité hors série.

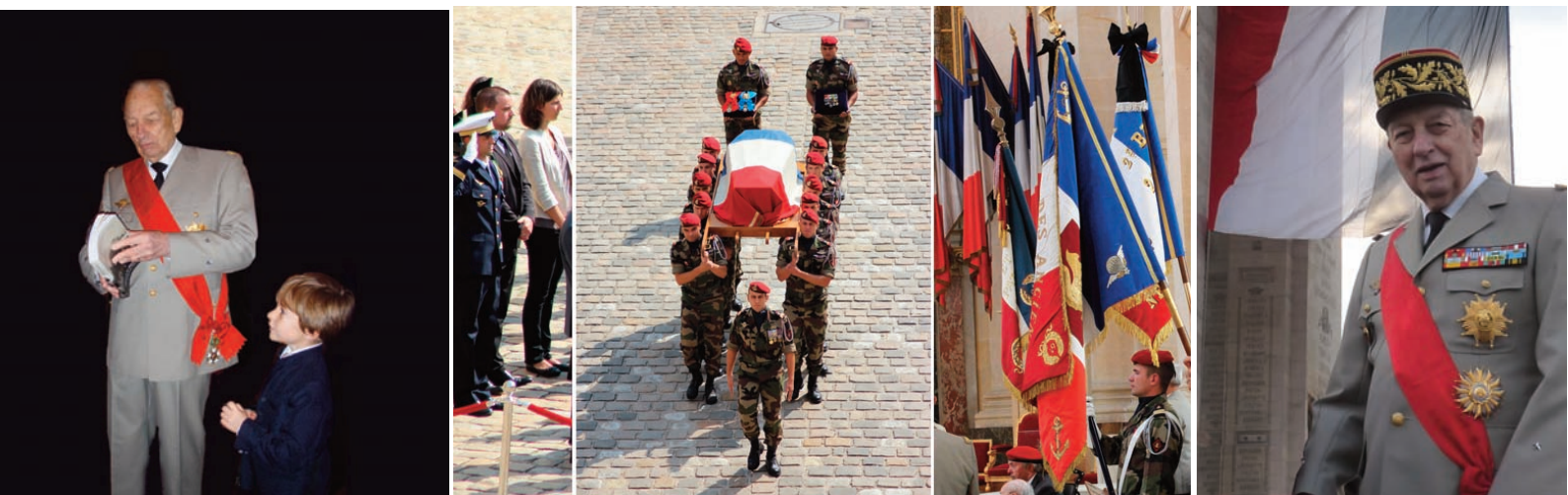
Il laissera le souvenir d'un homme d'action, d'un combattant de choc, d'un chef payant d'exemples. Sa grande expérience, sa discrétion et son sens humain peuvent être cités en exemple aux jeunes générations.

Au moment où il quitte le service actif et la 2^eme Division blindée, je tiens à assurer le Général LE BOUDEC de toute l'estime que je lui porte et à lui exprimer les sentiments de regrets que nous éprouvons tous de le voir partir en y joignant le témoignage de la reconnaissance de l'armée qu'il a su si bien servir dans tous les emplois et sous toutes les latitudes.



M. du Roi

Le général Le Boudec connaîtra une retraite discrète au cours de laquelle, par trois fois, il sera décoré par un Président de la République dans la cour d'Honneur des Invalides. Le 16 septembre 1980, il est élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur par Valéry Giscard d'Estaing. Le 16 octobre 1998, il est élevé à la dignité de Grand-Croix de l'ordre national du Mérite par Jacques Chirac, et le 30 novembre 2009, il est élevé à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur par Nicolas Sarkozy.



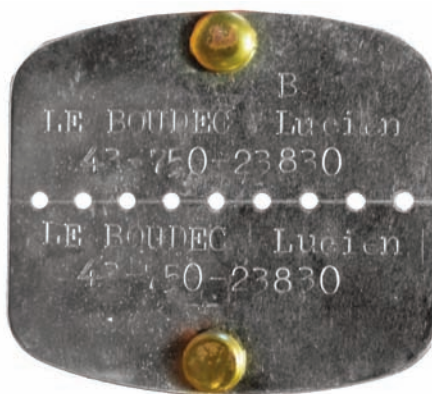
De 1984 à 1994, Lucien Le Boudec préside l'amicale des anciens du 6^{ème} Régiment de parachutistes d'infanterie de marine, héritier du 6^{ème} BPC. (Ce qui lui donnera l'occasion de décorer plusieurs de ses anciens paras).

En 2008, il se laisse convaincre de rédiger ses *Mémoires*. Un premier livre couvrant la période 1923-1954, est édité en 2013, quelques mois avant sa mort. Il recevra à titre posthume deux prix littéraires dont celui des *Ecrivains combattants*. En septembre 2012, il fait don de ses souvenirs cinématographiques d'Indochine à l'Établissement de communication et de production audiovisuelle de la Défense (ECPAD).

Le 19 août 2013, atteint de deux cancers, et après deux dernières années de combat contre la maladie, le général Le Boudec s'éteint à l'hôpital d'instruction des armées Bégin à Saint-Mandé (Val-de-Marne). Ses obsèques sont célébrées en la cathédrale Saint-Louis des Invalides en présence du drapeau du 2^{ème} RPIMa et les honneurs militaires lui sont rendus dans la Cour d'honneur.

Il est inhumé aux côtés de son épouse au cimetière des arches de Louveciennes (Yvelines).

ANNEXES



*Plaque d'identité militaire de Lucien Le Boudec
conservée au Service Historique de la Défense
Dossier militaire du général Lucien le Boudec
Cote : DE 2013 ZB 736*

1. Dates clés 71-74
2. Décorations 75-76
3. Citations 77-91
4. Bibliographie 92
5. Postface 93
6. Remerciements 99

- 18 janvier 1923 *Naissance à Paris, à l'hôpital Saint-Louis.*
- 1^{er} août 44 *Engagé volontaire pour trois ans au 8^{ème} Bataillon FFI du Morbihan en opération sur le front de Lorient. 2^{ème} classe.*
- 15 septembre 44 *Nommé 1^{ère} Classe.*
- 19 novembre 44 *Incorporé et placé au 4^{ème} escadron du 19^{ème} Dragons.*
- 1^{er} janvier 45 *Nommé Brigadier.*
- 1^{er} juillet 45 *Nommé Brigadier-Chef*
- 29 août 45 *Détaché au cours préparatoire de Fontenay-le-Comte préparant à l'examen d'entrée de l'EMIA. Fait partie des six reçus sur 120 candidats.*
- 16 septembre 45 *Nommé Maréchal des Logis. Affecté au 2^{ème} escadron du 19^{ème} Dragons*
- 5 décembre 45 *Dissolution du 19^{ème} Dragons, dont le 2^{ème} escadron au complet est muté au 8^{ème} Régiment Colonial de Chasseurs de Chars , alors en occupation en Allemagne, à Constance.*



- 8 Mars 46 *Intègre l'Ecole Militaire Inter Armes de Coëtquidan (7^{ème} série) Promotion Indochine.*
- 1^{er} février 47 *Nommé Maréchal-des-Logis-Chef*
- 1^{er} Mai 47 *Nommé Aspirant de réserve.
Choisit l'Arme de l'Infanterie Coloniale (spécialité Arme Blindée)
Affecté à l'Ecole d'Application de l'ABC à Saumur.*
- Août 47 *Nommé Aspirant d'active.*
- 11 Janvier 48 *Nommé Sous-Lieutenant.*
- Mars 48 *Affecté à la 1^{ère} Demie-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes cantonnée à Vannes-Meucon*
- 1^{er} Septembre 48 *Affecté au 6^{ème} Bataillon Colonial de Commandos Parachutistes*
- 28 Juin 49 *Embarque pour l'Indochine avec le 6^{ème} BCCP, sur le S/S Lyon*
- 1^{er} novembre 49 *Blessé par balle à la cheville droite, dans la région de Hué.*

Janvier 50 *Nommé Lieutenant. Citation à l'ordre du Corps d'Armée.*
25 Avril 50 *Citation à l'ordre de la Division.*
26 Août 50 *Affecté à la section technique de la base aéroportée sud, à Saïgon*
2 Août 51 *Fin du premier séjour. Rapatrié par avion le 2 août 1951.*
30 août 51 *Affecté à la 1^{ère} Demi-Brigade Coloniale de Commandos Parachutistes.*
 Affecté au 6^{ème} BCCP.
1^{er} Novembre 51 *Citation à l'Ordre de l'Armée.*
4 Décembre 51 *Rejoint le Bataillon de commandement BCI RCS.*
5 Juillet 52 *Volontaire pour un second séjour en Indochine. Embarque*
 sur le S/S Skaugum. Débarque le 28 juillet à Haïphong.
28 octobre 52 *Nommé Chevalier de la Légion d'Honneur.*
16 octobre 53 *Citation à l'ordre du Corps d'Armée.*



30 octobre 53 *Nommé Chevalier de l'Ordre National du Viet Nam.*
 Citation à l'ordre du Corps d'Armée.
19 mars 54 *Blessé dans le dos par un éclat d'obus.*
31 mars 54 *Blessé au poumon.*
16 avril 54 *Promu Capitaine à titre exceptionnel, à Dien Bien Phu.*
23 avril 54 *Citation à l'Ordre de l'Armée.*
6 mai 54 *Blessé au mollet droit par un éclat d'obus.*
7 mai 54 *Blessé au bras droit par une grenade.*
 Promu Officier de la Légion d'Honneur.
16 juin 54 *Citation à l'ordre de l'Armée.*
3 septembre 54 *Libéré par les vietminhs après quatre mois de captivité.*
10 octobre 54 *Rapatrié sur le "Felix-Roussel". Débarque à Marseille le 1^{er} novembre.*
 Bénéficie de quatre mois de congés de fin de campagne.

10 Février 55 *Citation à l'ordre de l'Armée.
Affecté à la Demie-Brigade Coloniale de Parachutistes de Bayonne.
Formation des escadrons des 2^{ème}, 3^{ème} et 6^{ème} Régiments.*

Janvier 56 *Déplacé au camp des Garrigues à Nîmes.*

3 avril 56 *Affecté au 3^e RPC, cantonné à Bône, en Algérie.*

19 octobre 56 *Citation à l'ordre de la Division.*

1^{er} novembre 56 *Opération de Chypre.*

6 décembre 56 *Epouse Janine Chotard à Nîmes.*

9 septembre 57 *Citation à l'ordre du Corps d'Armée.*

8 Novembre 57 *Retour d'Algérie.*

5 janvier 58 *Affecté à Bayonne à la 1^{ère} Demie-Brigade de Parachutistes
Coloniaux à la compagnie d'instruction n° 4.*



19 Janvier 58 *Naissance de son fils Michel.*

13 Février 59 *Naissance de son fils Bertrand.*

6 janvier 60 *Affecté comme Chef d'Etat-Major au 7^e RPIM à Dakar (Sénégal)*

1^{er} avril 63 *Affecté comme Directeur de l'Instruction combat à l'Ecole des
Troupes Aéroportées de Pau. Promu Chef de Bataillon.*

10 Octobre 63 *Naissance de son fils Philippe.*

11 novembre 65 *Promu Commandeur de la Légion d'Honneur.*

1^{er} Juin 66 *Affecté comme Directeur de l'Education Physique et sportive
à l'Ecole Spéciale Militaire de Coëtquidan.*

14 juillet 66 *Maria Le Boudec, sa mère, s'éteint à l'hôpital de Rennes.*

26 août 68 *Prend le commandement du 2^{ème} RPIMA à Ivato (Madagascar)*

1^{er} octobre 68 *Promu Lieutenant-Colonel. 9 octobre, naissance de sa fille Agnès.*

1^{er} Janvier 71 *Affecté comme Directeur de l'Instruction à l'Ecole InterArmées des
Sports de Fontainebleau.*

- 1^{er} juillet 73 *Promu Colonel.*
- 3 Août 1974 *Affecté comme Directeur de l'Assistance Militaire Technique à N'Djamena (Tchad).*
- 10 Juin 76 *Affecté comme Commandant Adjoint de la 2^{ème} Brigade mécanisée cantonnée à Saint-Germain-en-Laye, puis à Versailles.*
- 18 janvier 80 *Nommé Général de Brigade. Intègre la deuxième section*
- 16 septembre 80 *Elevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur par Valéry Giscard d'Estaing, Président de la République.*
- 1984-1994 *Préside l'Amicale des Anciens du 6^{ème} BCCP.*
- 26 décembre 97 *Disparition brutale de Janine Le Boudec, son épouse.*
- 16 octobre 98 *Elevé à la dignité de Grand' Croix de l'Ordre National du Mérite par Jacques Chirac, Président de la République.*
- 30 novembre 2009 *Elevé à la dignité de Grand' Croix de la Légion d'Honneur par Nicolas Sarkozy, Président de la République.*



- 18 janvier 2013 *Publie "Elevé à la dignité" un livre de Mémoires couvrant la période 1923-1954 , alternant récits et correspondances (Edition Lavauzelle)*
- 19 août 2013 *Le général le Boudec s'éteint à l'Hôpital Bégin
Les honneurs militaires lui sont rendus dans la Cour d'Honneur des Invalides*
- 18 mars 2014 *Son livre "Elevé à la dignité" reçoit le prix des Ecrivains combattants Jacques-Chabannes-2014*
- Avril 2014 *Diffusion sur France 3 du film "Nos soldats perdus en Indochine" de R-J Bouyer, documentaire fondé en partie sur la correspondance de Lucien Le Boudec.*
- 26 février 2015 *Le Comité national d'entente des anciens combattants d'Indochine (CNEAI) décerne à son livre "Elevé à la dignité" , le Prix de l'Histoire Vécue.*
- 21 mars 2015 *Le 2^e RPIMa, régiment dont Lucien Le Boudec fut le chef de corps de 1968 à 1970, baptise sa piste d'audace commando "Général Le Boudec"*



Grand' Croix de la Légion d'Honneur



Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures

Croix de la valeur militaire (Algérie)

Médaille commémorative de la Libération

Médaille des blessés de la campagne d'Indochine

Médaille commémorative de la campagne d'extrême orient

Croix du combattant volontaire 39-45

Médaille commémorative des opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du nord



Grand' Croix de l'Ordre National du Mérite



Médaille commémorative des opérations de sécurité et de maintien de l'ordre en Afrique du Nord

Médaille commémorative de l'expédition de Suez

Médaille d'argent de la jeunesse et des sports

Légion d'Honneur vietnamienne

Croix de guerre Vietnamienne

Croix du mérite Thaï

Officier de la légion d'honneur de la république malgache

CITATION

6 janvier 1950

*Citation à l'ordre du Corps d'Armée. Titre normal
Ordre Général n° 2 , du Général de Corps d'Armée Carpentier
Commandant en chef des Forces Armées en Extrême-Orient*

Le Boudec Lucien, Lieutenant 6^{ème} BCCP. GC1

“ *Officier calme et énergique, le 1^{er} novembre 1949, à Xom Dap (centre Annam), seul dans un sampan avec cinq hommes, pris sous le feu d'une embuscade rebelle a, quoique blessé dès le début de l'engagement, continué à assurer son commandement avec sang froid. Luttant jusqu'à épuisement de ses munitions, n'a abandonné son embarcation que sur ordre, après avoir vainement tenté de ramener le corps d'un sousofficier tué. Traversant cinq cents mètres de rizière à la nage sous le feu des rebelles a, au prix de grosses difficultés, ramené ses hommes et son arme.*”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec étoile de vermeil

CITATION

25 avril 1950

*Citation à l'ordre de la Division . Titre normal
Ordre général n° 20 du Général de Brigade Lorillot, commandant
les Forces Terrestres du Centre Viet-Nam et des Plateaux*

Le Boudec Lucien, Lieutenant 6^{ème} BCCP. GC1

“ *Excellent commandant de commandos, calme et énergique, le 27 janvier 1950, à Dong My, (Centre Vietnam) a entraîné et déployé son unité sous le feu violent des troupes rebelles, causant à l'adversaire des pertes sensibles. Fortement accroché au terrain a, par son action, permis l'intervention des renforts qui ont bousculé l'adversaire.*”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec étoile d'argent.

CITATION

1^{er} novembre 1951

Citation à l'ordre de l'Armée

Décision n° 42, du Ministre de la Défense Nationale

J.O. de la République Française du 1^{er} novembre 1951

Le Boudec Lucien, Lieutenant 6^{ème} BCCP. GC1

“ *Officier parachutiste dynamique et plein d'allant. Instructeur et largueur confirmé, d'une conscience professionnelle au dessus de tout éloge.*

Du mois d'août 1950 à la fin de juillet 1951, a accompli dans les conditions souvent défavorables et périlleuses, à faible altitude à proximité et au-dessus des rebelles : 10 missions de parachutage, 45 largages de matériel, divers, de vivres, de munitions, et de médicaments aux troupes engagées et dans les postes encerclés par les rebelles et 50 bombardements incendiaires sur les positions, voies de communication et dépôts d'armement et de ravitaillement de l'adversaire, faisant preuve en toutes circonstances d'un esprit de décision, d'un sang froid et d'un courage remarquable.

Totalise 397 heures 35 de vol dont 38 de vol de guerre et 147 heures de mission de guerre n° 2.”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec palme.

*Journal Officiel du 28 février 1953
et pour prendre rang du 28 octobre 1952*

*Promotion et nomination au grade de Chevalier
dans l'Ordre National de la Légion d'Honneur*

Le Boudec Lucien, Lieutenant 6^{ème} BPC

“ *“ Chef de Commando volontaire pour un deuxième séjour, a montré les plus belles qualités militaires au cours des combats menés par son Unité entre Tu Lé et la Rivière Noire du 16 au 24 octobre 1952.*

Officier remarquable tant par son sens du combat que par son courage personnel. A pris une part importante au succès d'une opération engagée contre des forces adversaires très supérieures en nombre, auxquelles il a causé des pertes graves en personne et en matériel.”

Cette promotion et nomination comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec palme.

CITATION *16 septembre 1953*
Citation à l'ordre du Corps d'Armée

Ordre général n° 864 du Général
Commandant en Chef en Indochine

Le Boudec Lucien, Lieutenant 6^{ème} BPC, 6^{ème} compagnie

“ *Officier de Grande valeur, chef de Commando confirmé, adjoint au commandant de Compagnie, secondant parfaitement celui-ci au cours des accrochages et se portant toujours au plus près des lieux de combat.*

A dirigé de nombreuses reconnaissances et fortes embuscades dans la région de Chien Dong, Ban Cho Lung, et Na San, (Nord Viet-Nam), ainsi qu'au Laos, à Ban Sop Tiek, le 17 mai 1953. Parachuté à Lang Son le 17 juillet 1953 a remarquablement dirigé la fouille des grottes de Ky Lua au cours de laquelle fut découverte et détruite une importante quantité de matériel vietminh.

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec étoile de vermeil.

Signé,
Le Général de corps d'armée Navarre
Commandant en Chef des Forces Terrestres,
Aériennes et Navales en Indochine

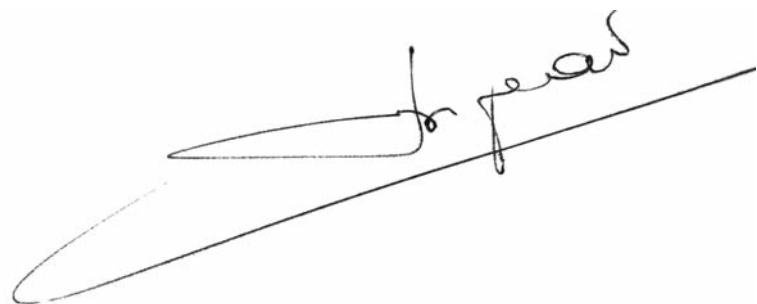
PROMOTION

*Le Chef de Bataillon Marcel Bigeard
commandant le 6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux
Proposition à titre “exceptionnel” pour le grade de “Capitaine”*

*LE BOUDEC- Lieutenant T.C.
Chevalier de la Légion d’Honneur
Six citations homologuées, une citation en cours, une blessure
Chevalier de l’Ordre National du Vietnam
Croix de la vaillance avec palme*

- “ *Volontaire pour un deuxième séjour, termine sa quatrième année d’intervention.
. Trois années en qualité de chef de commando
. Commande actuellement brillamment une compagnie au feu.
Officier idéaliste. Adore son métier et l’exerce à fond. Aimé de ses subordonnés, de ses camarades, de ses supérieurs. A participé à toutes les opérations de pointe du Bataillon et vient d’effectuer un deuxième séjour particulièrement remarquable*
- *Tu Lé*
 - *Pays Thaï*
 - *Nord Laos*
 - *Lang Son*
 - *Dien Bien Phu*
 - *Moyen Laos*

*De par sa grande valeur, ses titres de guerre, ses fonctions actuelles, Le Boudec doit être promu à titre exceptionnel dans les délais les plus brefs.
Dans l’intérêt de l’Armée, il serait regrettable de ne pas encourager un officier aussi brillant et possédant un bagage de quatre années d’intervention dans une forme de guerre dure et variée, plein de bon sens, de cran, de volonté.*



PROMOTION

Chevalier de l'ordre national du Viet-Nam

ETAT DU VIET NAM

Sa majesté Bao Dai, Chef de l' Etat

Vu l'ordonnance n° 1 du 1^{er} juillet 1949 fixant l'organisation et le fonctionnement des Institutions Publiques.

Vu l'ordonnance n°2 du 1^{er} juillet 1949 portant organisation du statut des Administrations Publiques.

Vu l'ordonnance n° 10-A en date du 15 août 1950 portant création de la décoration " Ordre National " .

Vu le décret n° 74- A/QT en date du 15 août 1950 fixant les modalités d'attribution de la décoration précitée; et sur proposition du Président du Gouvernement.

Décrète

Article 1. Sont nommés au Grade de " Chevalier de l'Ordre National " . Régularisation à compter du 28 août 1953

Mr le lieutenant Le Boudec Lucien, 6^{ème} BCCP

“ *Officier de grande valeur, chef de commando confirmé, adjoint au commandant de compagnie, secondant parfaitement celui-ci au cours des accrochages en se portant toujours au plus près des lieux du combat. A dirigé de nombreuses reconnaissances et fortes embuscades dans la région de Chieng Dong Ban Cho Lung et Na San (Nord Viet Nam).*

Parachuté à Lang Son le 17 juillet 1953, en pleine zone rebelle, a remarquablement dirigé la fouille des grottes de Ky Lua, permettant ainsi la découverte puis la destruction d'importants stocks de matériel de guerre comprenant notamment : 10 000 litres d'essence, 250 pneus et plusieurs tonnes de munitions. A été pour ses hommes un bel exemple d'endurance et de courage lors de la marche de 70 kilomètres qui permit à nos éléments de faire jonction avec les troupes amies.

Article 2. Les présentes nominations comportent l'attribution de la Croix de la Vaillance avec palme

Fait à Dalat, le 30 octobre 1953.

Sa majesté Bao Dai a signé

Le grand sceau de l'Etat a été apposé.

*P.A.P. Le Ministre de la Défense Nationale
P.O, Le Colonel Le Van Kim,
chef de l'Etat Major particulier*

*Le Chef de Bataillon BIGEARD Marcel,
Cdt le 6^{ème} BCCP P . C .*



Par ordre général n°864 en date du 16 septembre 1953, cette promotion a été accompagnée d'une citation à l'ordre du Corps d'armée et comporte l'attribution de la Croix de Guerre des TOE avec étoile de vermeil

CITATION

Journal Officiel du 23 avril 1954

Citation à l'ordre de l'Armée.

Ordre n° 13, en date du 26 mars 1954

du Général Commandant en Chef en Indochine.

Le Boudec Lucien, Lieutenant 6^{ème} BPC

“ *Officier de grande valeur, audacieux et volontaire. Adjoint au Commandant de Compagnie a été parachuté à Dien Bien Phu (Nord Viet-Nam), le 20 Novembre 1953. S’est porté avec deux hommes à travers une zone de saut occupée par les rebelles à la recherche d’un commando mal largué et privé de ses moyens radio. A ramené celui-ci au point de regroupement de la Compagnie, permettant par son initiative une contre attaque des éléments rebelles qui tentaient de manoeuvrer les effectifs réduits déjà regroupés.*”

Cette citation comporte l’attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d’Opérations Extérieures avec palme.

Journal Officiel du 16 Juin 1954

Citation à l'ordre de l'Armée

*Sur la proposition du Secrétaire d'Etat à la Guerre,
le Ministre de la Défense Nationale et des Forces Armées*

Le Boudec Lucien, Armand
Lieutenant des Troupes Coloniales,
6^{ème} Bataillon de Parachutistes Coloniaux

“ *Commandant de Compagnie alliant un sens aigu du commandement, un calme et un sang froid remarquables au combat. Au cours d'une reconnaissance sur Ban Na Song Khone (Laos), le 5 janvier 1954, s'est trouvé violemment accroché à la tête de son unité par de forts éléments d'un bataillon rebelle. Contenant et canalisant l'attaque adverse par une série de bouchons retardateurs judicieusement placés, a rétabli son unité sur la ligne d'arrêt où sont venues se briser les vagues d'assaut d'un adversaire fanatisé. Au prix d'un combat de plusieurs heures, mené souvent jusqu'au corps à corps, a déjoué toutes les manoeuvres, des rebelles qui tentaient de le déborder.*

Est resté maître du terrain où il avait décidé de combattre, infligeant plus de cinquante morts à l'adversaire. Par son action énergique, a été le premier artisan de l'arrêt de l'offensive des rebelles du Moyen Laos.”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres des Opérations Extérieures avec palme.

*S.P. 50.710, le 21 octobre 1954, Le chef de Bataillon R.Large
Commandant le centre administratif de l'armée de terre en Indochine*

*Le Général d'Armée Paul Ely
Commissaire général de France
Et commandant en chef en Indochine
Grand Officier de la Légion d'Honneur*

Vu le décret organique de la Légion d'Honneur d'un contingent en date du 16 mars 1852.

Vu le décret du 23 mars 1951 portant création d'un contingent spécial de Croix de Légion d'Honneur et de Médailles Militaires prenant part aux Opérations d'Extrême Orient.

Vu le décret du 21 mai 1953 - J.O.R.T. du 22 mai 1953 article 1er abrogé et remplacé par décret du 1er mars 1954 - J.O.R.F du 9 mars 1954- mettant un contingent de décorations à la disposition du Général Commandant en Chef des Forces Terrestres, Navales et Aériennes en Indochine.

Nomme dans l'ordre de la Légion d'Honneur

**Le Boudec Lucien, Capitaine (TC)
6^{ème} Bataillon de Parachutiste Coloniaux**

“ *Officier de grande valeur qui, tout au long de la bataille de Dien Bien Phu a été un exemple d'énergie et de courage. Déjà cité pour sa conduite brillante lors des opérations du 28 mars, s'est à nouveau distingué le 31 mars. Après une nuit entière de combat, il prend une part active aux contre-attaques destinées à rétablir une situation compromise. Au lever du jour, il contreattaque sur le point d'appui "Eliane II" ; après de durs combats l'ennemi, maître de la plus grande partie de la position est stoppé. Il entraîne ensuite son unité à l'assaut de la colline "Eliane I" tombée pendant la nuit. Après de violents engagements au corps à corps, il parvient à prendre pied sur la crête et à s'y maintenir malgré le feu adverse. Il est gravement blessé au cours de cette action. Le 18 avril, bien que très affaibli, il reprend sa place au combat. Pendant la nuit du 6 au 7 mai sur le point d'appui "Eliane I0" submergé par l'ennemi il combat avec acharnement dans les tranchées bouleversées par l'artillerie : à plusieurs reprises pour dégager le P.C. du Bataillon étroitement encerclé, il entraîne à la contre-attaque à la grenade, les quelques hommes encore valides infligeant des pertes sévères à l'adversaire qui renouvelle sans cesse ses vagues d'assaut. Il est à nouveau deux fois blessé”.*

Cette promotion comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres des Opérations Extérieures avec palme”.

CITATION

Journal Officiel du 10 février 1955

Citation à l'ordre de l'Armée

OP n° 148 en date du 15 12 1954

du Général Commandant en Chef en Indochine

Le Boudec Lucien, Capitaine (TC)
6^{ème} Bataillon de Parachutiste Coloniaux

“ *Commandant de Compagnie de grande valeur, parachuté le 16 mars 1954 à Dien Bien Phu. Il se distingue le 28 mars au cours d'une reconnaissance profonde effectuée à l'ouest du camp retranché. Placé en réserve de Bataillon, il reçoit l'ordre de dégager une des compagnies du premier échelon violemment contre attaquée et en partie encerclée. Faisant preuve d'une parfaite camaraderie de combat, il manoeuvre vite et bien, bouscule des éléments ennemis infiltrés, rétablit la liaison avec la compagnie en difficulté qu'il renforce d'une section, couvre le flanc menacé brisant plusieurs contre-attaques adverses. Il permet ainsi le succès de l'opération. En fin de journée, placé à l'arrière, il assure dans de très bonnes conditions le repli du bataillon malgré les efforts désespérés de l'adversaire qui tente de reprendre des canons de DCA qui lui ont été enlevés.*

S'est révélé en cette occasion, un Chef et un combattant de premier ordre.”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec palme

CITATION

Journal Officiel du 10 février 1955

Citation à l'ordre de l'Armée

OP n° 148 en date du 15 12 1954

du Général Commandant en Chef en Indochine

Le Boudec Lucien, Capitaine (TC)
6^{ème} Bataillon de Parachutiste Coloniaux

“ *Commandant de Compagnie de grande valeur, parachuté le 16 mars 1954 à Dien Bien Phu. Il se distingue le 28 mars au cours d'une reconnaissance profonde effectuée à l'ouest du camp retranché. Placé en réserve de Bataillon, il reçoit l'ordre de dégager une des compagnies du premier échelon violemment contre attaquée et en partie encerclée. Faisant preuve d'une parfaite camaraderie de combat, il manoeuvre vite et bien, bouscule des éléments ennemis infiltrés, rétablit la liaison avec la compagnie en difficulté qu'il renforce d'une section, couvre le flanc menacé brisant plusieurs contre-attaques adverses. Il permet ainsi le succès de l'opération. En fin de journée, placé à l'arrière, il assure dans de très bonnes conditions le repli du bataillon malgré les efforts désespérés de l'adversaire qui tente de reprendre des canons de DCA qui lui ont été enlevés.*

S'est révélé en cette occasion, un Chef et un combattant de premier ordre.”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de Guerre des Théâtres d'Opérations Extérieures avec palme

CITATION

19 octobre 1956

Citation à l'ordre de la Division

*Ordre général n° 703 du Général commandant provisoirement
la Division de Constantine et les TEA*

Le Boudec Lucien, Capitaine (TC)

“ *Commandant l'escadron du Régiment, le 11 juin 1956 à Djedida (secteur de Guentis) au cours d'une reconnaissance effectuée en direction de l'oued Rhar-rhar a, par une manoeuvre habile, forcé une bande rebelle à se réfugier dans des grottes leur donnant l'assaut, il récupéra plusieurs armes de guerre et des documents importants. Lors des opérations du Djebel Feggous du 26 juin au 1er juillet 1956, il participe activement à la fouille du terrain et contribua ainsi pour une large part, à l'interception d'une caravane et à la récupération d'une tonne d'habillement, de 800 cartouches, 22 grenades et 40 équipements.*”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la Valeur Militaire avec étoile d'argent.

CITATION

9 septembre 1957

Citation à l'ordre du Corps d'Armée

*Ordre général n° 328 du Général Commandant Supérieur I.A.
et commandant en Chef la 10^{ème} Région militaire*

Le Boudec Lucien, Capitaine (TC)

“ *Commandant d'Unité calme et courageux. S'est particulièrement distingué du 20 janvier au 12 mars 1957 au cours des opérations menées par le Régiment dans le Grand Alger, en parvenant grâce à une intense activité de patrouilles et d'embuscades à capturer 15 tueurs notoires, à appréhender 50 militants du FLN et à récupérer 1 pistolet mitrailleur, 21 pistolets et 18 fusils de chasse.*

Le 15 avril 1957, engagé avec son Unité dans le Thalweg de Sidi Madani (Atlas Blidéen) a réussi à la suite d'une audacieuse manoeuvre, à anéantir une bande de 40 rebelles et à récupérer la totalité de son armement.”

Cette citation comporte l'attribution de la Croix de la Valeur Militaire avec étoile de vermeil.

28 mai 1968

Lettre de Félicitations

*Général de Brigade Jean-Pierre de Lassus Saint-Géniés
Commandant les Ecoles militaires de Coëtquidan*

Le Général DE LASSUS SAINT-GÉNIÉS, *commandant l'Ecole Spéciale Militaire Interarmes et l'Ecole Militaire Interarmes, adresse à Monsieur le Chef de Bataillon LE BOUDEC la présente lettre de félicitations pour la manière dont il a rempli ses fonctions de Directeur de l'entraînement physique militaire.*

Responsable de l'organisation de l'entraînement des Élèves-Officiers d'Active et des Élèves-Officiers de Réserve d'Infanterie, cet officier supérieur a mis au point des méthodes rationnelles qui, par opiniâtreté, ont donné des résultats remarquables au cours de l'année 1967-1968.

Les Ecoles de Coëtquidan remportent en effet le Tournoi 1968 des Grandes Ecoles Militaires Françaises, et se classent à la deuxième place, à quelque points des premiers, lors du Tournoi d'athlétisme Inter-Académies Militaires, disputé à Bruxelles les 17 et 18 mai 1968, avec les équipes des Ecoles Belge, Anglaise, Hollandaise, et celle de polytechnique. L'équipe de L'École Spéciale Militaire Interarmes arrive en tête en ce qui concerne le nombre de médailles gagnées.

Par ailleurs le Chef de Bataillon Le Boudec a su inculquer à la grande majorité des élèves et aux cadres des Ecoles, le goût du sport, la preuve en a été donnée au cours de la réunion sportive du 1^{er} mai 1968 qui a vu près de 500 élèves participer aux compétitions."



Bibliographie

- LE BOUDEC Lucien, *Elevé à la dignité, Mémoires 1923-1954*, Editions Lavauzelle, 2012
- BIGEARD Marcel *Pour une parcelle de gloire*, Editions Plon, 1975
Ma guerre d'Algérie Editions du Rocher, 2010
Ma vie pour la France Editions du Rocher, 2010
- LEONETTI Guy *Lettres de Dien Bien Phu* Editions Fayard, 2004

Récits

Interviews du général Lucien Le Boudec par son fils, Bertrand Le Boudec, Printemps 2013

Entretien avec le général Guy Ménage, le 25 novembre 2016

Films & documentaires

- SHOENDOERFFER Pierre, *La 317^{ème} section*, film franco-espagnol, sorti en 1965, adapté de son propre roman publié en 1963.
- BOUYER René-Jean *Nos soldats perdus en Indochine* (2014, 58')
Documentaire diffusé en avril 2014 sur France 3
- DELARBRE Philippe *Diên Biên Phu 1954, le sacrifice*
(réalisé en collaboration avec le colonel Jacques Allaire)
Edition www.Jupiter-Films.com (Durée 83') 2012

Archives conservées au Service Historique de la Défense :

Dossier militaire du général Lucien le Boudec, coté DE 2013 ZB 736

JMO du 6^{ème} BPC, coté GR 7U 3036

JMO du 3^{ème} RPC, coté GR 7U 3027

JMO du 2^{ème} RPIMa, coté GR 2004Z 146/126

Pour mettre en perspective la carrière extraordinaire de Lucien Le Boudec, il peut être intéressant de la comparer avec celle de certains de ses camarades ou subordonnés qui étaient avec lui au 6^{ème} BPC lors de son second séjour ou durant de la bataille de Dien Bien Phu.

POSTFACE

Bigeard a fait son bataillon homme par homme. Tous sont inconditionnels, suivent les yeux fermés. Il a choisi ses lieutenants. Il n'y a pas de capitaine au 6^{ème} B.C.P. Le grade n'est pas assez souple pour suivre son rythme. Ses commandants de compagnie ont tous des figures d'adolescents chrétiens promis aux fauves : sourires modestes, yeux pleins de rêves et parfois de prières. Au combat, leur foi en Bigeard leur fait prendre des montagnes. Il s'appellent Trapp, Le Page, Le Boudec, de Wilde. Dans le bataillon, tout le monde est aligné sur la même fréquence radio. Le patron seul parle. Les autres doivent comprendre à l'intonation et exécuter à la lettre; une forme de discipline qui demande beaucoup d'amour.

Jean POUGET
Nous étions à Dien Bien Phu
1964. Presses de la Cité

Avec le recul, il semble que l'on puisse regrouper ces différents parcours en trois grandes catégories:

Dans un premier groupe peuvent être réunis plusieurs d'entre eux qui ont fait une très courte carrière, ou qui ont souffert parfois de ce qu'on appellerait aujourd'hui un syndrome post-traumatique.

Pierre Langlais. Lieutenant-Colonel à Dien Bien Phu, il a commandé, de fait, avec Bigeard, pendant cinquante jours, la seule Division française qui se battait à l'époque. Il a fini sa carrière comme général de division, et fut décoré de la plaque de Grand Officier de la Légion d'Honneur par son "compagnon d'armes" Marcel Bigeard. Marqué à vie par la tragédie de son expérience de Dien Bien Phu et par sa captivité dans les camps de concentration Viet-Minh. Il souffrait d'une terrible dépression qui l'a conduit à se défenster de son appartement à Vannes, en 1986. Il avait 77 ans.

Pierre Tourret. Adjoint de Bigeard à Tu Lé, puis commandant du 8^{ème} BPC à Dien Bien Phu, il quitta l'armée en 1964, finissant sa carrière comme lieutenant-colonel. Lucien Le Boudec qui l'a rencontré dans les années 80, avait été frappé par la profonde dépression qui le minait. Il est mort en 1991, à 71 ans.



René Le Page. Comme Lucien Le Boudec, il était commandant de compagnie au 6^{ème} BPC, et il fut promu capitaine à titre exceptionnel à Dien Bien Phu. Il a encore par la suite servi deux fois aux côtés de Lucien Le Boudec, à Bayonne puis à Dakar. Il resta dans l'armée, mais fit paradoxalement une courte carrière, terminant lieutenant-colonel. Titulaire de 12 citations dont 7 à l'ordre de l'armée, il s'est éteint en 2005, peu après avoir été élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Francis de Wilde. Il commandait la 4^{ème} compagnie du 6^{ème} BPC. Il est mort prématurément en 1972 d'une crise cardiaque, à Perpignan, alors qu'il était colonel commandant le 24^{ème} RIMa.

Bernard Magnillat. Lieutenant en Indochine, il commandait la 12^{ème} compagnie du 6^{ème} BPC, avant Lucien Le Boudec. Il a quitté l'armée en 1963, poursuivant sa carrière dans la réserve, devenant lieutenant-colonel. Titulaire de 11 citations, commandeur de la Légion d'Honneur, il est mort en 2006.

Jacques Allaire. Lieutenant de réserve à Dien Bien Phu, il commandait la section des armes lourdes au 6^{ème} BPC. "Activé" après l'Indochine, il a fini sa carrière comme lieutenant-colonel, avant de passer colonel dans la réserve. Il a reçu la cravate de commandeur de la Légion d'Honneur en 1995.

De gauche à droite, Pierre Langlais, Pierre Tourret, René Le Page, Francis de Wilde, Bernard Magnillat et Jacques Allaire

Dans un second groupe peuvent être réunis des officiers qui ont eu une carrière assez comparable à celle de Lucien Le Boudec. On pourrait citer plusieurs de ses camarades de promotion qui servirent dans d'autres unités à Dien Bien Phu, tels les généraux Charles ou Rollin, mais si l'on se retirent au 6^{ème} BPC, c'est le cas notamment de deux d'entre eux, les généraux Trapp et Datin.

Hervé Trapp : Camarade de promotion et commandant de compagnie à Dien Bien Phu, Trapp eut par la suite, comme Lucien Le Boudec, quelques affectations surprenantes. Il fut par exemple nommé Directeur Militaire Départemental à Aurillac, dans les années 70, alors que le Cantal était à cette époque, le seul département de France qui ne comptait aucune garnison. L'anecdote témoigne qu'il existait alors dans une partie de l'armée, une réelle volonté de mise à l'écart des anciens du "Bataillon Bigeard", officiers décorés et dotés d'une expérience du combat indiscutable. Le général Trapp était un ami de Lucien Le Boudec, et voici le portrait que ce dernier trace de lui dans ses Mémoires :

"Hervé Trapp était mon camarade de promotion, mais nous ne nous connaissions pas à Coët, n'étant pas du même bataillon. De deux ans mon aîné, il avait déjà un passé prestigieux. Engagé en 39 dans l'armée de l'air, il avait rejoint le 1^{er} bataillon de choc. Rapidement, il fit preuve d'un courage et d'un sens du



combat inné. Son premier fait d'arme eut lieu en 44, lors du débarquement de l'île d'Elbe où il reçut pour mission de détruire les canons allemands de la batterie d'Enfola, épisode qui inspira un film "les Canons de Navarone" joué par Anthony Quinn. Déposé de nuit par un sous-marin à deux kilomètres de la côte, Trapp rejoignit l'île à la nage et avec son commando, accomplit la mission. Ensuite, son ordre de mission était clair : se laisser faire prisonnier et attendre le débarquement. "Nous vous suivons, inutile de jouer les héros, vous serez libérés sous quarante-huit heures." Manque de chance, les allemands l'évacuèrent immédiatement et comme Trapp portait ce jour-là une tenue US, il finit la guerre en Allemagne dans un camp de prisonniers américains. Admis à Coët en 46, il choisit l'infanterie et devint para métropolitain avant d'effectuer un premier séjour en Indochine avec le 1er RCP. Volontaire pour un second séjour, c'est au "6" que nous nous sommes rencontrés. Pendant plus d'un an, j'allais devenir son adjoint et lui, mon ami exemplaire. Grand, mince, sportif, un physique à la Errol Flynn, Trapp était un homme d'une sensibilité et d'une pudeur extrême. Jamais il ne parlait de lui-même et protestant fervent, il s'interdisait de montrer ses sentiments en public. Soli Déo Gloria ! A l'exception de Bigeard, Hervé était sans doute au "6" celui dont la personnalité était la plus marquante. C'était un seigneur. Pierre Schoëndorffer a comparé les capitaines de Dien Bien Phu à "des princes grands et maigres" et cette formule m'a toujours fait penser à Trapp. J'éprouvais une immense admiration pour lui. A Tu Lé par exemple, quand nous subîrions la grosse attaque viet sur un des pitons dominant la vallée, il conduisit la compagnie comme aucun autre ne l'aurait fait. Chef incontesté, il restait toujours au feu d'un calme exceptionnel, manœuvrant avec une efficacité redoutable. Dans les derniers jours de Dien Bien Phu, quand on nous releva sur Eliane 4 pour nous envoyer sur Eliane 10, il avait déjà été de tous les combats, de toutes les contre-attaques forçant la victoire. Alors

que les viets étaient partout, de plus en plus pressants, alors que tout s'effondrait, il se surpassa. Au matin du 7, il eut ses deux derniers lieutenants Samalens et Corbineau, tués à ses côtés avant d'être lui-même grièvement blessé à une jambe dans les dernières heures ce qui allait l'amener à ne recevoir aucun soin de toute sa captivité. Trapp termina sa carrière comme général et se retira dans le Périgord où il devint gentleman farmer. Ironie du sort, après avoir survécu à tant de combats, après l'île d'Elbe, quatre années en Indochine, deux ans en Algérie, après avoir été prisonnier des allemands, puis des viets, Hervé Trapp est mort le 23 mai 1995, un soir, en labourant son champ, déchiqueté par le girobroyeur que tirait son propre tracteur." Le général de Brigade Hervé Trapp était Grand Officier de la Légion d'Honneur.⁹⁸

Michel Datin : Adjoint de Lucien Le Boudec à Dien Bien Phu, Saint-Cyrien et breveté de l'Ecole Supérieure de Guerre, il a terminé sa carrière comme général de Division.

"Michel Datin était mon ami de pleine confiance. De cinq ans mon cadet, Saint-Cyrien, marsouin, il sortait de l'école d'application, quand il a rejoint le "6" en décembre 51. À Saint Brieuc il devint mon adjoint, puis fut muté en Indochine, à la 6^{ème} compagnie indo-chinoise, avant de redevenir mon adjoint pendant les dix derniers mois du séjour.



Ensemble, nous avons combattu à Dien Bien Phu, ensemble nous y avons tous deux été blessés quatre fois en un mois, ensemble nous avons été prisonniers, et nous avons eu la chance de n'être jamais séparés pendant toute notre captivité, ensemble surtout, nous nous sommes soutenus pour traverser ces épreuves. Notre confiance mutuelle était absolue. Lorsque je l'ai envoyé en reconnaissance au-delà d'Eliane II, le 24 mars, il est remonté à l'assaut une fois, deux fois, trois fois... sa loyauté, sa discipline et son courage impressionnèrent les observateurs. De retour en France, il devint ingénieur chimiste, fit l'Ecole de guerre, puis l'Institut des Hautes études de la Défense Nationale. Il fut le témoin de mon mariage et me fit l'amitié de me choisir comme parrain de sa fille Cyrille. Nous avons eu la chance de servir encore une fois ensemble à Dakar au début des années 60, au 7^{ème} RPIMA. Sa carrière ne cessa d'être brillante. Colonel, il commanda le 3^{ème} RPIMA de Carcassonne, puis servit en Polynésie comme adjoint de l'amiral Klotz, avant de commander la FINUL, la Force Internationale des Nations Unies au Liban, au plus fort des conflits qui ravageaient ce pays. Général de Division, il fut élevé en 2004 à la dignité de Grand-croix de la Légion d'Honneur à l'occasion du cinquantième anniversaire de Dien Bien Phu." ⁹⁹

Le général de division Michel Datin est décédé le 5 juin 2007. (Photos personnelles : Général Le Boudec)

98. LE BOUDEC Lucien, (général), "Elevé à la dignité..." Panazol, Lavauzelle, 2013, p.275.

99. LE BOUDEC Lucien, (général), "Elevé à la dignité..." Panazol, Lavauzelle, 2013, p.276.

Enfin, il est intéressant de s'intéresser aux carrières des subordonnés de Lucien Le Boudec dont certaines ont été remarquablement brillantes :

Guy Ménage : Voilà ce qu'écrit Lucien Le Boudec à son propos dans ses Mémoires :

“Jeune sergent, issu des Enfants de Troupe, Ménage n'avait pas vingt ans lorsqu'il a rejoint Saint-Brieuc. Il fut sous mes ordres au moment où l'encadrement de la 2^{ème} cie se mettait en place, puis à la 6^{ème} CIP, lorsque j'en ai pris le commandement. A 22 ans, à Dien Bien Phu, décoré de la médaille militaire, il commandait une section au feu ! A 24 ans, à l'escadron du 3^{ème} RCP en Algérie, il était déjà adjudant et chevalier de Légion d'Honneur ! J'ai eu la chance de le retrouver à Bayonne à la 1^{ère} demi-brigade de Parachutistes Coloniaux, où je commandais la compagnie d'instruction. Plutôt que de le laisser souffler, je lui ai demandé de préparer le concours d'officier. Il a tiqué sur le moment, mais l'a réussi si brillamment qu'il est aujourd'hui général, grand officier de la Légion d'Honneur et grand officier de l'Ordre National du Mérite !” ¹⁰⁰



René Fior : simple parachutiste au 6^{ème} BPC sous les ordres de Lucien Le Boudec, il réalisa une belle carrière, finissant lieutenant-colonel et commandeur de la Légion d'Honneur.

Robert Ragouillaux : Caporal-Chef, il sauva la vie de Lucien Le Boudec à Dien Bien Phu en le ramenant sur son dos après sa grave blessure du 30 mars 1954. Il termina sa carrière comme chef de bataillon. Titulaire de douze citations, il fut décoré de la cravate de la Légion d'Honneur par Lucien Le Boudec. Il s'est éteint en février 2013, quelques mois avant Lucien Le Boudec.

Marcel Bessoneau : Adjudant au 6^{ème} BPC à Dien Bien Phu, Il termina sa carrière avec le grade de chef de bataillon et fut décoré de la cravate de la Légion d'Honneur en 1979 par Lucien Le Boudec, avant de recevoir la plaque de Grand Officier de la Légion d'Honneur en 1999. Il est mort en 2013.

Maurice Rilhac : Sergent-chef dans la compagnie de Lucien Le Boudec à Dien Bien Phu, il fut un des très rares à avoir réussi à s'évader après la chute du camp retranché. Il termina sa carrière comme chef de bataillon et fut également décoré de la cravate de la Légion par le général Lucien Le Boudec. Il s'est éteint en avril 2015.

Jean Herraud. Adjudant au 6^{ème} BPC, il fut nommé sous-lieutenant à titre exceptionnel à Dien Bien Phu. Il servit au Tchad sous les ordres de Lucien Le Boudec et finit sa carrière militaire en 1981 au Zaïre, commandant de l'Ecole des blindés, avec le grade de colonel. Il fut élevé à la dignité de Grand Croix de la Légion d'Honneur en 2009. Il s'est éteint en octobre 2015.

¹⁰⁰. LE BOUDEC Lucien, (général), “Elevé à la dignité...” Panazol, Lavauzelle, 2013, p. 280.

De gauche à droite, Guy Ménage (en 1954 et aujourd'hui), Robert Ragouillaux, Marcel Bessoneau, Maurice Rilhac, et Jean Herraud

“

*Former ses soldats, c'est forger son outil. C'est presque une démarche d'artisan au sens le plus noble du terme. Il faut façonner l'instrument avec lequel on va devoir travailler et pour cela, patiemment observer, et analyser, le matériau brut que l'on prend en main pour essayer d'en tirer le meilleur parti. Chaque pièce de bois est différente. Il faut écarter les bois nouveaux qui vieillissent mal, repérer les pièces solides qui formeront la charpente, distinguer celles qui se prêteront à la menuiserie, et celles avec lesquelles on pourra même tenter l'ébénisterie. Si l'on poursuit dans l'allégorie, on pourrait dire qu'une compagnie est comme une équipe de rugby. Il faut repérer ceux qui courent vite, ceux qui sont adroits, ceux qui pourront pousser en mêlée, ceux qui structurent et ceux dont l'audace individuelle pourra être utile. Le rôle d'un officier est de mettre tous ces gabarits différents à leur juste place, puis de fédérer une équipe. Une équipe qui ose et qui gagne !**

(...)

Saint-Exupéry écrit dans Vol de Nuit “qu'il faut aimer ceux que l'on commande, mais sans le leur dire”. La règle est juste sans doute, mais comme le temps a passé maintenant, je veux croire qu'il y a prescription et je voudrais dire aujourd'hui, le courage, l'abnégation, et la fidélité de tous ceux que j'ai eu l'honneur de commander. Pendant deux ans, en Indochine, nous avons partagé les mêmes pluies, les mêmes fatigues, les mêmes nuits de marche et les mêmes heures de veille. Côte-à-côte, nous avons connu les mêmes inquiétudes, les mêmes succès et les mêmes détresses. Ces paras, je les vouvoie encore pour la plupart aujourd'hui, mais je les considère comme de véritables frères. Tous ceux qui ont la chance d'être encore en vie sont décorés de la Légion d'Honneur et je dois reconnaître que ce bataillon était véritablement du caviar. Je comprend qu'il ait fait tant d'envieux.”

Lucien Le Boudec

“Elevé à la dignité”

Editions Lavauzelle 2013

(Pages 271 et 277)

* “Qui ose gagne” était la devise du 2^{ème} RPIMa, régiment commandé par Lucien Le Boudec de 1968 à 1970



Remerciements

Ce travail a été réalisé dans le cadre d'une mémoire de scolarité de l'École de Guerre. J'exprime toute ma gratitude au lieutenant-colonel Jérôme de Lespinois, Professeur à l'École de Guerre, qui a accepté de me diriger dans ces travaux et m'a guidé dans l'élaboration de ce mémoire.

Je remercie le général Guy Ménage, frère d'arme de Lucien Le Boudec, qui a combattu à Dien Bien Phu et en Algérie sous ses ordres. Il m'a apporté l'éclairage indispensable du subordonné qui l'a vu commander au feu et il a su trouver les mots pour me décrire toute l'aura qu'avait dans la troupe le capitaine Le Boudec et l'exemple qu'il représentait pour lui.

Je remercie également monsieur Guy Léonetti, historien, écrivain, spécialiste de l'épopée du 6^{ème} BPC en Indochine qui m'a ouvert son carnet d'adresses et conseillé sur les personnes à contacter.

Enfin, je remercie chaleureusement monsieur Bertrand Le Boudec pour le temps qu'il m'a accordé. Il m'a ouvert les archives familiales ainsi que les interviews de son père qu'il avait réalisées au printemps 2013 et qui ont servi de base essentielle à ce travail. La confrontation du point de vue d'un officier avec l'analyse personnelle d'un fils a constitué la richesse principale de ces travaux.

Service Historique de la Défense

www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr

Dossier militaire du général
Lucien le Boudec
Cote : DE 2013 ZB 736